Digitales Brandenburg

hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

Eloge du prince Henri de Preusse, Friedrich II. von Preußen

Berlin, 1768

urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5229

Visual Library

17

V, 145

Hist. Lit.

v. Misc.

Th.

Contenta.

N.° 1. Eloge du Prince Henri, 1768. 30 p.

2. Essai sur l'amour propre, envisagé comme principe de morale. 1770. 32 p.

3. Lettres sur l'amour de la patrie. 1779. 92 p.

4. De la littérature allemande, 1780. 80 p.

5. Über die deutsche Sprache und Litteratur an J. K. H. die verwittwete Frau Herzogin von Braunschweig. 1781. 29 S.

6. Lettre sur la littérature allemande; traduction de la brochure précédente. 1781. 40 p.

7. Über die deutsche Sprache und Litteratur. Hamburg, 1781. 47. S.

8. Lettres sur la langue & la littérature allemandes par Gomperz. Danzic 1781. 64 p.

9. Schreiben von der deutschen Sprache und Litteratur, von Tralles. Breslau 1781. 56. S.

72:1.

ÉLOGE
DU
PRINCE
HENRI
DE PRUSSE.

Lû dans l'Assemblée extraordinaire de l'Academie Royale des Sciences le 30 Decembre 1767.

A BERLIN, 1768.
CHEZ CHRÉTIEN FRÉDÉRIC VOSS.

Imprimé chez G. L. Winter.

RSf 164,1
2

Brandenburgische Landeshochschule
Germanistisches
Seminar

1951: 2249
2200 - 04438
UNIVERSITÄT POTSDAM
Universitätsbibliothek

MESSIEURS,

Si l'affliction eſt permiſe à un homme raiſonnable, c'eſt ſans doute quand il partage, avec ſa patrie & un peuple nombreux, la douleur d'une perte irréparable. Bien loin que l'objet de la philoſophie ſoit d'étouffer la nature en nous, elle ſe borne à régler & modérer les écarts des paſſions : en muniſſant le coeur du Sage d'aſſez de fermeté, pour ſoutenir l'infortune avec grandeur d'ame, elle le blâmeroit ſi dans un engourdiſſement ſtupide il

voyoit d'un oeil insensible les pertes & les désastres de ses concitoyens. Me seroit-il donc permis de demeurer seul insensible au funeste événement qui trouble la sérénité de vos jours, à la vue du spectacle lugubre qui vient de vous frapper, à ce triomphe de la Mort qui s'éleve des trophées de nos dépouilles, & qui s'applaudit de s'être immolé nos plus illustres têtes? Non, Messieurs, mon silence seroit criminel: il me doit être permis de mêler ma voix à celle de tant de citoyens vertueux, qui déplorent la destinée d'un jeune Prince que les Dieux n'ont fait que montrer à la terre ? De quelque côté que je tourne mes regards, je n'apperçois que des fronts abattus, des visages sombres, l'empreinte de la douleur, des ruisseaux de larmes qui coulent des yeux; je n'entends que des soupirs & des regrets étouffés par des sanglots. Ceci me rappelle la Famille Royale éplorée, redemandant, mais hélas en vain, le Prince aimable qu'elle a perdu pour toujours.

La

La haute naiſſance, qui approchoit le Prince HENRI ſi près du Trône, ne fut pas la cauſe d'une douleur ſi univerſelle: la grandeur, l'illuſtration, la puiſſance n'inſpirent que la crainte, une ſoumiſſion forcée, & des reſpects auſſi vains que l'idole qui les reçoit: l'idole tombe-t-elle? la conſidération finit, & la malignité la briſe. Non, Meſſieurs, ce n'étoit pas l'ouvrage de la Fortune qu'on eſtimoit dans le Prince HENRI, mais l'ouvrage de la Nature, mais les talens de l'eſprit, mais les qualités du coeur, mais le mérite de l'homme même. S'il n'avoit eu qu'une ame vulgaire, peut-être par bienſéance lui eût-on prodigué de froids regrets, démentis par l'indifférence publique, des éloges peinés, entendus avec ennui, de frivoles démonſtrations de ſenſibilité, qui n'auroient pas abuſé les plus ſtupides; & ſon nom auroit été condamné à un éternel oubli.

Hélas, que nous ſommes éloignés de nous trouver dans ce cas! N'eût-il été qu'un particu-

lier, le Prince HENRI auroit gagné les coeurs de tous ceux qui l'auroient approché. En effet, qui pouvoit ſe refuſer à ſon air affable, à ſon abord facile, à ce caractere de douceur qui ne le quittoit jamais, à ce coeur tendre & compatiſſant, à ce génie plein de nobleſſe & d'élévation, à cette maturité de raiſon dans l'âge des égaremens, à cet amour des ſciences & de la vertu dans cette vive jeuneſſe où la plupart des hommes n'ont qu'un inſtinct de plaiſir & de folie, enfin à cet aſſemblage admirable de talens & de vertus qui ſe rencontrent ſi rarement chez des particuliers, plus rarement encore parmi les perſonnes d'une haute naiſſance, parceque leur nombre eſt moins conſidérable?

Se trouveroit-il dans cette aſſemblée quelque eſprit aſſez méchant, aſſez ſatyrique, cenſeur aſſez dur, aſſez impitoyable, qui oſant tourner en deriſion le ſujet reſpectable de notre juſte douleur, trouvât à redire que nous entreprenions aujourd'hui l'éloge d'un enfant qui a paſſé avec

ra-

rapidité, & qui n'a laiſſé aucune trace de ſon exiſtence? Non, Meſſieurs, j'ai une trop haute idée du caractere de cette nation, pour ſoupçonner qu'on y trouve des hommes féroces par inſenſibilité, & inhumains par eſprit de contradiction: on peut ignorer nos pertes, mais on ne peut les connoître qu'avec attendriſſement. S'il ſe trouvoit ailleurs de ces cenſeurs dédaigneux, que ne pourrions-nous pas leur répondre?

Se figurent-ils que tout un peuple ſe trompe, quand à la mort d'un jeune Prince, il donne les marques de la plus profonde douleur? Croyent-ils qu'on gagne la faveur du public, & qu'on peut le mettre dans une eſpece d'enthouſiasme ſans mérite? Penſent-ils que le genre humain, ſi peu diſpoſé à donner ſon ſuffrage, l'accorde légérement, s'il n'y eſt forcé par la vertu? Qu'ils conviennent donc que cet enfant, qui n'a laiſſé aucune trace de ſon exiſtence, méritoit nos regrets, tant par ce que nous eſpérions de lui, que par le peu de Princes qu'il nous reſtoit à

perdre. Juſtifions les larmes de la Famille Royale, les regrets des véritables citoyens attachés au Gouvernement, & la conſternation publique à la nouvelle d'une perte auſſi importante.

Qu'eſt-ce qui fait, Meſſieurs, la force des États? Sont-ce des limites étendues, auxquelles il faut des défenſeurs? Sont-ce des richeſſes accumulées par le commerce & l'induſtrie, qui ne deviennent utiles que par leur bon emploi? Sont-ce des peuples nombreux, qui ſe détruiroient eux-mêmes s'ils manquoient de conducteurs? Non, Meſſieurs, ces objets ſont des matériaux bruts, qui n'acquièrent de prix & de conſidération, qu'autant que la ſageſſe & l'habileté ſavent les mettre en œuvre. La force des États conſiſte dans les grands hommes que la Nature y fait naître à propos. Parcourez les annales du monde, vous verrez que les temps d'élévation & de ſplendeur des Empires ont été ceux où des génies ſublimes, des ames vertueuſes, des hommes doués d'un mérite éminent y ont brillé, en ſoutenant le

poids

poids du gouvernement par leurs efforts généreux. C'eſt ce ſentiment confus qui rend le public ſenſible à la mort des hommes d'une naiſſance illuſtre, parcequ'il attendoit d'eux des ſervices importans. Comme on regrette plus la perte d'une tendre plante, prête à produire, & qu'un hiver rigoureux emporte, que celle d'un arbre antique dont la ſeve tarie a deſſéché les rameaux; de même, Meſſieurs, le public eſt plus ſenſible aux eſpérances qu'on lui enleve, lorsqu'il touche au moment d'en jouir, qu'à la perte de ceux dont la caducité ne lui fait plus attendre les mêmes ſervices qu'ils lui rendirent dans leur jeuneſſe.

Sur qui pouvions-nous jamais fonder de plus ſolides eſpérances, que ſur un Prince dont les moindres actions nous découvroient un caractere admirable, & nous annonçoient de quoi il ſeroit capable un jour? Hélas, nous voyions le germe des talens & des vertus s'accroître, & proſpérer dans un champ qui nous promettoit de riches moiſſons.

Les perſonnes les plus éclairées, ceux qui ont le plus l'uſage du monde, & qui en même temps ont le plus fouillé dans le cœur de l'homme, ſavent déchiffrer, dans le fond du caractere, les actions qu'on peut en attendre; que ne trouvoient ils pas dans le caractere de ce jeune Prince? Une ame où la vertu étoit empreinte, un cœur plein de ſentimens nobles, un eſprit avide de s'inſtruire, un génie de la plus grande élévation, une raiſon mâle & prématurée. Voulez-vous des exemples de ce que la raiſon pouvoit ſur lui dans un âge auſſi tendre? Rappellez-vous, Meſſieurs, ces jours de troubles, marqués par tant de calamités, où l'Europe, dans une eſpece de délire, s'étoit conjurée pour bouleverſer cette Monarchie; où nous pouvions compter le nombre de nos ennemis, & où il étoit difficile de diſcerner nos amis à des marques certaines. Dans ce tems le Prince de Pruſſe quitta Magdebourg, dont les boulevarts ſervoient de dernier azile à la Maiſon Royale, pour accompagner le Roi dans la campagne de 1762. Le

Prince

Prince HENRI, qui brûloit d'entrer dans la carriere où le Prince ſon frere alloit s'engager, conçut que non ſeulement ſa jeuneſſe l'écartoit des fatigues de la guerre, mais qu'encore le Roi ſon oncle ne pouvoit, ſans inconſidération, expoſer à la fois, à des dangers évidents, toutes les eſpérances de l'État. Ces réflexions tournerent toute ſon application à l'étude: il diſoit qu'il rendroit utiles tous les momens de ſon loiſir qu'il ne pouvoit conſacrer à la gloire. Ses progrès répondirent à ſes réſolutions. Il ne traitoit point l'étude, comme cette jeuneſſe frivole & corrompue qui par la crainte des maîtres, ſe hâte de remplir un devoir qui lui répugne, pour ſe livrer enſuite à l'oiſiveté, ou bien à la licence, & à la dépravation dont les exemples ne lui frayent que trop communément les chemins.

Notre Prince, plus éclairé, ſavoit que lui-même, ainſi que tous les hommes, n'avoit reçu en naiſſant que la capacité de s'inſtruire, qu'il falloit qu'il apprît ce qu'il ignoroit, & remplît ſa mémoire (ce magazin précieux) des connoiſſances dont il pour-

pourroit faire uſage dans le cours de ſa vie. Il étoit perſuadé que les lumieres acquiſes par l'étude rendent l'expérience prématurée, & qu'une théorie bien digérée conduit à une pratique facile. Voulez-vous ſavoir quel vaſte champ de connoiſſances il avoit embraſſé? Depuis l'hiſtoire ancienne jusqu'à la moderne, il avoit tout lu : il s'étoit ſurtout appliqué à s'imprimer dans la mémoire les caracteres des grands hommes, les événemens principaux & frappans, & ce qui a le plus contribué à l'élévation ou bien à la décadence des Empires; ce choix exquis & précieux, il ſe l'étoit rendu familier.

Point d'ouvrage militaire qui jouit de quelque réputation, qu'il n'ait étudié, & ſur lequel il n'ait conſulté le ſentiment des perſonnes expérimentées. Voulez-vous des témoignages encore moins équivoques de l'ardeur qu'il témoignoit de s'inſtruire à fond des choſes? Apprenez donc, Meſſieurs, qu'ayant parcouru les ſyſtèmes différens de fortification, & ne ſe ſentant pas auſſi avancé

dans

dans cette partie qu'il l'auroit déſiré, durant ſix mois il prit des leçons du Colonel Ricaut, ſans y avoir été incité par perſonne, & à l'inſçu de ſes parens mêmes. O jeune homme, quel exemple que le vôtre pour la jeuneſſe lâche & inappliquée qu'il faut contraindre à s'inſtruire? & que ne devoit-on pas ſe promettre de vos heureuſes diſpoſitions? Voulez-vous des marques frappantes de la ſolidité de ſon esprit? Publions hardiment la vérité: oſons dire, devant cet Auditoire illuſtre, ce qui doit être au moins connu d'une partie de ceux qui le compoſent. Agé de dix huit ans, le Prince ſavoit rendre compte des ſyſtèmes de Deſcartes, de Leibnitz, de Malebranche, & de Locke: non ſeulement ſa mémoire avoit retenu toutes ces matieres abſtraites, mais ſon jugement les avoit toutes épurées. Il étoit étonné de trouver, dans les recherches de ces grands hommes, moins de vérités que de ſuppoſitions ingénieuſes; & il étoit parvenu à penſer, comme Ariſtote, que le doute eſt le commencement de la ſageſſe.

Un

Un jugement droit, qui le conduiſoit dans toutes ſes démarches, l'avoit borné dans l'étude de la Géométrie aux élémens d'Euclide: il diſoit qu'il abandonnoit la Géométrie tranſcendante à des génies désœuvrés qui pouvoient la cultiver par luxe d'eſprit. Sera-t-il croyable à la poſtérité que ce Prince aimable, ayant à peine paſſé le ſeuil du ſanctuaire des ſciences, ait dû faire rougir tant de ſavans blanchis ſous le harnois, qui rempliſſant leur mémoire, n'ont jamais éclairé leur raiſon?

Un bon eſprit apporte des diſpoſitions à tout ce qu'il veut entreprendre: il eſt tel qu'un Protée, qui change ſans peine de formes, & paroît toujours réellement l'objet qu'il repréſente. Notre Prince, qui étoit né avec ce don heureux, ne laiſſa point échapper la pratique de l'art militaire à la ſphere de ſes connoiſſances: il paroiſſoit né pour tout ce qu'il faiſoit. Son émulation & ſon penchant ſe découvroient ſur-tout dans ces courſes annuelles, où ſe trouvant à la ſuite du Roi, il parcouroit les provinces; il connoiſſoit l'armée, &

il

il en étoit connu ; depuis les moindres détails jusqu'aux parties ſublimes de cet art dangereux, rien n'échappoit à ſon activité ; avec cela, d'une humeur toujours égale, tempérant dans ſes mœurs, adroit dans les exercices du corps, perſévérant dans ſes entrepriſes, infatigable dans ſes travaux, & porté par préférence à tout ce qui peut être utile & honorable.

Tant de talens admirables, que la Nature avoit accordés au Prince HENRI, ne formeroient cependant pas un éloge parfait, ſi les qualités du cœur, eſſentielles à tous les hommes, & ſur-tout aux grands, ne s'y étoient jointes & n'euſſent couronné l'œuvre.

Un plus vaſte champ ſe préſente à ma vue, & m'offre une riche moiſſon de vertus. Un enfant, dans l'âge où à peine l'ame commence à ſe développer, me fournit une foule d'exemples de perfections. Je n'avancerai rien, Meſſieurs, qui ne ſoit ſoutenu par des preuves ; & quel que fût mon attachement pour ce Prince, il ne m'a-

m'aveugleroit pas assez pour que je voulusse en imposer à des témoins. Mais qui me démentira, si je dis que le Prince HENRI, né avec un tempérament tout de feu, savoit tempérer sa vivacité par sa sagesse? Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher, savent qu'on pouvoit hardiment épancher son cœur dans son sein, sans craindre qu'il trahît les secrets qu'on lui avoit confiés. Son cœur sur-tout étoit sa plus belle comme sa plus noble partie : doux pour ceux qui l'approchoient, compatissant pour les malheureux, tendre pour ceux qui souffroient, humain pour tout le monde; Il sembloit partager le sort des affligés, il étanchoit les pleurs des infortunés, il répandoit abondamment sa générosité sur les indigens : rien ne lui étoit trop précieux, pourqu'il ne l'employât au soulagement de ceux qui étoient dans le besoin. Je vous en atteste, ô familles malheureuses qu'il secourut de tout son pouvoir, vous pauvres honteux qui trouviez en lui une ressource toujours assurée, vous malheu-

heureux de toute eſpece qui avez perdu en lui un bienfaiteur, un pere. Ces excellentes diſpoſitions lui étoient ſi naturelles; il ſe faiſoit ſi peu d'efforts pour les mettre au jour, qu'on voyoit évidemment qu'elles partoient d'une ſource pure & inépuiſable : faut-il qu'un deſtin ennemi l'ait fait tarir ſi-tôt? Oublierai-je ce peu de jours qu'il paſſa à ſon Régiment ? Vous ſes officiers, & vous vaillans cuiraſſiers, glorieux de ſervir ſous ſes ordres, en eſt-il aucun de vous qui me démente, ſi je dis que vous n'avez appris à le connoître que par ſes bienfaits, & que ce Prince ſi jeune pouvoit vous ſervir de guide & de modele?

Vous ſavez, Meſſieurs, que le déſintéreſſement parfait eſt la ſource d'où découle toute vertu: c'eſt lui qui fait préférer une réputation honorable aux avantages de la richeſſe, l'amour de l'équité & de la juſtice aux déſirs d'une cupidité effrénée, les intérêts du public & de l'État aux ſiens propres & à ceux de ſa famille, le ſalut & la conſervation de la patrie à ſa conſer-

vation perſonelle, à ſes biens, à ſa ſanté, à ſa vie; qui en un mot éleve l'homme au deſſus de l'homme, & le rend presque un citoyen des cieux. Ce ſentiment noble & généreux de l'ame ſe remarquoit dans toutes les actions de notre Prince: combien ne forma-t-il pas de vœux pour la fécondité du mariage du Prince de Pruſſe ſon frere, & quoiqu'il ne pût ſe déguiſer que la ſtérilité de cette union le rapprocheroit du trône, il marqua la joie la plus ſincere en apprenant la délivrance de la Princeſſe ſa belle-ſœur, regrettant ſeulement que ce ne fût pas un Prince qu'elle eût mis au monde. Je ne ſerois pas embarraſſé de vous citer encore de pareils traits, qui vous rempliroient d'amour, & vous raviroient en admiration; toute-fois ſouffrez, Meſſieurs, que je m'arrête, & que je ne leve point le voile qui couvre, aux yeux des profanes, ce qui regarde l'intérieur de la Maiſon Royale.

Après tout ce que vous venez d'entendre du Prince HENRI, qui ne craindroit que l'ex-

trê-

trême penchant qu'ont tous les hommes à s'approuver eux-mêmes, que cette complaiſance avec laquelle ils relevent leurs moindres actions, que cette flatteuſe diſpoſition qu'ils ont à s'applaudir, n'eût enflé le coeur d'un jeune homme d'une vanité toujours odieuſe, quoiqu'elle n'eût pas été dépourvue de tout fondement? Quel écueil pour l'amour propre que tant de talens, & même tant de vertus! Heureuſement nous n'avons rien à apprehender pour lui: une raiſon ſupérieure le préſerva de cet écueil dangereux. J'en appelle à la Cour, à la ville, à l'armée, aux provinces, à vous-mêmes, Meſſieurs: vous ſavez que ſa belle ame étoit la ſeule qui ne fût pas ſatisfaite d'elle-même. Peu content des qualités qu'il poſſédoit, il avoit une plus haute idée de celles qu'il eſpéroit d'acquérir; c'étoit le principe qui excitoit ſon ardeur à ſe procurer les connoiſſances qui lui manquoient, afin d'approcher, en tout genre, auſſi près de la perfection qu'il eſt permis à la

fragilité humaine d'y atteindre. Mais, ſi la vanité lui parut une foibleſſe ridicule, il ne fut pas inſenſible aux attraits de la gloire. Quel homme vertueux l'a jamais dédaignée? C'eſt la derniere paſſion du ſage ; les plus auſteres philoſophes même n'ont pû la déraciner. Avouons le franchement, Meſſieurs, le déſir d'établir une réputation ſolide eſt le mobile le plus puiſſant, eſt le principal reſſort de l'ame, eſt la ſource, & le principe éternel qui pouſſe les hommes à la vertu, & qui produit ces actions par leſquelles ils s'immortaliſent. Le Prince HENRI ne vouloit pas devoir ſa réputation à la lâche condeſcendance du vulgaire, mépriſable adorateur des idoles de la Fortune, qui les encenſe par baſſeſſe, fuſſent-elles même ſans mérite; Il vouloit une gloire inhérente à ſa perſonne, & que l'envie ne pût rendre douteuſe; point de réputation d'emprunt, mais un nom réel, ſoutenu par le fond d'un caractere invariable.

Que

Que ne préſagions-nous pas de tant d'admirables qualités, accompagnées de tant de modeſtie ? Avec quel plaiſir ne compoſions-nous pas d'avance l'hiſtoire de la vie que ce grand Prince nous faiſoit attendre ? Nous le vîmes entrer dans le monde: la carriere de la gloire s'entr'ouvroit pour lui ; il nous parut comme un athlete préparé à rendre ſa courſe célebre: ſa jeuneſſe floriſſante enfloit nos eſpérances: d'avance nous jouiſſions de tout ſon mérite ; mais nous ignorions, hélas, qu'un arrêt fatal de la deſtinée devoit nous l'enlever ſi-tôt.

Malheureux que je ſuis ! Dois-je renouveler votre douleur ? faut-il rouvrir la ſource de vos larmes ? Et ma main ſera-t-elle deſtinée à retourner le poignard dans la plaie de vos coeurs qui ſaigne encore ? En vain, Meſſieurs, je m'étudierois à vous déguiſer notre perte commune; elle n'eſt, hélas, que trop réelle ! Foibles Orateurs, que pouvez-vous pour calmer une douleur auſſi vive ? mêlez plutôt vos larmes au tor-

rent de celles qui ſe répandent. Vous le ſavez, malheureuſement le Prince HENRI fut ſubitement ſaiſi d'une maladie autant cruelle qu'affreuſe. Ce Prince, qui ignoroit le ſentiment de la crainte, n'appréhendoit pas la petite-vérole, malgré les ravages prodigieux qu'elle avoit faits l'hiver précédent, & malgré l'horreur générale qu'en a presque tout le monde. Admirez ſon humanité : dès que les médecins lui eurent appris le mal dont il étoit atteint, il interdit ſon accès à tous ceux de ſes domeſtiques qui n'avoient point eu la même maladie : un de ſes valets de chambre, qui étoit dans ce cas, n'oſa le ſervir : il dit que ſi l'on vouloit qu'il fût tranquille, on devoit lui laiſſer courir ſes propres risques, ſans l'expoſer à les communiquer à d'autres. Un des Aides de camp du Roi, qui n'avoit point eu la petite-vérole, s'offrit à le veiller ; mais le Prince ne voulut point qu'il s'expoſât : en craignant de risquer la vie de ceux qui l'entouroient, il bravoit ſes propres dangers. Cette bonté, cette no-

nobleſſe de ſentimens, cette façon de penſer généreuſe, cette humanité, la premiere des vertus, le caractériſerent juſqu'au trépas ; il ſouffrit patiemment, il jetta ſur la mort des regards intrépides, & s'y abandonna avec héroïſme.

Quel coup de foudre pour la Maiſon Royale, que cette nouvelle autant déſaſtreuſe qu'inopinée! Hélas, nous nous flattions tous, chacun tâchoit à ſe faire illuſion, nous écartions de nos eſprits les images funeſtes dont l'impreſſion douloureuſe bleſſoit la délicateſſe de nos ſentimens: ces hommes réduits, par leur art borné, à n'être que les témoins des maladies, nous entretenoient dans cette ſécurité trompeuſe ; quand tout-à-coup les accens d'une voix lugubre vinrent tarir nos eſpérances, & nous plonger dans la douleur la plus profonde.

Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce jour funeſte où la Renommée, qui divulgue tout, répandit ſubitement ces triſtes paroles "le Prince HENRI eſt mort." Quelle conſternation! que d'inutiles & ſinceres regrets! que de larmes répandues! Ce

n'étoit point le ſentiment feint d'une douleur affectée, mais l'affliction ſincere d'un public éclairé, qui connoiſſoit la grandeur de ſes pertes. Les jeunes gens diſoient „ comment eſt mort „celui ſur lequel nous avions fondé tant d'eſpérances?„ Les vieillards diſoient „ c'étoit à lui de vivre, „à nous de mourir.„ Chacun croyoit avoir perdu en lui un parent, un ami, un exemple, un bienfaiteur. Marcellus, enlevé dans la fleur de ſon printemps, fut moins regretté : Germanicus mourant coûta moins de larmes aux Romains : & la perte d'un jeune homme devint une calamité publique.

O pompe fatale ! ta marche fut arroſée par des torrens de larmes, & tu ne parvins au tombeau qu'à travers les gémiſſemens, les pleurs, les cris du peuple, & les ſymboles du déſeſpoir qui t'environnoient.

Tel, Meſſieurs, eſt le privilege de la vertu quand elle brille dans toute ſa pureté ; les hommes, quelqu'adonnés qu'ils ſoient eux-mêmes au vice, ſont pour leur propre avantage contraints

de

de l'aimer, & forcés de lui rendre juſtice. Les ſuffrages ſinceres de toute une nation, le témoignage univerſel de l'eſtime publique, ces louanges du Prince HENRI après ſa mort, & par conſéquent à l'abri de toute flatterie, ne ſont-elles pas dans le cas de ces acclamations générales où la voix de Dieu paroît ſe manifeſter par la voix de tout un peuple? Ne meſurons donc point la vie des hommes ſelon ſon plus ou moins d'étendue, mais ſelon l'uſage qu'ils ont fait du temps de leur exiſtence; O Prince aimable! votre ſageſſe vous avoit bien averti de cette vérité! Votre courſe fut bornée; mais vos jours furent remplis. Vous même, non, vous ne regretteriez pas la courte durée du terme que la Nature vous avoit preſcrit, ſi vous pouviez ſavoir combien vous avez été aimé, combien de cœurs vous étoient ſincerement attachés, & quelle confiance le public mettoit en votre mérite. Une vie plus longue, que pouvoit-elle vous procurer davantage?

Ah Meſſieurs, ces triſtes réflexions, loin de calmer notre douleur, l'aggravent, en nous rappellant tous les avantages dont nous jouiſſions, & qui ſe ſont ſoudainement évanouis: un inſtant fatal nous oblige à renoncer pour jamais à l'eſpérance de voir briller tant de vertus pour l'avantage de la patrie. Jour déſaſtreux, qui nous privas de ce doux eſpoir! Cruelle maladie qui terminas de ſi beaux jours! Sort impitoyable qui ravis les délices du peuple, pourquoi nous laiſſas-tu la lumiere, après la lui avoir ravie? . . . . . Mais que dis-je? . . . . où eſt-ce que ma douleur m'égare? . . . . Non, Meſſieurs, ſupprimons des murmures auſſi coupables qu'inutiles, reſpectons les arrêts des deſtinées, ſouvenons-nous que la condition d'hommes nous aſſujettit à la ſouffrance, que les lâches en ſont abattus, & que les courageux la ſoutiennent avec fermeté. Ce Prince ſi aimable & ſi aimé, s'il pouvoit entendre nos triſtes regrets, & les accens plaintifs de tant de voix lamentables, n'approuveroit pas

ces

ces témoignages lugubres de notre impuiſſante & ſtérile douleur : il penſeroit que ſi dans la courte durée de ſa vie, il n'a pû nous être utile ſelon ſes excellentes intentions, nous devrions au moins retirer quelques inſtructions de ſa mort.

O vous, jeuneſſe illuſtre, qui ne reſpirez que pour la gloire, & qui dévouez vos travaux aux armes, approchez de ce tombeau; rendez les derniers devoirs à ce Prince, votre émule, & votre exemple: contemplez ce qui nous reſte de lui, un cadavre défiguré, des cendres, des oſſemens, de la pouſſiere; deſtinée commune de ceux qu'a moiſſonné la faux du trépas. Mais conſidérez en même temps ce qui lui ſurvit, & qui ne périra jamais, le ſouvenir de ſes belles qualités, l'exemple de ſa vie, l'image de ſes vertus. Il me ſemble le voir qui ranimant ſa cendre éteinte, ſort de ce ſépulcre où repoſent ſes froides reliques, pour vous dire: „votre vie eſt bornée quelle qu'en „ſoit la durée : un jour vous quitterez tous cette „dépouille mortelle; profitez du temps par votre „acti-

„activité : voyez comme rapidement mes jours ſe „ſont évanouis ! Si vous voulez que votre mé„moire vous ſurvive, ſouvenez-vous que ce „ſont les belles actions, & les vertus ſeules qui „peuvent garantir vos noms de la deſtruction des „ſiecles, & de l'oubli des temps.„

Et vous, vaillans défenſeurs de l'État, dont les efforts incroyables le ſoutinrent contre les aſſauts de toute l'Europe ! & vous Miniſtres, qui dans vos différens emplois, vous occupez de la félicité publique ! approchez auſſi de ce tombeau : qu'un jeune homme, regretté pour ſes talens & ſes rares vertus, vous affermiſſe dans l'opinion où vous êtes, que ce ne ſont ni les grands emplois, ni les vaines décorations, ni la naiſſance même, quelque illuſtre qu'elle ſoit, qui font eſtimer ceux qui ſont à la tête des nations ; mais que leur mérite, leur zele, leurs travaux, leur attachement à la patrie, ſeuls peuvent leur concilier les ſuffrages du public, des ſages, & de la poſtérité.

Pour-

Pourrois-je, après vous avoir conduits à ce tombeau, m'empêcher d'en approcher moi-même ? O Prince, qui saviez combien vous m'étiez cher, combien votre personne m'étoit précieuse ; si la voix des vivans peut se faire entendre des morts, prêtez attention à une voix qui ne vous fut pas inconnue : souffrez que ce fragile monument, le seul, hélas, que je puis ériger à votre mémoire, vous soit élevé : ne dédaignez pas les efforts d'un coeur qui vous étoit attaché, qui sauvant des débris de votre naufrage ce qu'il peut, essaye de l'appendre au temple de l'Immortalité. Hélas, étoit-ce à vous à m'apprendre avec quelle économie il faut faire usage du peu de jours qui nous sont départis ? étoit-ce de vous que je devois apprendre à braver les approches de la mort, moi que l'âge & les infirmités avertissent journellement que j'approche du terme qui bornera la course de ma vie ? Votre admirable caractere ne s'effacera jamais de ma mémoire, l'image de vos vertus me

ſera ſans ceſſe préſente : vous vivrez toujours dans mon coeur : votre nom ſe mêlera dans tous nos entretiens, & votre ſouvenir ne périra en moi qu'avec l'extinction de ce ſouffle de vie qui m'anime. J'entrevois déjà la fin de ma carriere, & le moment, cher Prince, où l'Être des Êtres réunira à jamais ma cendre à la vôtre.

La mort, Meſſieurs, eſt la fin de tous les hommes : heureux ceux qui en mourant ont la conſolation de ſavoir qu'ils méritent les larmes de ceux qui leur ſurvivent !

N: 2.

DISCOURS

PRONONCÉ

A

L'ASSEMBLÉE ORDINAIRE

DE

L'ACADÉMIE ROYALE

DES

SCIENCES ET BELLES-LETTRES

DE PRUSSE,

LE JEUDI 11. JANVIER. 1770.

BERLIN,

CHEZ CHRÉTIEN FRÉDÉRIC VOSS.

1770.

ESSAI
SUR
L'AMOUR-PROPRE
ENVISAGÉ
COMME
PRINCIPE DE MORALE.

La vertu eſt le lien le plus ferme de la Société, & la ſource de la tranquillité publique: ſans elle les hommes, ſemblables aux bêtes féroces, ſeroient plus ſanguinaires que les Lions, plus cruels & plus perfides que les Tigres; ou des Eſpeces de monſtres dont il faudroit éviter la fréquentation.

Ce fut pour adoucir des mœurs auſſi barbares, que les Législateurs promulguerent des Loix, que les Sages enſeignerent la Morale, & en démontrant les avantages de la vertu, firent connoître le prix qu'il y falloit attacher.

Les Sectes de Philoſophes, chez les Nations Orientales ainſi que chez les Grecs, en s'accordant en général ſur le fond de la doctrine, ne différoient proprement que par les motifs que chacune d'elles adoptoit pour déterminer leurs diſciples à mener une vie vertueuſe. Les Stoïciens, ſelon leurs principes, inſiſtoient ſur la beauté inhérente à la vertu; d'où ils concluoient qu'il falloit l'aimer pour elle-même, & plaçoient le ſouverain bonheur de l'homme à la poſſéder inaltérablement. Les Platoniciens diſoient que c'étoit approcher des Dieux immortels, que c'étoit leur reſſembler, que de pratiquer les vertus à leur exemple. Les Epicuriens attribuoient une volupté ſupérieure à l'accompliſſement des devoirs

voirs moraux: leurs principes bien entendus trouvoient dans la jouiſſance de la vertu la plus pure, le ſentiment d'un délice & d'une félicité ineffable. Moïſe, pour encourager ſes Juifs à des actions bonnes & louables, leur annonça des bénédictions ou des peines temporelles. La Religion Chrétienne, qui s'éleva ſur les ruines de la judaïque, atterra les crimes par des punitions éternelles, & encouragea à la vertu par l'eſpérance d'une béatitude infinie: non contente de ces reſſorts, ſe propoſant d'atteindre au dernier degré de perfection poſſible, elle prétendit que l'amour de Dieu devoit ſeul ſervir de principe aux bonnes actions des hommes, quand même il n'y auroit ni peines ni récompenſes à attendre dans une autre vie.

Nous devons convenir que les Sectes des Philoſophes ont formé des hommes du plus grand mérite: nous convenons de même que du Sein du Chriſtianiſme il eſt ſorti des ames pures & remplies de ſainteté. Néanmoins

moins par une ſuite du relâchement des Philoſophes & des Théologiens, & par la perverſité du Cœur humain, il eſt arrivé que ces différents motifs d'encouragement à la vertu n'ont pas continué de produire les bons effets auxquels on s'attendoit. Combien de philoſophes qui ne l'étoient que de nom chez les Païens! il n'y a qu'à jeter les yeux ſur Lucien pour ſe convaincre du peu de réputation où ils étoient de ſon temps. Que de Chrétiens qui dégénérerent, & qui corrompirent l'ancienne pureté des Mœurs! La cupidité, l'ambition, le fanatisme remplirent des Cœurs qui faiſoient profeſſion de renoncer au Monde, & pervertirent ce que la ſimple vertu avoit établi. De pareils exemples fourmillent dans l'hiſtoire. Enfin, ſi l'on excepte quelques reclus auſſi pieux qu'inutiles à la Société, les Chrétiens de nos jours ne ſont pas préférables aux Romains du tems des Marius & des Sylla; bien entendu que je borne uniquement

ment ce parallele à la comparaiſon des Mœurs.

Ces réflexions & de ſemblables m'ont conduit à rechercher les Cauſes qui ont influé ſur cette étrange dépravation du genre humain. Je ne ſais s'il m'eſt permis de haſarder mes conjectures ſur des matieres auſſi importantes; mais il me paroît qu'on s'eſt peut-être trompé dans le choix des motifs qui devoient porter les hommes à la vertu. Ces motifs, ce me ſemble, avoient le défaut de n'être point à la portée du vulgaire. Les Stoïciens ne s'apperçurent pas que l'admiration eſt un Sentiment forcé dont l'impreſſion s'efface bien vîte: l'amour propre n'applaudit qu'avec répugnance. L'on convient ſans peine de la beauté de la vertu, parceque cet aveu ne coûte rien; mais cet acte de complaiſance plutôt que de conviction ne détermine point à ſe corriger ſoi-même, à vaincre ſes mauvais penchants, à dompter ſes paſſions.

Les Platoniciens auroient dû ſe rappeller l'eſpace immenſe qu'il y a entre l'Etre des Etres & la Créature fragile. Comment propoſer à cette créature d'imiter ſon Créateur, dont par ſon état circonſcrit & borné, elle ne peut ſe former qu'une idée vague & indéterminée? Nôtre eſprit eſt aſſujetti à l'empire des ſens; nôtre raiſon n'agit que ſur les choſes où nôtre expérience nous éclaire; lui propoſer des matieres abſtraites, c'eſt l'égarer dans un Labyrinthe dont elle ne trouvera jamais l'iſſue. Mais lui préſenter des objets palpables de la Nature, c'eſt le moyen de la frapper & de la convaincre. Il eſt peu de grands génies capables de conſerver le bon-ſens en ſe précipitant dans les ténebres de la métaphyſique. L'homme en général eſt né plus ſenſible que raiſonnable.

Les Epicuriens abuſant du terme de volupté, énerverent ſans y penſer la bonté de leurs principes, & fournirent par cette

équivoque même, des armes à leurs Diſciples pour dénaturer leur doctrine.

La Religion Chrétienne, (en reſpectant ce qu'on y ſuppoſe de divin, & n'en parlant que philoſophiquement;) la Religion Chrétienne, dis-je, préſentoit à l'eſprit des idées ſi abſtraites, qu'il auroit fallu changer chaque Cathécumene en Métaphyſicien pour les concevoir, & ne choiſir que des hommes nés avec une imagination forte pour s'en pénétrer: peu d'hommes ſont nés avec des têtes ainſi organiſées. L'expérience prouve que chez le vulgaire, l'objet préſent l'emporte parcequ'il frappe ſes ſens, ſur l'objet éloigné qui l'affecte plus foiblement; & par conſéquent les biens de ce monde, à la jouiſſance des quels il touche, auront ſans contredit la préférence ſur des biens imaginaires, dont il ſe repréſente confuſément la poſſeſſion dans une perſpective éloignée. Mais que dirons-nous des motifs qu'on tire de l'amour de Dieu pour ren-

dre l'homme vertueux ; de cet amour que les Quiétiſtes exigent dégagé des craintes de l'Enfer & des eſpérances du Paradis? Cet amour eſt-il dans la poſſibilité des choſes? Le fini ne peut concevoir l'infini ; par conſéquent nous ne pouvons nous former aucune idée exacte de la Divinité : nous pouvons nous convaincre en général de ſon exiſtence, & voilà tout. Comment exiger d'une ame agreſte qu'elle aime un Etre qu'elle ne peut connoître en aucune façon? Contentons-nous d'adorer dans le ſilence, & de borner les mouvements de nos Coeurs aux ſentiments d'une profonde reconnoiſſance pour l'Etre des Etres, en qui & par le quel tous les Etres exiſtent.

Plus on examine cette matiere, plus on la diſcute, & plus il paroît évident qu'il faudroit employer un principe plus général & plus ſimple pour rendre les hommes vertueux. Ceux qui ſe ſont appliqués à la connoiſſance du Coeur humain, auront ſans

doute

doute découvert le reſſort qu'il faudroit mettre en jeu. Ce reſſort ſi puiſſant, c'eſt l'amour propre, ce gardien de nôtre conſervation, cet Artiſan de nôtre bonheur, cette ſource intariſſable de nos vices & de nos vertus, ce principe caché de toutes les actions des hommes: Il ſe trouve en un degré éminent dans l'homme d'eſprit, & il éclaire le plus ſtupide ſur ſes intérêts. Qu'y a-t-il de plus beau & de plus admirable que de tirer, même d'un principe qui peut mener au vice, la ſource du bien, du bonheur, & de la félicité publique? Cela arriveroit, ſi cette matiere étoit maniée par les mains d'un habile philoſophe: il régleroit l'amour propre; il le dirigeroit au bien; il ſauroit oppoſer les paſſions aux paſſions; & en démontrant aux hommes que leur intérêt eſt d'être vertueux, il les rendroit tels.

Le Duc de la Rochefoucault, qui en fouillant dans le Cœur humain, a ſi bien dé-

dévoilé ce reſſort de l'amour propre; s'en eſt ſervi pour calomnier nos Vertus, dont il n'admet que l'apparence. Je voudrois qu'on employât ce reſſort pour prouver aux hommes que leur véritable intérêt eſt d'être bons citoyens, bons peres, bons amis, en un mot de poſſéder toutes les vertus morales; & comme effectivement cela eſt véritable, il ne ſeroit pas difficile de les en convaincre.

Pourquoi tâche-t-on de prendre les hommes par leur intérêt, quand on veut les engager à ſuivre de certains partis; ſi ce n'eſt que l'intérêt propre eſt de tous les arguments le plus fort & le plus convaincant? Servons-nous donc de ce même argument pour la morale: qu'on repréſente aux hommes les malheurs qu'ils s'attireront par une conduite vicieuſe, & les biens qui ſont inſéparables des bonnes actions. *) Lorsque les Crétois maudiſſoient leurs ennemis, il leur ſouhaitoient

*) Valere Maxime liv. 7. chap. 2.

toient de ſe livrer à des paſſions vicieuſes; c'étoit leur ſouhaiter quils ſe précipitaſſent eux-mêmes dans des malheurs & dans l'opprobre. Ces vérités aiſées ſont ſuſceptibles de démonſtration, & ſe trouvent également à la portée des ſages, des gens d'eſprit, & de la plus vile populace.

On m'objectera ſans doute que mon hypotheſe trouvera quelque difficulté à concilier, avec le bonheur que j'attache aux bonnes actions, ces perſécutions qu'éprouve la vertu, & ces eſpeces de proſpérités dont jouiſſent tant d'ames perverſes. Cette difficulté eſt facile à lever, ſi nous voulons nous borner à n'entendre par le mot de bonheur qu'une parfaite tranquillité de l'ame. Cette tranquillité de l'ame ſe fonde ſur le contentement de nous-mêmes, ſur ce que nôtre Conſcience nous permet d'applaudir à nos actions, & ſur ce que nous n'avons point de reproches à nous faire. Or il eſt clair que ce ſentiment peut exiſter dans une perſonne d'ailleurs mal-

malheureuſe ; mais jamais il n'exiſtera dans un Coeur barbare et atroce, qui ne peut que ſe déteſter lui-même s'il ſe conſidere, quelques ſoient les proſpérités apparentes dont il paroît environné.

Nous ne combattons point l'expérience; nous avouons qu'il y a une multitude d'exemples de crimes impunis, & de Scélérats qui jouiſſent de ces grandeurs que les idiots admirent: mais ces Criminels ne craignent-ils pas que le temps ne dévoile enfin cette vérité ſi terrible pour eux, et ne découvre leur opprobre? Et ces monſtres couronnés, un Néron, un Caligula, un Domitien, un Louis XI, les grandeurs vaines dont ils jouiſſoient, les empêchoient-elles d'entendre la voix ſecrete de la Conſcience qui les condamnoit, d'être dévorés de remords, et de ſentir ce fouet vengeur qui quoi qu'inviſible les déchiroit en les fuſtigeant? Quelle ame peut être tranquille dans une telle ſituation? N'éprouve t-elle pas plutôt dans cette vie

tout

tout ce que les tourments des Enfers peuvent avoir de plus affreux? D'ailleurs c'eſt mal raiſonner que de juger du bonheur des autres par les apparences. Ce bonheur ne peut être évalué que ſur la façon de penſer de celui qui l'éprouve: cette façon de penſer varie ſi fort, que l'un aime la gloire, cet autre des objets de plaiſir; celui-ci s'attache à des bagatelles, celui-là à des choſes qu'on juge importantes; et même les uns dédaignent et mépriſent ce que les autres deſirent ou regardent comme le Souverain bien.

Il n'y a donc point de regle certaine pour juger de ce qui dépend d'un goût arbitraire et ſouvent fantasque; d'où il arrive qu'on ſe récrie ſouvent ſur le bonheur et la proſpérité de ceux qui gémiſſent amèrement en ſecret du poids de leurs afflictions. Puis donc que ce n'eſt pas dans des objets extérieurs, ni dans ces fortunes que la ſcêne mouvante du monde produit & détruit tour à tour, que nous pouvons trouver la

féli-

félicité; il faut la chercher en nous-mêmes: Il n'y en a point d'autre, je le répete, que la tranquillité de l'ame: c'eſt pourquoi nôtre intérêt doit nous porter à rechercher un bien auſſi précieux; et ſi les paſſions le troublent, c'eſt elles qu'il faut dompter.

Ainſi qu'un Etat ne ſçauroit être heureux tandis qu'il eſt déchiré par une guerre civile; de même l'homme ne ſauroit jouir du bonheur, lorsque ſes paſſions révoltées combattent l'empire de la raiſon. Toutes les paſſions portent avec elles un châtiment qui leur ſemble attaché; celles même qui flattent le plus nos ſens, n'en ſont pas exemptes: chez celles-ci, c'eſt la ruine de la Santé; chez celles-là, ce ſont des ſoins & des inquiétudes renaiſſantes; ou c'eſt le chagrin de ne pas réuſſir dans des projets vaſtes que l'on a imaginés; ou c'eſt le dégoût de n'avoir pas toute la conſidération que l'on croit mériter; ou la rage de ne pouvoir ſe venger de ceux qui vous ont outragés; ou le remords d'un reſſenti-

ment

ment trop barbare; ou la crainte d'être démasqués après cent fourberies conſécutives.

Par exemple, la ſoif d'amaſſer des richeſſes travaille ſans ceſſe l'avare; les moyens lui ſont égaux, pourvû qu'il ſe contente: mais la crainte de voir échapper ce qui lui a coûté tant de peines à ramaſſer, lui ôte la jouiſſance de ce qu'il poſſede. L'ambitieux perd le préſent de vue, pour ſe précipiter aveuglément dans l'avenir; il enfante ſans ceſſe de nouveaux projets; il foule impérieuſement à ſes pieds tout ce qu'il y a de plus ſacré, pour arriver à ſes fins; les obſtacles qu'il rencontre l'aigriſſent & l'irritent; toujours incertain entre la crainte et l'eſpérance, il eſt en effet malheureux; et la poſſeſſion même de ce qu'il deſire eſt accompagnée de ſatiété & de dégoût. Cet état d'inſipidité lui fait naître de nouveaux projets de fortune; & ce bonheur qu'il cherche, il ne le trouve jamais. Faut-il dans une auſſi courte vie former d'auſſi longs projets? Le prodigue qui

dépenſe le double de ce qu'il amaſſe, eſt comme le tonneau des Danaïdes, qui ne ſe rempliſſoit jamais : il en eſt toujours aux expédients ; & ſes nombreux deſirs qui multiplient ſans ceſſe ſes beſoins, font à la fin dégénérer ſes vices en crimes. L'amoureux tendre devient le jouet des femmes qui le trompent ; l'amoureux volage ne ſéduit que parce qu'il eſt parjure ; & le débauché perd ſa ſanté en abrégeant ſes jours.

Mais l'homme dur, l'injuſte, l'ingrat, quels reproches n'ont-ils pas à ſe faire ? Celui qui eſt dur, ceſſe d'être homme, parce qu'il ne reſpecte plus les privileges de ſon eſpece, & méconnoît ſes freres dans ſes ſemblables ; il n'a ni Coeur ni entrailles ; & ne ſentant pas de compaſſion, il renonce en effet à celle qu'on doit avoir pour lui. L'injuſte rompt l'accord ſocial ; il détruit autant qu'il eſt en lui, les Loix ſous la protection desquelles il exiſte ; il ſe révolteroit contre l'oppreſſion qu'il auroit à ſouffrir, pour s'ar-

s'arroger le privilege excluſif d'opprimer ceux qui ſont plus foibles que lui : il pêche par une mauvaiſe logique ; ſes principes ſe trouvent en contradiction : & d'ailleurs les ſentiments d'équité que la nature a gravés dans tous les Coeurs, ne doivent-ils pas ſe ſoulever contre ſes prévarications ? Mais le vice le plus abominable de tous, le plus noir, le plus infâme, c'eſt l'ingratitude. L'ingrat, inſenſible aux bienfaits, commet un crime de lèſe-majeſté contre la Société ; parce qu'il corromp, qu'il empoiſonne, qu'il détruit les douceurs de l'amitié ; il ſent les offenſes, il ne ſent pas les ſervices ; il met le comble à la perfidie en rendant le mal pour le bien : mais cette ame dénaturée et dégradée de l'humanité agit contre ſes intérêts, parce que tout individu foible de ſa nature, (quelque élevé qu'il ſoit,) ne peut ſe paſſer du ſecours de ſes ſemblables ; & qu'un ingrat, excommunié de la Société, s'eſt rendu indigne par ſa férocité d'éprouver déſormais

de nouveaux bienfaits. Il faudroit dire ſans ceſſe aux hommes: „Soyez doux & hu-„mains, parce que Vous êtes foibles, & „que Vous avez beſoin d'aſſiſtance; Soyez „juſtes envers les autres, afin qu'à Vôtre „tour les Loix puiſſent Vous protéger con-„tre toute violence étrangere: en un mot „ne faites point à d'autres ce que Vous ne „voudriez pas que l'on Vous fit."

Je n'entreprends point de détailler dans cette légere eſquiſſe tous les arguments que l'amour propre fournit aux hommes pour vaincre leurs mauvais penchants, & les inciter à mener une vie plus vertueuſe: les bornes de ce Diſcours ne permettent pas que cette matiere y ſoit épuiſée; je me contente d'avancer que tous ceux qui trouveront de nouveaux motifs propres à réformer les Moeurs, rendront un ſervice important à la Société, j'oſe même dire à la Religion.

Rien de plus vrai, de plus évident, que la Société ne ſauroit ſubſiſter ni ſe maintenir

ſans

ſans la vertu & les bonnes moeurs de ceux qui la compoſent. Des moeurs dépravées, une effronterie ſcandaleuſe dans le vice, un mépris pour la vertu & pour ceux qui l'honorent, de la mauvaiſe foi dans le Commerce, des parjures, des perfidies, un intérêt particulier qui ſuccede à celui de la patrie, ſont les avant-Coureurs de la chûte des Etats & de la ruine des Empires; parce qu'auſſitôt que les idées du bien & du mal ſont confondues, il n'y a plus ni blâme ni louange, ni punition ni récompenſe.

Cet objet ſi important des moeurs, n'intéreſſe pas moins la Religion que l'Etat. Les Religions Chrétiennes, la Juive, la Mahométane, & la Chinoiſe ont à peu près la même morale. La Religion Chrétienne, accréditée depuis longtemps, a cependant encore deux ſortes d'ennemis à combattre; les uns ſont de ces Philoſophes qui n'admettant que le bon ſens & des raiſonnements rigoureuſement exacts ſelon les principes de la logi-

que, rejettent les idées & les Syſtêmes qui ne ſe trouvent pas conformes aux regles de la dialectique: nous ne parlons pas actuellement de ceux-là.

Les autres ſont des Libertins dont les moeurs corrompues par une longue habitude du vice, ſe révoltent contre la dureté du joug que la Religion veut impoſer à leurs paſſions; ils rejettent ces entraves, ils renoncent tacitement à une Loi qui les gêne, & cherchent un aſile dans une incrédulité parfaite. Je ſoutiens donc que tous les motifs qui peuvent être employés pour réformer des perſonnes de ce caractere, tournent évidemment au plus grand avantage de la Religion Chrétienne; & j'oſe croire que l'intérêt propre des hommes eſt le motif le plus puiſſant que l'on puiſſe employer pour les retirer de leurs égarements. Dès qu'une fois l'homme ſera bien perſuadé que ſon propre bien demande qu'il ſoit vertueux, il ſe portera à des actions louables; & comme

effecti-

effectivement il ſe trovera vivre Conformément à la morale de l'Evangile, il ſera facile de le déterminer à faire pour l'amour de Dieu, ce qu'il pratiquera déja pour l'amour de lui-même: c'eſt ce que les Théologiens appellent changer des vertus païennes en des vertus ſanctifiées par le Chriſtianisme.

Mais voici une nouvelle objection qui ſe préſente. On me dira ſans doute: „Vous „êtes en contradiction avec vous-même; „vous ne penſez donc pas qu'on définit la „vertu, *une diſpoſition de l'ame qui la porte „au plus parfait déſintéreſſement*? Comment „pouvez-vous donc imaginer qu'on peut „arriver à ce parfait déſintéreſſement par „l'intérêt propre; ce qui eſt préciſément la „diſpoſition de l'ame qui lui eſt la plus op„poſée?„ Quelque forte que ſoit cette objection, elle eſt facile à réſoudre, pourvû que l'on conſidere les différents reſſorts qui font mouvoir l'amour propre. Si l'amour propre ne conſiſtoit que dans le deſir de

posséder des biens & des honneurs, je n'aurois rien à répondre; mais ses prétentions ne se bornent pas à si peu d'objets: premierement, c'est l'amour de la vie & de sa propre conservation; ensuite l'envie d'être heureux, la crainte du blâme & de la honte, le desir de la considération & de la gloire; enfin une passion pour tout ce qu'on juge être avantageux: ajoutez-y une horreur contre tout ce qu'on croit nuisible à la conservation. Il n'y a donc qu'à rectifier le jugement des hommes. Que dois-je rechercher, que dois-je fuir, pour rendre cet amour propre, de brut & nuisible qu'il étoit, utile & louable?

Les exemples du plus grand désintéressement que nous ayons, nous sont fournis par des principes de l'amour propre. Le dévouement généreux des deux Décius, qui sacrifierent volontairement leur propre vie pour procurer la victoire à leur patrie; d'où provenoit-il, si ce n'est qu'ils estimoient

moins

moins leur exiſtence que la gloire? Pourquoi Scipion, dans ſa premiere jeuneſſe, dans cet âge où les paſſions ſont ſi dangereuſes, réſiſte-t-il aux tentations que lui donna la beauté de ſa captive? Pourquoi la rend-il vierge à ſon fiancé, en les comblant tous deux de préſents? Pouvons-nous douter que ce héros n'ait jugé que ſon procédé noble & généreux lui feroit plus d'honneur que s'il avoit brutalement aſſouvi ſes deſirs? Il préféroit donc la réputation à la volupté.

Que de traits de vertus, que d'actions à jamais glorieuſes ne ſont effectivement dus qu'à l'inſtinct de l'amour propre! Par un ſentiment ſecret & presque imperceptible, les hommes ramenent tout à eux-mêmes; ils ſe placent dans un centre où aboutiſſent toutes les lignes de la circonférence. Quelque bien qu'ils faſſent, ils en ſont eux-mêmes l'objet caché: la ſenſation la plus vive l'emporte chez eux ſur la plus foible; ſouvent un ſyllogisme vicieux dont ils ne ſen-

tent pas les défauts, les détermine: il ne faut donc qne leur préſenter les vrais biens, leur en faire connoître la valeur; & ſavoir manier leurs paſſions, en oppoſant un penchant à l'autre, pour en tirer avantage en faveur de la vertu.

S'agit-il d'arrêter le crime prêt à ſe commettre? Vous trouvez le principe réprimant daus la crainte des Loix qui le puniſſent. C'eſt alors qu'il faut exciter cet amour que chaque homme a pour ſa conſervation, pour l'oppoſer aux deſſeins pervers qui l'expoſeront aux plus rigoureux châtiments, à la mort même. Cet amour de ſa conſervation peut ſervir également pour ramener des débauchés dont les débordements ruinent la ſanté & abregent les jours; de même contre ceux qui ſont ſujets aux emportements de la colere: car il y a des exemples que ces mouvements ont donné des accès d'Epilepſie à ceux qui en étoient violemment agités. La crainte du blâme produit à peu près des

effets

effets ſemblables à ceux de l'amour de ſa conſervation : Combien de femmes ne doivent leur pudeur à laquelle on applaudit, qu'au deſir de conſerver leur réputation à l'abri de la médiſance ! Combien d'hommes ne doivent leur déſintéreſſement qu'à l'appréhenſion de paſſer dans le monde, s'ils agiſſoient autrement, pour des fripons & pour des malheureux ? enfin, manier adroitement les différents reſſorts de l'amour propre, ramener tous les les avantages des bonnes actions à celui qui en eſt l'auteur ; c'eſt le moyen de faire de ce reſſort du bien & du mal, l'agent principal du mérite & de la vertu.

Je ne puis m'empêcher d'avouer à nôtre honte qu'on s'apperçoit dans ce ſiecle d'un réfroidiſſement étrange pour ce qui concerne la réforme du Coeur humain & des moeurs. On dit publiquement, on imprime même que la morale eſt autant ennuyeuſe qu'inutile ; on ſoutient que la nature de l'hom-

l'homme eſt un compoſé de bien & de mal, que l'on ne change point cet être, que les plus fortes raiſons cedent à la violence des paſſions, & qu'il faut laiſſer aller le monde comme il va.

Mais ſi l'on en uſoit ainſi à l'égard de la terre ; ſi on ne la cultivoit pas ; elle porteroit ſans doute des ronces & des épines ; & jamais elle ne donneroit ces abondantes moiſſons ſi utiles, & qui nous ſervent d'aliments. J'avoue, quelque attention que l'on porte à corriger les moeurs, qu'il y aura toujours des vices & des crimes ſur la terre : mais il y en aura moins, & c'eſt beaucoup gagné ; il y aura de plus des eſprits rectifiés & développés, qui excelleront par leurs éminentes qualités. N'a-t-on pas vû ſortir des Ecoles des philoſophes des ames ſublimes, des hommes presque divins, qui ont pouſſé la vertu aux plus hauts degrés de perfection où l'humanité puiſſe atteindre ? Les noms des Socrate, des Ariſtide, des Caton

ton, des Brutus, des Antonin, des Marc-Aurele ſubſiſteront dans les annales du genre humain, tant qu'il reſtera des ames vertueuſes dans le monde. La Religion n'a pas laiſſé de produire quelques hommes éminents, qui ont excellé par l'humanité & la bienfaiſance. Je ne compte pas de ce nombre ces reclus atrabilaires & fanatiques qui ont enſéveli dans des Cachots religieux des vertus qui pouvoient devenir utiles à leur prochain, & qui ont mieux aimé vivre à la charge de la ſociété que de la ſervir.

Il faudroit commencer aujourd'hui par imiter l'exemple des anciens, employer tous les encouragements qui peuvent rendre l'eſpece humaine meilleure, préférer dans les Ecoles l'étude de la morale à toute autre connoiſſance, prendre une méthode aiſée pour l'enſeigner. Peut-être ne ſeroit-ce pas un petit acheminement à ce but, que de compoſer des Cathéchismes où les enfans apprendroient dès leur plus tendre jeuneſſe, que

pour

pour être heureux, la vertu leur eſt indiſpenſablement néceſſaire. Je voudrois que les Philoſophes, moins appliqués à des recherches auſſi curieuſes que vaines, exerçaſſent d'avantage leurs talents ſur la morale; ſurtout que leur vie ſervît en tout d'exemple à leurs diſciples: alors ils mériteroient avec juſtice le titre de précepteurs du genre humain. Il faudroit que les Théologiens s'occupaſſent moins à expliquer des dogmes inintelligibles; & que, désabuſés de la fureur de vouloir démontrer des choſes qui nous ſont annoncées comme des myſteres d'un ordre ſupérieur à la raiſon, ils s'appliquaſſent davantage à prêcher la morale pratique; & qu'au lieu de prononcer des diſcours fleuris, ils fiſſent des diſcours utiles, ſimples, clairs, & à la portée de leur auditoire. Les hommes s'endorment à la ſuite d'un raiſonnement alambiqué; ils s'éveillent quand il eſt queſtion de leur intérêt; de ſorte que par des diſcours adroits & pleins

de

de ſageſſe, on rendroit l'amour propre le Coriphée de la vertu. Des exemples récents & analogues à ceux qu'on veut perſuader, peuvent être employés avec ſuccès; comme s'il s'agiſſoit d'animer un laboureur pareſſeux à mieux cultiver ſon champ, on l'encourageroit ſans doute en lui montrant ſon voiſin qui s'eſt enrichi par ſon activité laborieuſe: il ne dépend que de lui de proſpérer de même. Mais les modeles doivent être choiſis à la portée de ceux qui doivent les imiter, dans leur genre, & non pas dans des conditions trop diſproportionnées. Les trophées de Miltiade empêchoient Thémiſtocle de dormir.

Si les grands exemples ont fait de ſi fortes impreſſions ſur les anciens, pourquoi de nos jours en feroient-ils de moindres? L'amour de la gloire eſt inné dans les belles ames; il n'y a qu'à l'animer, il n'y a qu'à l'exciter; & des hommes qui végétoient juſqu'alors, enflammés par cet heureux inſtinct,

vous

vous paroîtront changés en demi-Dieux. Il me ſemble enfin que ſi la méthode que je propoſe, n'eſt pas ſuffiſante pour extirper les vices de la terre; du moins pourra-t-elle faire quelques proſélites aux bonnes mœurs, & féconder des vertus qui ſans ſon ſecours, ſeroient demeurées dans l'engourdiſſement: c'eſt toujours rendre ſervice à la Société, & c'eſt le but de cet ouvrage.

N° 3.

LETTRES

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE

OU

CORRESPONDANCE

D'ANAPISTEMON ET DE PHILOPATROS.

A BERLIN,

CHEZ G. J. DECKER, IMPRIMEUR DU ROI.

1779.

LETTRES

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE

OU

CORRESPONDANCE

D'ANAPISTEMON ET DE PHILOPATROS.

A BERLIN,

Chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.

1779.

LETTRES

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE.

LETTRE PREMIERE

D'ANAPISTEMON.

Je ſuis trop touché de la bonne réception, que vous m'avez faite à vôtre campagne, pour ne pas vous en témoigner ma réconnoiſſance. J'ai trouvé dans vôtre compagnie les plus grands biens, que

puiſſent poſſéder les hommes, la liberté & l'amitié. De crainte d'abuſer de vôtre complaiſance je vous ai quitté, en régrettant de me ſéparer de vous. Le ſouvenir des jours heureux, que j'ai paſſé dans vôtre terre, ne s'effacera jamais de ma mémoire. Les biens, qui nous arrivent, ſont paſſagers & les maux ne ſont que trop durables; mais la réminiſcence du bonheur, dont nous avons joui, en perpétuë la durée. Ma mémoire eſt encore toute occupée de ce que j'ai vû, ſurtout de ce que j'ai entendu, principalement de cette derniere converſation, que nous eûmes enſemble le ſoir après ſouper; mais je régrette, que vous vous êtes borné à des idées générales, en parlant des dévoirs des citoyens, & que vous ne ſoyez deſcendu en aucun détail. Vous me feriés un plaiſir ſenſible, ſi

vous vouliés vous étendre davantage ſur cette matière importante: elle intéreſſe tous les hommes, & mérite par conſéquent d'être profondément diſcutée. Je vous confeſſe, qu'une vie tranquille plus tournée à la jouiſſance qu'à la méditation, m'avoit détourné de réfléchir ſur les liens de la ſociété, & ſur les dévoirs de ceux, qui la compoſent. Je penſois, qu'il ſuffiſoit d'être honnête homme & de reſpecter les loix, & je ne préſumois pas, qu'il en falloit davantage. La confiance, que j'ai en vous, eſt ſi grande; que je ne crois perſonne auſſi capable que vous, de m'éclairer ſur cette matière. Il en eſt encore tant d'autres, ſur leſquelles vous pourriez m'inſtruire; mais je me borne à celle-ci: Daignés donc me communiquer tout ce que vos études ou vos réflexions vous ont four-

ni de connoiſſance ſur ce ſujet. Tout le monde agit, peu de perſonnes penſent: loin d'être du nombre de ces inconſidérés, vous examinez attentivement les matières, vous péſés les raiſons pour & contre, & vous n'acquieſcés qu'aux vérités évidentes: vous ne vivés, pour ainſi dire, qu'avec les Auteurs anciens & modernes: vous vous êtes approprié toutes leurs connoiſſances, ce qui rend vôtre converſation ſi agréable & ſi intéreſſante, que, lorſque l'abſence empêche de vous entendre, on veut au moins vous lire pour s'en conſoler. Si vous daignés contenter ma curioſité, en me communiquant vos réflexions, ce ſera ajoûter les ſentimens de la réconnoiſſance à ceux de l'eſtime & de l'amitié, que j'ai pour vous. Vale.

LETTRE DEUXIEME
DE PHILOPATROS.

Je ſuis ſenſiblement flatté des expreſſions obligeantes, dont vous vous ſervés à mon égard: je les dois à vôtre politeſſe & non à la réception, que je vous ai faite. Vous rendez juſtice à mon intention, quoique les effets n'y ayent pas autant répondu, que je l'aurois déſiré. Au lieu de vous amuſer, comme il auroit été ſéant, par des propos vifs & enjoués, la converſation a tourné ſur des matières graves & ſérieuſes. J'en ſuis l'unique cauſe: Je mene une vie ſédentaire, accablé d'infirmités, exclu du tourbillon du grand monde; la lecture a tourné inſenſiblement mon eſprit du côté des réflexions, ma gaité s'eſt perdue; une triſte raiſon l'a remplacée.

Il m'eſt échappé de vous parler, comme je penſe, lorſque je ſuis ſeul renfermé dans mon cabinet. J'avois l'eſprit occupé des républiques de Sparte & d'Athenes, dont j'avois lû l'hiſtoire, & des dévoirs d'un bon citoyen, dont vous voulez, que je vous faſſe une plus ample explication. Vous me faites trop d'honneur. Vous me prenés pour un Licurgue, pour un Solon, moi qui n'ai jamais promulgué de loix, & qui ne me ſuis mêlé d'autre gouvernement, que de celui de mes terres, où je vis depuis bien des années dans la plus profonde rétraite. Puis donc que vous voulés, que je vous expoſe, en quoi je fais conſiſter les dévoirs d'un bon citoyen, ſoyés perſuadé, que je m'en acquitterai uniquement dans l'intention, de vous obéir & non dans celle de vous inſtruire. La nouvelle Phi-

loſophie veut avec raiſon, que l'on commence par définir les termes & les choſes, pour éviter les mésentendus & pour fixer les idées ſur des objets déterminés: voici donc comme je définis le bon citoyen: C'eſt un homme, qui s'eſt fait une régle invariable, d'être utile autant qu'il dépend de lui, à la ſociété, dont il eſt membre. Voici les cauſes, qui amenent ces dévoirs: L'eſpece humaine ne ſauroit ſubſiſter iſolée; les Nations les plus barbares mêmes forment de petites Communautés. Les Peuples civiliſés, que le pacte ſocial réunit, ſe doivent mutuellement des ſecours, leur propre intérêt le veut, le bien général l'exige, & ſitôt qu'ils ceſſeroient de s'entr'aider & de s'aſſiſter, il s'enſuivroit d'une façon ou d'une autre une confuſion totale, qui entraîneroit la perte de chaque

individu. Ces maximes ne ſont pas nouvelles, elles ont ſervi de baſe à toutes les républiques, dont l'antiquité nous a transmis la mémoire. Les républiques grecques étoient fondées ſur de pareilles loix; celle des Romains avoit les mêmes principes; ſi nous les avons vû par la ſuite de tems détruites, c'eſt que les Grecs d'un eſprit inquiet & jaloux les uns des autres, s'attirerent eux-mêmes les malheurs, qui les accablerent, & que quelques citoyens Romains, trop puiſſants pour des républicains, bouleverſerent leur gouvernement par une ambition déſordonnée; c'eſt qu'enfin rien n'eſt ſtable dans ce monde. Si vous réſumés ce que l'hiſtoire rapporte ſur ce ſujet, vous trouverés, qu'on ne peut attribuer la chûte de ces républiques qu'à des citoyens aveuglés par leurs

paſſions, qui préférant leur bien particulier à l'intérêt de leur patrie, ont rompu le pacte ſocial, & ont agis comme ennemis de la communauté, à laquelle ils appartenoient. Je me ſouviens, que vous étiés d'opinion, qu'on pouvoit s'attendre à trouver des citoyens dans les républiques, mais que vous ne croyiés pas, qu'il y en eût dans les monarchies: Souffrés, que je vous dèsabuſe de cette erreur. Les bonnes Monarchies, dont l'adminiſtration eſt ſage & pleine de douceur, forment de nos jours, un gouvernement, qui approche plus de l'Oligarchie, que du Deſpotiſme, ce ſont les loix ſeules qui régnent. Entrons dans quelque détail. Repréſentés-vous le nombre des perſonnes employées dans les conſeils, à l'adminiſtration de la juſtice, à celle des finances,

dans les miſſions étrangers, dans le commerce, dans les armées, dans la police intérieure, ajoûtés-y celles, qui ont leur voix dans les provinces d'états, toutes, vous dis-je, participent à l'autorité ſouveraine. Le Prince n'eſt donc pas un deſpote, qui n'a pour régle que ſon caprice. On doit l'enviſager comme étant le point central, où aboutiſſent toutes les lignes de la circonférence. Ce gouvernement procure dans ſes délibérations le ſécret, qui manque aux républiques, & les différentes branches de l'adminiſtration étant réunies ſe ménent de front comme les quadriges des Romains, & cooperent mutuellement au bien général du public. De plus; vous trouverés toujours moins d'eſprit de parti & de faction dans les Monarchies, ſi elles ont à leur tête un ſouverain

ferme, que dans les républiques, qui ſont ſouvent déchirées par des citoyens, qui briguent & cabalent pour ſe culbuter les uns les autres. S'il y a en Europe quelque exception à faire à ce que je viens de dire, ce peut être à l'égard de l'Empire Ottoman ou de quelque autre gouvernement, qui méconnoiſſant ſes véritables intérêts, n'ait pas lié aſſés étroitement l'intérêt des particuliers à ceux des ſouverains. Un royaume bien gouverné doit être comme une famille, dont le ſouverain eſt le pere & les citoyens ſes enfants: Les biens & les maux ſont communs entre eux, car le monarque ne ſauroit être heureux quand ſes peuples ſont miſérables. Quand cette union eſt bien cimentée, le dévoir de la réconnoiſſance produit de bons citoyens, parce que leur union avec

l'état eſt trop intime pour qu'ils puiſſent s'en ſéparer, ils auroient tout à perdre & rien à gagner. Voulés-vous des exemples? Le Gouvernement de Sparte étoit Oligarchique, & il a produit une multitude de grands hommes dévoués à la patrie. Rome, après qu'elle eût perdu ſa liberté, vous fournit des Agrippa, des Traſea Petus, des Helvidius Priscus, un Corbulon, un Agricola, des Empereurs Tite, Marc-Aurele, Trajan, Julien, enfin une quantité de ces ames mâles & viriles, qui préféroient les intérêts & l'avantage du public au leur propre. Mais je ne ſais comment imperceptiblement je m'égare; je voulois vous écrire une lettre, & ſi je ne m'arrête, je vais compoſer un traité, je vous en fais mille excuſes. Le plaiſir de m'entretenir

avec vous m'entraîne, & je crains de vous importuner. Soyez toutefois persuadé, qu'entre tous ceux, qui forment le corps politique, auquel je tiens, il n'en est aucun, mon cher ami, que je sois plus porté de servir, que vous, étant avec toute l'estime possible &c.

TROISIEME LETTRE
D'ANAPISTEMON.

Je vous fais mille remerciments de la peine, que vous vous donnés, pour m'expliquer une matiére, dont je n'avois que des idées fort vagues & que j'avois peu éxaminée. Au lieu d'avoir trouvé vôtre lettre trop longue, elle m'a paru trop courte, parce que j'entrevois, qu'il vous reſte encore quantité de choſes à m'expliquer; cependant ne trouvés pas étrange, que je vous faſſe quelques objections. Éclairés mon ignorance, détruiſés mes préjugés, ou bien fortifiés-moi dans mes idées, ſi elles ſont juſtes. Eſt-il poſſible, qu'on aime véritablement ſa patrie? Ce ſoit-diſant amour n'auroit-il pas été inventé par quelque Philoſophe ou par quelque rêvecreux de Légiſlateur, pour éxiger

des

des hommes, une perfection, qui n'eſt pas à leur portée? Comment voulés-vous qu'on aime le peuple? Comment ſe ſacrifier pour le ſalut d'une province apartenant à nôtre Monarchie lors même qu'on n'a jamais vû cette province? Tout cela ſe réduit à m'expliquer, comment il eſt poſſible, d'aimer avec ferveur & avec enthouſiaſme, ce que l'on ne connoit pas du tout. Ces réflexions, qui ſe préſentent ſi naturellement à l'eſprit, m'ont perſuadé, que le parti le plus convénable pour un homme ſenſé, étoit de végeter tranquillement, ſans ſoins, ſans inquiétude pour deſcendre au tombeau, où nous allons tous, en nous donnant le moins de peine qu'il eſt poſſible. J'ai toûjours dirigé ma vie conformément à ce plan-là. Il m'arriva un jour de rencontrer Monſieur le Profeſſeur Garbojos, dont

le mérite vous eſt connu. Nous nous entretinmes ſur ce ſujet, & il me repartit avec cette vivacité, qui lui eſt propre: je vous félicite, Monſieur, d'être un auſſi grand Philoſophe. Moi! point du tout, lui dis-je, je n'ai connu aucun de ces gens-là, & je n'ai rien lû de leur façon; toute ma bibliothéque, voyés-vous, eſt compoſée de peu de livres; vous n'y trouverés que le parfait agriculteur, les gazettes, & l'almanac courant, ç'en eſt bien aſſés. Cependant, pourſuivit-il, vous êtes rempli des maximes d'Epicure, & je croirois à vous entendre, que vous avés fréquenté ſes jardins. Je ne connois ni Epicure ni ſes jardins, lui dis-je; mais qu'enſeigne donc cet Epicure? De grace daignés m'en inſtruire. Alors, mon Profeſſeur, prenant un air de dignité, me parla ainſi: Je vois

que les beaux eſprits ſe rencontrent, puiſque, Monſieur le Baron, penſe de même qu'un grand Philoſophe. Epicure avoit preſcrit à ſon ſage de ne ſe mêler jamais ni des affaires ni du gouvernement. Ses raiſons étoient telles pour que l'ame du ſage conſerve cette tranquillité, dans laquelle il fait conſiſter le bonheur, il ne faut pas, qu'elle s'expoſe à pouvoir être agitée par le chagrin, par la colére ou par d'autres paſſions, que les ſoins & les affaires aménent néceſſairement après elles. Il vaut donc mieux éviter tout embarras, tout travail déſagréable, & laiſſant aller le monde comme il va, réunir ſes ſoins ſur ſa propre conſervation. Bon Dieu! lui dis-je, que cet Epicure me charme! de grace, prêtés-moi ſon livre. Nous n'avons de lui, reprit l'autre, point de corps de doctrine complet,

mais ſeulement quelques fragments épars. Lucrece a mis une partie de ſon ſyſtême en beaux vers. Nous trouvons des lambeaux des opinions de nôtre Philoſophe dans les ouvrages de Cicéron, qui étant d'une ſecte différente, réfute & détruit toutes ſes aſſertions. Vous ne ſauriés croire, combien je m'applaudis d'avoir trouvé dans moi-même, ce qu'un vieux Philoſophe grec a penſé il y a près de trois mille ans. Cela me confirme de plus en plus dans mes ſentimens. Je me félicite de mon indépendance, je ſuis libre, je ſuis mon maître, mon ſouverain, mon roi: j'abandonne à des fous turbulents, le ſonge des grandeurs trompeuſes, après leſqu'elles ils courent, je ris de l'avidité des avares, qui accumulent de vains tréſors, qu'ils ſont forcés de quitter en mourant; & fier

des avantages, que je poſſéde, je m'éléve au deſſus de tout l'Univers. Je me flatte de vôtre approbation, puiſque je penſe comme un Philoſophe, que je n'ai jamais ni vû ni lû: il faut que la nature ſeule ait produit cette conformité d'opinions; il faut donc qu'elles ſoïent vraies. Ayés la bonté de me dire ce que vous en penſés, peut-être nous nous rencontrerons; mais quoiqu'il en ſoit, rien n'affoiblira les ſentimens d'eſtime & d'amitié, avec leſquels je ſuis &c.

QUATRIEME LETTRE
DE PHILOPATROS.

Je croyois, mon cher ami, avoir satisfait vôtre curiosité en vous exposant dans leur liaison mes opinions touchant les devoirs des citoyens; mais en voici bien d'une autre. Je vois, que vous voulés me mettre aux prises avec Epicure. Ce n'est pas un rude adversaire, aussi je ne refuse pas le combat; & puisque vous m'avés introduit dans la Lice, je ferai de mon mieux, pour fournir ma carrière: cependant pour ne point embrouiller les choses, je suivrai vos objections selon l'ordre, dans lequel vous les raportés dans vôtre lettre. Je commencerai donc par vous faire remarquer, qu'il ne suffit pas à un honnête homme de ne point être criminel, il doit être vertueux: s'il ne

transgreſſe pas les loix, il évite les punitions; mais s'il n'eſt ni ſerviable, ni officieux, ni utile, il eſt ſans mérite & par conſéquent il faut qu'il renonce à l'eſtime du public. Vous conviendrés donc, que vous étés engagé par vôtre propre avantage à ne vous pas ſéparer de la ſociété, & même à travailler avec zèle à tout ce qui lui peut-être bon & utile. Quoi! vous croiriés, que l'amour de la patrie, eſt une vertu idéale, quand tant d'exemples dans tant d'hiſtoires témoignent combien cet amour a produit de grandes choſes en élévant des hommes véritablement ſublimes au deſſus de l'humanité, & en leur inſpirant les plus nobles & les plus fameuſes entrepriſes? Le bien de la ſociété eſt le vôtre. Vous êtes ſi fortement lié avec vôtre patrie ſans le ſavoir, que vous ne pouvés ni vous

iſoler ni vous ſéparer d'elle, ſans vous reſſentir vous-même de vôtre faute. Si le gouvernement eſt heureux, vous proſpérerés; s'il ſouffre, le contre-coup de ſon infortune réjaillira ſur vous: De même ſi les citoyens jouïſſent d'une opulence honnête, le Souverain eſt dans la proſpérité, & ſi les citoyens ſont accablés de miſére, la ſituation du Souverain ſera digne de compaſſion. L'amour de la patrie n'eſt donc pas un être de raiſon, il éxiſte réellement. Ce ne ſont pas ces maiſons, ces murailles, ces bois, ces champs, que j'apelle vôtre patrie; mais vos parens, vôtre femme, vos enfants, vos amis & ceux, qui travaillent pour vôtre bien dans les différentes branches de l'adminiſtration, & qui vous rendent des ſervices journaliers, ſans que vous vous donniés ſeulement la peine de vous in-

former de leurs travaux. Ce ſont-là, voyés-vous, les liens, qui vous uniſſent à la ſociété; l'intérêt des perſonnes, que vous devés aimer, le vôtre, & celui du gouvernement, qui indiſſolublement unis enſemble, compoſent ce qu'on appelle le bien général de toute la communauté. Vous dites, qu'on ne ſauroit aimer la populace ni les habitans d'une province, qu'on ne connoit pas: Vous avés raiſon, ſi vous entendés, qu'il s'agiſſe d'une union intime comme entre amis; mais il n'eſt queſtion envers le peuple, que de cette bienveillance, que nous devons à tout le monde, plus encore à ceux, qui habitent avec nous le même ſol, & qui nous ſont aſſociés, & pour les Provinces, qui tiennent à nôtre monarchie, ne devons nous pas aumoins leur rendre les devoirs, qu'on doit à des alliés?

Supposé que dans vôtre présence, un inconnu tombât dans une rivière, ne l'assisteriés vous pas pour l'empêcher de se noyer? Et si vous rencontreriés un passant, qu'un Assassin seroit prêt d'égorger, ne vous verroit-on pas voler au secours du premier, & ne tâcheriés-vous pas de le sauver? Ce sont ces sentimens de pitié & de compassion, que la nature a imprimés dans nos ames, qui nous portent, comme par instinct, à nous assister mutuellement & à nous animer aux devoirs, que les hommes ont à remplir les uns envers les autres. Je conclus donc, que si nous devons des secours aux inconnus mêmes, à plus forte raison les devons-nous aux citoyens, auxquels nous lie le pacte social. Souffrés que je touche encore un mot des provinces de nôtre monarchie, en-

vers lesquelles vous me paroissés si tiede. Ne comprenés-vous donc pas, que, si le gouvernement perdoit ces provinces, il en seroit affoibli, & que par conséquent les ressources, qu'il en a tirées, venant à lui manquer, il seroit moins en état de vous assister, si vous en aviés besoin, qu'il ne l'est à présent? Vous voyés mon cher Ami, par ce que je vous expose, que les combinaisons de l'état politique, sont très-étendues, & qu'on ne s'en fait point d'idée juste, à moins de les aprofondir: Mais voici une nouvelle assertion, que je ne saurois vous passer. Quoi! Vous, qui êtes doué d'esprit & de talens, vous osés avancer que la végétation des plantes a de l'avantage sur l'activité animale? Se peut-il, qu'un homme sensé, préfére un lâche repos à un travail honorable, une vie

molle, efféminée autant qu'inutile, à des actions vertueuſes, qui rendent immortel le nom de celui, qui les a faites? Oui, nous allons tous nous acheminer vers nôtre tombeau, c'eſt une loi commune; mais la différence, qu'on met entre les morts, c'eſt que les uns ſont oubliés auſſitôt qu'enterrés & que ceux, qui ſe ſont ſouillés de crimes, laiſſent une mémoire odieuſe, aulieu que les hommes vertueux, dont les ſervices ont été utiles à la patrie comblés de louanges & de bénédictions, ſont cités pour ſervir d'exemple à la poſtérité, & laiſſent un ſouvenir, qui ne périt jamais. Dans laquelle de ces trois claſſes voulés-vous être compris? Sans doute dans la derniere. Après avoir détruit tant de faux raiſonnemens, vous ne devés vraiment pas vous attendre que vôtre Épicure, tout

Grec qu'il eſt, m'en impoſe. Agréés, que pour le réfuter ſolidement je commente ſes propres paroles. *Le Sage ne doit ſe mêler ni d'affaires ni de gouvernement.* Oui, s'il habite une île déſerte. *Son ame impaſſible ne doit être expoſée à aucune paſſion, ni à la mauvaiſe humeur, ni à la jalouſie, ni à la colere.* Voilà donc, Épicure le Docteur de la volupté, qui recommande l'impaſſibilité ſtoïque. Ce n'étoit pas ce qu'il devoit dire, c'étoit tout le contraire. Le plus noble effort du ſage, ne conſiſte pas à éviter les occaſions; mais quand elles ſe préſentent, à conſerver la tranquillité de ſon ame dans des moments, où tout ce, qui l'environne, ſouleve & irrite ces différentes paſſions. Un pilote n'a point de mérite à conduire ſon vaiſſeau, quand la mer eſt calme; il en a beaucoup

lorſqu'après avoir été balloté long-tems par des ouragans & des vents contraires, il conduit heureuſement ſon navire dans le port: Perſonne ne fait attention aux choſes aiſées & faciles, il n'y a que les difficultés vaincues, dont on vous tienne compte. *Il vaut donc bien mieux laiſſer aller le monde comme il va, & ne penſer qu'à ſoi-même.* Ah! Monſieur Épicure! Sont-celà des ſentimens dignes d'un philoſophe? La premiere choſe, à laquelle vous devriés penſer, n'eſt-ce pas au bien de l'humanité? Vous oſés annoncer, qu'un chacun ne doit aimer que ſoi-même. Un homme, qui par malheur ſuivroit vos maximes, ne ſeroit-il pas déteſté univerſellement & avec raiſon? Si je n'aime perſonne, comment puis-je prétendre qu'on m'aime? Ne comprenés-vous pas, qu'on m'enviſagera

comme un monſtre dangereux, dont il eſt loiſible, de ſe défaire pour maintenir la ſureté publique. Et ſi l'amitié diſparoît, quelle conſolation reſte-il à nôtre pauvre eſpéce! Récourons à une allégorie, pour nous expliquer plus intelligiblement; comparons un état quelconque avec le corps humain. C'eſt de l'activité & du concours unanime de toutes ſes parties, que réſulte ſa ſanté, ſa force & ſa vigueur; les veines, les artéres & juſqu'aux nerfs les plus déliés, coopèrent à ſon exiſtence animale. Si l'eſtomac ralentiſſoit ſon mouvement périſtaltique, ſi les boyaux ne renforçoient leur mouvement vermiculaire, les poulmons leur aſpiration, le cœur ſon diaſtole & ſon ciſtole; ſi enfin chaque ſoupape des artères ne s'ouvroit & ne ſe fermoit ſelon les beſoins de la cir-

culation du ſang; ſi les ſucs nerveux ne ſe portoient aux parties de la contraction néceſſaire au mouvement, le corps tombéroit en longueur, il dépériroit inſenſiblement, & l'inactivité de ſes parties occaſionneroit ſa deſtruction totale. Ce corps, c'eſt l'état; ſes membres, c'eſt vous & tous les citoyens, qui lui appartiennent. Vous voyés donc, qu'il faut que chaque individu rempliſſe ſa tâche pour que la maſſe générale proſpere. Dès lors que devient cette heureuſe indépendance, dont vous vous faites le Panégyriſte? Si ce n'eſt qu'elle vous rend un membre paralitique du corps, auquel vous appartenés. Obſervés encore, s'il vous plait, que vôtre philoſophe confond les idées les plus claires: il recommande la pareſſe & la fainéantiſe comme ſi c'étoient

toient des vertus; mais tout le monde convient, que ce ſont des vices. Eſt-il digne d'un Philoſophe, de nous exciter à perdre le tems, qui eſt ce que nous avons de plus précieux, qui fuit toûjours, & qui ne revient jamais? Faut-il nous encourager à nous abandonner à l'oiſiveté, à négliger nos devoirs, à devenir inutiles à tout le monde & à charge à nous-mêmes? Un ancien proverbe dit, l'oiſiveté eſt la mere de tous les vices; on pourroit y ajoûter, & le travail eſt le pere des vertus. Ceci eſt une vérité conſtante, atteſtée par l'expérience de tous les tems & de tous les lieux. En voilà, je crois, aſſés pour Épicure; reſte à éxaminer maintenant vos propres opinions. Condamnés les ambitieux, j'y conſens: Cenſurés les avares, j'y ſouſcris; mais faut-il pour cela que des

idées mal digerées & des préjugés pitoyables vous induiſent à refuſer vos ſoins, pour contribuer, comme tous vos autres citoyens, à l'utilité publique? Vous poſſédés tous les matériaux propres pour un tel ouvrage; l'eſprit, la droiture, les talents: & puiſque la nature ne vous a rien réfuſé de ce qui peut vous donner de la réputation, vous êtes inexcuſable, ſi vous laiſſés inutiles les faveurs, dont elle vous a comblé. Vous éxaltés vôtre indépendance, vôtre prétenduë royauté, & cette liberté, dont vous prétendés jouïr & qui vous éléve au deſſus de tout l'Univers. Ouï, je vous applaudis, ſi vous entendés par vôtre indépendance, l'empire, que vous avés ſur vous-même; par vôtre royauté, le joug que vous avés impoſé à vos paſſions; & vous pouvés vous éléver ſur beau-

coup de ceux de vôtre eſpèce, ſi un amour ardent pour la vertu vous anime & ſi vous lui dévoués tous les jours, que dis-je! tous les moments de vôtre vie. Sans ces correctifs, l'indépendance, dont vous vous glorifiés, n'eſt qu'un goût pour la fainéantiſe, annobli par de belles épithétes; & cette pareſſe, dont vous faites ſans ceſſe l'éloge, en vous rendant inutile à tout, engendre l'ennui, qui en eſt une ſuite néceſſaire. Ajoûtés à ceci le jugement d'un public malin & toûjours porté à médire; on appréciera vôtre oiſiveté à ſa juſte valeur, & Dieu ſait quels ſarcaſmes on ne lancera pas de toutes parts, pour ſe venger de l'indolence, avec laquelle vous enviſagés le bien public. Si tout ceci ne ſuffit pas pour vous perſuader, faudra-t-il que je vous cite un paſſage de l'Écriture: *Tu gagneras ton pain*

à la ſueur de ton corps. Nous ſommes dans le monde pour travailler; cela eſt ſi vrai, que ſur cent perſonnes, il y en a quatre-vingt-dix-huit qui travaillent, pour deux, qui ſe targuent de leur inutilité: & s'il y a des hommes aſſés fous pour mettre leur vanité à ne rien faire & à demeurer tout un jour les bras croiſés, ceux, qui s'occupent, ſont plus heureux que les autres, parce que l'eſprit veut quelque choſe, qui l'attache & qui le diſtraïe: il lui faut des objets, qui fixent ſon attention, ou l'ennui s'empare de lui, & lui rend ſon exiſtence autant à charge qu'inſupportable. Je vous parle ici ſans retenuë, parce que vous êtes fait pour la vérité, vous êtes digne de l'entendre, & je vous aime trop pour vous rien déguiſer. L'unique but, où j'aſpire, eſt de vous rendre à la patrie, & de lui procurer en vôtre perſonne un inſtru-

ment utile & dont elle pourra tirer des ſervices. Voilà ce qui dirige ma plume, & m'engage à vous expoſer tout ce que l'amour patriotique m'inſpire. Le zèle pour le bien public a ſervi de principe à tous les bons gouvernements anciens & modernes, il a fait la baze de leur grandeur & de leur proſpérité; les conſéquences inconteſtables, qui en dérivent, ont produit de bons citoyens & de ces ames magnanimes & vertueuſes, qui ont été la gloire & le ſoutien de leurs compatriotes. Excuſés la longueur de cette lettre. L'abondance de la matière fourniroit maint & maint volumes ſans être épuiſée; mais il ſuffit, qu'on vous montre la vérité, pour diſſiper l'erreur & les préjugés, qui ſont étrangers dans un eſprit tel que le vôtre. Je ſuis &c.

LETTRE CINQUIEME
D'ANAPISTEMON.

J'ai lû vôtre lettre avec toute l'attention, qu'elle mérite. J'ai été ſurpris de la multitude de raiſons, dont vous m'accablés. Vous avés réſolu de me vaincre & de mêner mes opinions enchaînées à vôtre char de triomphe. Je confeſſe, qu'il y a beaucoup de force dans les motifs, que vous employés pour me perſuader, & que j'aurai de la peine à vous réfuter ſolidement. Pour me terraſſer plus vîte, vous dites, que mon cœur eſt la dupe de mon eſprit, que je plaide la cauſe de la pareſſe, que j'annoblis ce vice en lui prêtant les apparences ſéduiſantes de la modération ou de quelque vertu ſemblable. Hé bien, je conviens donc avec vous, que l'oiſiveté eſt un défaut, qu'il faut être

ſerviable & officieux envers tout le monde, que ſans aimer le peuple comme on aime ſes proches, on doit non-ſeulement s'intéreſſer à ſon bien-être, mais encore lui être utile autant que l'on peut: Je comprens, qu'il ne ſauroit arriver de malheur à la maſſe générale, à laquelle j'appartiens, ſans que les effets n'en réjailliſſent ſur moi, ni que les particuliers ſouffrent, ſans que l'État n'y perde. Je vous donne gain de cauſe ſur tous ces articles, je vous accorde encore en ſus, que ceux, qui ont part à l'adminiſtration publique, jouïſſent d'une partie de l'autorité ſouveraine; mais que m'importe tout cela? Je ſuis ſans vanité & ſans ambition. Quel motif aurois-je pour me charger d'un fardeau, que je n'ai pas envie de porter, & pour m'ingérer dans les affaires, quand je vis heureux; ſans

que la penſée de m'en mêler me vienne dans l'eſprit? Vous avoués, que l'ambition outrée eſt vicieuſe. Vous devés donc m'applaudir de ce que je n'y donne pas, & ne point éxiger, que j'abandonne ma douce tranquillité, pour m'expoſer de gaité de cœur à tous les caprices de la fortune. Ah! mon cher ami, à quoi penſés-vous, en me donnant de tels conſeils? Repréſentés-vous des plus vives couleurs, la dureté du joug, que vous voulés m'impoſer, quel déſagrément il entraîne, & quelles en ſont les ſuites fâcheuſes? Dans l'état, où je me trouve, je ne ſuis comptable de ma conduite, qu'à moi-même, je ſuis le ſeul juge de mes actions, je jouïs d'un revenu honnête, je n'ai pas beſoin de gagner ma vie à la ſueur de mon corps, comme vous aſſurés, qu'il a été ordonné à nos premiers parents.

rents. Par quelle folie, jouïſſant de la liberté, me rendrai-je donc reſponſable de ma conduite envers d'autres, ſera-ce par vanité? Je ne la connois pas. Sera-ce pour tirer des gages? Je n'en ai pas beſoin. J'irai donc ſans raiſon quelconque me mêler d'affaires, qui ne me regardent point, déſagréables, penibles, fatiguantes & qui demandent une activité laborieuſe; & j'entreprendrois tous ces travaux, pourquoi? Pour me ſoumettre au jugement de quelque ſupérieur, dont je n'ai ni l'envie ni la volonté de dependre! & ne voyés vous pas la multitude des perſonnes, qui ſollicitent des emplois, pourquoi voulés-vous me mettre de leur nombre? Que je ſerve ou que je ne ſerve pas, les choſes en iront également leur train; mais de grace ſouffrés, qu'à ces raiſons j'en ajoûte une

plus forte encore. Enſeignés-moi le Païs de l'Europe, où le mérite eſt toûjours ſûr d'être recompenſé. Montrés-moi celui, où ce mérite eſt connu, où l'on lui rend juſtice. Ah! qu'il eſt fâcheux, après avoir ſacrifié ſon tems, ſon repos, ſa ſanté dans les emplois, d'être mis de côté, ou d'eſſuyer des diſgraces encore plus révoltantes. Les exemples de pareilles infortunes ſe préſentent en foule à ma mémoire. Si vos éperons m'encouragent aux travaux, cette bride m'arrête ſur le champ. Vous devés juger par ce langage ſincere que je ne vous déguiſe rien: je vous ouvre mon cœur en ami, je vous expoſe toutes les raiſons qui ont fait impreſſion ſur mon eſprit, d'autant plus que ce n'eſt pas nous qui diſputons, chacun expoſe ſon opinion, c'eſt à la plus ſolide à l'emporter. Je m'attens bien que vous ne

demeurerés point en reſte, & que dans peu, vous me donnerés matière à de nouvelles réflexions; ce qui vous vaudra une nouvelle reponſe de ma part. Je ſuis avec une tendre eſtime &c.

LETTRE SIXIEME
DE PHILOPATROS.

Je me glorifie, mon cher Ami, d'avoir ſappé quelques uns de vos préjugés; ils ſont tous également nuiſibles, on ne ſauroit aſſés les détruire. Vous avés raiſon de dire, que la diſpute, dont il s'agit, n'eſt pas réellement entre nous, mais entre des argumens, dont les plus ſolides & les plus forts doivent l'emporter ſur les plus foibles. Nous ne faiſons autre choſe, que diſcuter entre nous, une matière, pour découvrir où ſe trouve la vérité, afin de nous ranger du côté de l'évidence: Ne croyés pas cependant, que mes raiſons ſoyent épuiſées. En reliſant vos lettres, une foule de nouvelles idées s'eſt préſentée à mon eſprit, il ne me reſte, qu'à vous les

expoſer le plus nettement & le plus ſuccintement, que je pourrai. Je commencerai donc, avec vôtre permiſſion, par vous expliquer ce que j'entens par le pacte ſocial, qui eſt proprement une convention tacite de tous les citoyens d'un même gouvernement, qui les engage à concourir avec un ardeur égale au bien général de la communauté; de là dérivent les devoirs des individus qui chacuns, ſelon leurs moyens, leurs talents, & leur naiſſance, doivent s'intéreſſer & contribuer au bien de leur patrie commune. La néceſſité de ſubſiſter, & l'intérêt, qui operent ſur l'eſprit du peuple, l'oblige pour ſon propre avantage a travailler pour le bien de ſes concitoyens. Delà la culture des terres, des vignes, des jardins, le ſoin des beſtiaux, les manufactures, le

négoce: delà ce nombre de vaillans défenseurs de la patrie, qui lui dévouent leur repos, leur santé & leurs jours. Mais si en partie l'intérêt personnel, est le ressort principal d'une si noble activité, n'y a-t-il pas des motifs bien plus puissants pour la réveiller & l'exciter dans ceux, qu'une naissance plus illustre & des sentiments élevés, doivent attacher à leur patrie? L'attachement des devoirs, l'amour de l'honneur & de la gloire sont les ressorts les plus puissans, qui opèrent sur les ames vraiment vertueuses. Peut-on imaginer, que la richesse puisse servir d'Égide à la fainéantise? Et que plus on posséde, moins l'on tienne au gouvernement. Ces assertions erronées sont insoutenables, elles ne peuvent partir que d'un cœur de bronze, d'un homme insensible, qui

concentré dans lui même, n'aime que lui & ſe tient iſolée autant, qu'il le peut, de ceux avec leſquels ſon devoir, ſon intérêt & ſon honneur le lient. Hercule, tout Hercule que la Fable nous le repréſente, ſeul, n'eſt pas formidable, il ne le devient, que lorſque ſes aſſociés l'aſſiſtent & le ſécourent. Mais peut-être que le raiſonnement vous fatigue: employons des exemples, je vais vous en rapporter de l'antiquité, & principalement des républiques, pour leſquelles je me ſuis apperçu, que vous avés une prédilection ſingulière. Je commençerai donc par vous citer quelques traits choiſis des harangues de Démoſthene connues ſous le nom de Philippiques: „On „dit, Athéniens, que Philippe eſt „mort; mais qu'importe, qu'il ſoit „mort ou qu'il vive. Je vous dis,

„Athéniens, oui, je vous le dis, que „vous vous ferés bientôt un autre „Philippe par vôtre négligence, par „vôtre indolence, & par le peu d'at„tention, que vous avés aux affaires „les plus importantes." Vous voilà aumoins convaincu, que cet orateur penſoit comme moi; mais je ne me borne pas à ce ſeul paſſage: En voici un autre, où après que Demoſthene a dit en parlant du Roi de Macédoine: „On s'attâche toujours à celui, qu'on „voit toujours plein d'ardeur & „d'activité," il ajoûte, „ſi donc, „Athéniens, vous penſés de même „dumoins à préſent, puiſque vous „ne l'avés pas fait encore: ſi chacun „de vous, lorſqu'il en ſera beſoin, & „qu'il pourra ſe rendre utile, laiſſant „à part tout mauvais prétexte, eſt „diſpoſé à ſervir la république, les „riches en contribuant de leurs „biens,

„biens, les jeunes en payant de leur „perſonnes; ſi chacun veut agir com„me pour ſoi, ceſſant de ſe flater „que d'autres agiront pour lui, tan„dis qu'il reſtera oiſif; vous rétabli„rés vos affaires à l'aide des Dieux, „& vous récouvrirés ce que la né„gligence vous à fait perdre." Voici un autre paſſage, qui contient à peu-près les mêmes choſes, pris d'une harangue pour le gouvernement. „Écoutés, Athéniens! Les „deniers publics, qui ſe perdent en „dépenſes ſuperflues, vous devés „les partager également, en vous „rendant utiles, à ſavoir ceux d'en„tre vous, qui ſont en âge de porter „les armes, par les ſervices militai„res; ceux de vous, qui ont paſſé cet „âge, par des emplois de judicature „& de police, ou enfin de quelque „autre façon. Vous devés ſervir

„vous mêmes, ne céder à perſonne „cette fonction de citoyen, & com„poſer vous-mêmes une Armée, „qu'on puiſſe appeller celle de la ré„publique; par là vous ferés ce que „la patrie exige de vous." Voilà ce que Démoſthene démandoit des citoyens d'Athénes; voilà comme on penſoit à Sparte, quoique le genre de gouvernement y fût Oligarchique. Cette conformité de ſentiments avoit une raiſon toute ſimple: c'eſt qu'un état de quelque nature qu'il ſoit, ne peut ſubſiſter ſi tous les citoyens ne travaillent pas d'un commun accord au ſoutien de leur commune patrie. Repaſſons maintenant les exemples, que nous fournit la république Romaine; leur grand nombre m'embaraſſe ſur le choix. Je ne vous parlerai ni de Mucius Scevola, ni de Decius, ni de l'ancien Brutus,

qui ſouſcrivit l'arrêt de mort de ſon propre fils pour ſauver la liberté publique; mais oublierai-je Atilius Regulus, & la généroſité, avec laquelle il ſacrifia ſon intérêt à celui de la république, en rétournant à Carthage pour y ſouffrir le dernier ſuplice? Voilà enſuite Scipion l'Africain, qui ſe préſente. Cette guerre, qu'Annibal faiſoit en Italie, Scipion la tranſporte en Afrique, & il la termine glorieuſement par une victoire déciſive, qu'il remporta ſur les Carthaginois. Enſuite paroît Caton, le Cenſeur, un Paul Émile, qui triomphe de Perſée; là c'eſt Caton d'Utique, ce zelé défenſeur du gouvernement. Oublierai-je Cicéron, qui ſauva ſa patrie prête à ſuccomber par les entrepriſes meurtrieres de Catilina, ce Cicéron, qui défendit la liberté expirante de la république & qui périt

avec elle? Voilà ce que peut l'amour de la patrie ſur l'ame énergique & généreuſe d'un bon citoyen. Le génie, plein de cet heureux enthouſiaſme, ne trouve rien d'impoſſible & il s'éleve rapidement à l'héroïſme. La mémoire de ces grands hommes a été comblée de louanges; tant de ſiècles écoulés juſqu'à nos tems n'ont pû l'affoiblir; leurs noms ſont encore cités avec vénération. Voilà des modèles dignes d'être imités chés toutes les peuples & dans tous les gouvernemens. Mais il ſemble, que l'eſpéce de ces ames mâles, de ces hommes remplis de nerfs & de vertus, ſoit épuiſée. La molleſſe a remplacé l'amour de la gloire; la fainéantiſe a ſuccédé à la vigilance; & un miſérable intérêt perſonnel a détruit l'amour de la patrie. Ne penſés pas, que je me borne aux

exemples, que fourniſſent les républiques; il faut, que je vous en produiſe de ſemblables tirés de faſtes d'états monarchiques. La France peut s'applaudir des grands hommes, qu'elle a portés. Les Bayards, les Bertrans, du Gueſclin, un Cardinal d'Amboiſe, un Duc de Guiſe, qui ſauva la Picardie, un Henri IV., un Cardinal de Richelieu, un Sully, avant ce tems, un Préſident de l'Hôpital, excellent & vertueux citoyen, enſuite Turenne, Condé, Colbert, Luxembourg, Villars: enfin une multitude d'hommes célébres, dont les noms ne ſauroient pas tenir tous dans une lettre. Paſſons à l'Angleterre, où ſans parler d'un Alfred ni des grands hommes des ſiècles réculés, je paſſe rapidement aux tems modernes, qui me fourniſſent un Marlbouroug, un Stanhope, Cheſter-

field, un Bolingbrocke, & un Chevalier Pitt, dont les noms ne périront jamais. L'Allemagne fit paroître de l'énergie durant la Guerre de trente ans, un Bernard de Weimar, un Duc de Bronſvic & d'autres Princes y ſignalerent leur courage; une Landgrave de Heſſe, Régente du Païs, ſa fermété. Il faut l'avouer, nous vivons dans le ſiècle des petiteſſes: les ſiecles des génies & des vertus ſe ſont écoulés. Mais ſi dans ce tems glorieux à l'humanité, les hommes de mérite ont eu la noble émulation de ſe rendre utiles à leur patrie, vous, qui avés du mérite comme eux, pourquoi ne ſuivés-vous pas leur illuſtre exemple? Rénonçés généreuſement aux excuſes révoltantes, que l'indolence vous ſuggere; & ſi vôtre cœur eſt ſuſceptible d'attendriſſement, témoignés

par vos ſervices, que vous aimés la patrie, à laquelle vous devés vôtre réconnoiſſance. Vous n'êtes point ambitieux, dites-vous. Je l'approuve; mais je vous blâme, ſi vous êtes ſans émulation; car c'eſt une vertu de vouloir ſurpaſſer en nobles actions ceux, avec leſquels nous courons la même carrière. Un homme, que ſa pareſſe empêche d'agir, eſt ſemblable à une ſtatue de marbre ou de bronze, qui conſerve à perpétuité l'attitude, que le ſculpteur lui a donnée. L'action nous diſtingue & nous éleve au deſſus des végétaux, & la fainéantiſe nous en raproche. Mais allons encore plus au fait, & attaquons directement les motifs, par leſquels vous penſés juſtifier vôtre inutilité & vôtre indifférence pour le bien public. Vous dites, que vous craignés, de vous rendre reſponſable

d'une adminiſtration quelconque. En vérité, cette excuſe ne ſauroit vous convenir, elle ſeroit mieux placée dans la bouche d'un homme, qui ſe défie de ſon peu de talents, qui ſent ſon ineptie, ou qui craint, que ſon peu de bonne foi ne l'expoſe à perdre ſa réputation. Vous, qui avés de l'eſprit, des connoiſſances & des mœurs, pouvés-vous vous exprimer ainſi? & quel mauvais jugement le public n'en feroit-il pas ſi d'auſſi mauvaiſes défaites lui étoient connues? Vous pourſuivés, vous dites, que vous n'êtes maintenant comptable de vôtre conduite à perſonne. Ne l'êtes vous pas à ce Public, à l'œil pénétrant duquel rien n'échappe? Il vous accuſera ou de pareſſe ou d'inſenſibilité: il dira, que vous rendés vôtre capacité inutile, que vous enfouïſſez vos talents &

qu'indifférent pour tout le reſte du monde, vous avés concentré vôtre attachement uniquement à vôtre perſonne. Vous ajoûtés, que vous n'avés pas beſoin de ſervir, parce que vous êtes riche. Je vous accorde, que vous n'avés pas beſoin de faire le métier de manœuvre pour ſubſiſter; mais c'eſt préciſement parceque vous êtes riche, que vous êtes plus obligé, qu'un autre, d'en témoigner vôtre attachement & vôtre réconnoiſſance à vôtre patrie, en la ſervant avec zèle & avec ardeur. Moins vous avés de beſoins, plus vous avés de mérite; le ſervice des uns dérive de l'indigence, les travaux des autres ſont gratuits. Vous me rebattés enſuite les oreilles de vieilles phraſes uſées, que le mérite eſt peu connu, & qu'il eſt encore plus rarement recompenſé, qu'après avoir

longtems prodigué dans les emplois vos peines & vos ſoins, vous n'en riſqués pas moins, d'être négligé, même d'encourir quelque diſgrace, ſans qu'il y ait de vôtre faute. Ma réponſe à cet article eſt bien aiſée; Je ſuis convaincu, que vous avés du mérite. Faites le connoître. Sachés, que dans nôtre ſiècle, ainſi que dans les précédents, quand il ſe fait de belles actions, on leur applaudit. Tout l'univers n'a eu qu'une voix au ſujet du Prince Eugene, on admire encore ſes talens, ſes vertus, & ſes grands exploits. Lorſque le Comte de Saxe eût terminé la glorieuſe campagne de Lafeld, tout Paris lui témoigna ſa réconnoiſſance. La France n'oublie point les obligations, qu'elle doit au miniſtère de Colbert; la mémoire de ce grand homme, durera plus longtems, que le Louvre.

L'Angleterre ſe glorifie de Neuton, l'Allemagne de Leibnitz. Voulés-vous des exemples plus modernes? La Pruſſe honore & vénére le nom de ſon Grand-Chancelier Cocceji, qui réforma ſes loix avec tant de ſageſſe. Et que vous dirai-je de tant de grands hommes, qui ont mérité, qu'on érigeât leur ſtatue dans les places publiques de Berlin. Si ces illuſtres morts avoient penſé comme vous, la poſtérité ignoreroit à jamais leur exiſtence. Vous ajoûtés, que tant de perſonnes ſollicitent des emplois, qu'il ſeroit inutile de vous mettre ſur les rangs. Voici en quoi conſiſte le défaut de vôtre raiſonnement. Si tout le monde penſoit comme vous, il en réſultéroit néceſſairement, que toutes les places demeureroient vuides & par conſéquent tous les emplois vacans: Vos

principes ne tendent donc, s'ils étoient généralement reçus, qu'à introduire des abus intolérables dans la société. Enfin, supposons, que par une injustice criante, après vous être acquitté de vôtre charge, il vous arrivât quelque disgrace, ne vous reste-t-il pas une grande consolation dans le bon témoignage de vôtre conscience, qui seule peut vous tenir lieu de tout, outre que la voix publique vous rendra également justice. Si vous le voulés, je vous citerai une foule d'exemples de gands hommes, dont le malheur, loin de diminuer, a augmenté la réputation. En voici pris des républiques: Dans la guerre, que Xerxes fit aux Grecs, Thémistocles sauva doublement les Athéniens, en leur faisant abandonner leurs murailles & en gagnant la fameuse bataille de

Salamine; il releva enſuite les murs de ſa patrie & conſtruiſit le Port du Pyrée. Cela n'empêcha pas, qu'il ne fût banni par le banc de l'Oſtraciſme. Il ſoutint ſon infortune avec grandeur d'ame, & loin que ſa réputation en ſouffrît, elle s'en augmenta plutôt, & ſon nom eſt ſouvent cité dans l'hiſtoire avec celui des plus grands hommes, qu'ait portés la Grece. Ariſtide, nommé le vertueux, eſſuya un ſort à peu-près ſemblable: il fût banni, puis rapellé, toûjours également eſtimé pour ſa ſageſſe, ce qui fût cauſe, qu'après ſa mort, les Athéniens accordèrent une penſion à ſes filles, qui manquoient de ſubſiſtance. Vous rappellerai-je encore l'immortel Cicéron, qui fût éxilé par une cabale pour avoir ſauvé ſa patrie? Vous rappellerai-je toutes les violences, que Claudius, ſon ennemi, éxerça contre ce

Consul & contre ses proches? Cependant la voix unanime du peuple romain le rapella, il s'en exprime lui-même ainsi: „Je ne fus pas simple-„ment rapellé, mes concitoyens me „raportèrent à Rome comme sur leurs „épaules, & mon rétour dans ma pa-„trie fût un véritable triomphe." Le malheur ne sauroit avilir le sage, parce qu'il peut tomber également sur les bons, comme sur les mauvais citoyens: il n'y a que les crimes, si nous en commettons, qui nous diffament. Ainsi, bien loin que les exemples de la vertu persécutée vous servent de bride & vous empêchent de vous signaler, laissés vous plutôt exciter par mes éperons. Je vous encourage à remplir vos devoirs, à mettre vos bonnes qualités au jour, à témoigner par des effets, que vôtre cœur est reconnoissant envers la patrie, en-

fin à courir la carrière de la gloire, dans laquelle vous êtes digne de paroître. Je perdrai mon tems & mes peines, ou je vous perſuaderai, que mes ſentiments ſont plus juſtes, que les vôtres, & les ſeuls, qui ſoïent convénables à un homme de vôtre naiſſance. J'aime ma patrie de cœur & d'ame; mon éducation, mes biens, mon exiſtence, je tiens tout d'elle: auſſi quand même j'aurois mille vies, je les lui ſacrifierois toutes avec plaiſir, ſi je pouvois par là lui rendre ſervice & lui témoigner ma réconnoiſſance. Mon ami Cicéron dit dans une de ſes lettres, je ne crois jamais pouvoir être trop réconnoiſſant. J'ai l'honneur de penſer & de ſentir comme lui, & j'oſe eſpérer, qu'après que vous aurés mûrement réfléchi à toutes les raiſons, que je viens de vous détailler, au lieu d'avoir des opinions

différentes ſur la conduite, qu'il convient à un honnête homme de tenir, nous nous encouragerons mutuellement à remplir les devoirs d'un bon citoyen tendrement attaché à ſa patrie & brulant de zèle pour elle. Vous m'avés préſenté des objections, j'ai été obligé de les réſoudre: il m'a été impoſſible de reſſerrer tant de choſes en moins de paroles. Si vous trouvés ma lettre trop longue, je vous en demande excuſe; vous m'accorderés, j'eſpere, mon pardon en faveur du ſincere attachement, avec lequel je ſuis &c.

LETTRE SEPTIEME
D'ANAPISTEMON.

Il faut avouer, mon cher ami, que vous êtes bien preſſant. Vous ne me faites pas grace ſur la moindre bagatelle. Pour détruire quelque petit raiſonnement, que je fortifie de mon mieux, vous dreſſés contre moi une violente batterie, qui bat mes pauvres arguments en brêche, & qui ne ceſſe de tirer, que lorſque mes défenſes ruinées & entierement bouleverſées, ne lui offrent plus de but, ſur lequel elle puiſſe diriger ſes coups. Oui, vous l'avés réſolu, vous voulés à toute force, que j'aime, que je ſerve, que je ſois attaché à ma patrie, & vous me preſſés de telle ſorte, que je ne ſais preſque plus comment vous échapper. Cependant on m'a parlé de, je ne ſais, quel

Encyclopédiſte, qui a dit, que la terre eſt l'habitation commune des êtres de nôtre eſpèce, que le ſage eſt citoyen du monde, & qu'il eſt partout également bien. J'entendis, il y a quelque tems, un homme de lettres diſſerter ſur ce ſujet; je me plaiſois à l'écouter: Tout ce qu'il diſoit, s'inſinuoit avec tant de facilité dans mon eſprit, qu'il me ſembloit l'avoir imaginé moi-même. Ces idées élévoient mon ame; ma vanité ſe complaiſoit, quand je penſois, que ceſſant d'être le ſujet obſcur d'un petit état, je pouvois m'enviſager déſormais comme citoyen de l'Univers: je devenois incontinent Chinois, Anglois, Turc, François, Grec, ſelon qu'il plaiſoit à ma fantaiſie. Mon imagination parcouroit toutes ces nations en idée. Je me tranſportois tantôt chez l'une tantôt chez l'autre, & je

m'arrêtois auprès de celle, où je me plaiſois le plus. Mais il me ſemble déja vous entendre. Vous voudrés encore faire évanouïr ce rêve agréable, dont je m'occupe. Il ſera facile, de le diſſiper, mais qu'y gagnerai-je? Les illuſions, qui nous charment, ne valent-elles pas mieux, que de triſtes vérités, qui nous répugnent? Je ſais, combien il eſt difficile, de vous faire changer d'opinions; elles tiennent à des raiſons ſi profondes, elles ſont cramponnées dans vôtre eſprit par tant d'arguments, qui les y attachent, que j'eſſayerois envain de les en arracher. Vôtre vie eſt une méditation continuelle; la mienne coule doucement; je me contente de jouïr, j'abandonne les refléxions aux autres; je ſuis ſatisfait, ſi je parviens à m'amuſer & à me diſtraire. Voilà ce qui vous donne tant d'avantages ſur

moi, principalement lorſqu'il s'agit de traiter de matieres graves, qui éxigent beaucoup de combinaiſons. Je me prépare donc à vous voir armé de toutes pièces pour me forcer dans mes derniers rétranchements. Je prévois, qu'il faudra, que je renonce au ſyſtême d'indépendance, que je m'étois ſi commodement arrangé, & que vos arguments vainqueurs m'obligeront de me tracer un nouveau plan de conduite plus conforme aux devoirs de ma condition, que celui, que j'avois ſuivi juſqu'à préſent. Mais il s'éleve ſans ceſſe de nouveaux doutes en mon eſprit. Vous êtes le Médecin, auquel je confie les maux de mon ame, c'eſt à vous à les guérir. Vous m'avez parlé d'un pacte ſocial: perſonne ne me l'a fait connoître. Si ce contract éxiſte, jamais je ne l'ai ſigné. Selon vous je

ſuis engagé avec la ſociété; je l'ignore. Je dois acquitter ſelon vous une dette; à qui? à la patrie. Pour quel capital? Je n'en ſais rien. Qui m'a prêté ce capital? Quand? Où eſt-il? D'ailleurs je conviens avec vous, que ſi tout le monde demeuroit oiſif & dèsœuvré, nôtre eſpèce périroit néceſſairement: c'eſt toutefois ce qu'on n'a pas à craindre, parce que le beſoin contraint le pauvre au travail, & que, ſi quelque riche s'en diſpenſe, cela ne tire guére à conſéquence. Selon vos principes, tout ſeroit en action dans la ſociété, tout agiroit, tout travailleroit. Un état de cette eſpèce ſeroit pareil à ces ruches d'abeilles, ou chaque mouche eſt occupée; l'une à diſtiler le ſuc des fleurs, l'autre à pêtrir le miel dans les alvéoles, & une troiſième à la propagation de l'eſpèce, & où l'on ne

connoit de crime irrémissible, que l'oisiveté. Vous voyés, que j'y procède de bonne foi. Je ne vous cache rien, je vous expose tous mes doutes. J'ai de la peine à me défaire si promptement de mes préjugés, s'ils sont tels. La coûtume, cette maîtresse impérieuse des hommes, m'a façonné à certain genre de vie, auquel je suis attaché: peut-être qu'il faudra me familiariser davantage aux idées nouvelles, que vous me présentés; je vous avoue, que j'ai encore quelque répugnance à plier sous le joug, que vous m'imposés. Renoncer à ma tranquillité, vaincre ma paresse, cela demande de terribles efforts: m'occuper sans cesse des affaires d'autrui, me tracasser pour le bien public, cela m'effarouche. Aristide, Thémistocles, Cicéron, Régulus, me présentent sans doute de

grands exemples de magnanimité; de grandeur d'ame, auxquels le public a rendu juſtice; mais que de peine pour achêter un peu de gloire! On rapporte, qu'Aléxandre le Grand après une de ſes victoires s'écria: O, Athéniens! ſi vous ſaviés ce qu'il en coute pour être loué de vous! Vous ne me paſſerés pas ces reflexions, vous les trouverés trop molles, trop efféminées. Vous voulés un gouvernement, dont tous les citoyens ne ſoïent que nerf & qu'énergie, où tout ſoit force & action; & je me doute, que vous ne tolérés le repos, que pour les imbéciles, les infirmes, les aveugles & les vieillards. Comme je ne me trouve pas de leur nombre, je m'attends à ſubir condamnation. Je ne ſaurois vous cacher, que la matiere, que nous diſſertons, eſt beaucoup plus étendue, que je ne me l'étois

figuré. Que de différentes branches y concourent, que de combinaiſons infinies pour former un corps de tant de parties, qui conſtituent un gouvernement régulier! Nous avons peu de livres ſur ce ſujet, ou ceux, qui exiſtent, ſont d'une pédanterie aſſommante. Vous avés tout approfondi, & vous mettés vos connoiſſances à ma portée. Je vous ai l'obligation, de m'avoir inſtruit, juſqu'aux difficultés près, que je viens de vous expliquer. Continués, je vous prie; comme vous avés commencé. Je vous regarde comme mon maître, je me fais gloire d'être vôtre diſciple. Le rapport, que les citoyens ont les uns avec les autres, les liens divers, qui uniſſent la ſociété, ce qu'exigent nos dévoirs; toutes ces idées bouillonnent & fermentent ſans ceſſe dans ma tête; je ne

penſe preſque plus à autre choſe. Quand je rencontre un agriculteur, je le bénis des travaux, qu'il endure pour me nourrir; ſi j'apperçois un cordonnier, je le remercie intérieurement de la peine, qu'il ſe donne de me chauſſer; paſſe-t-il un ſoldat, je fais des vœux pour ce vaillant défenſeur de ma patrie, Vous avés rendu mon cœur ſenſible, j'étends maintenant les ſentimens de ma reconnoiſſance ſur tous mes concitoyens, mais principalement ſur vous, qui m'ayant développé la nature de mes obligations, m'avés procuré un plaiſir nouveau: vous avés parlé, & l'amour du prochain a rempli mon ame d'une ſenſation divine: c'eſt avec la plus haute eſtime & la plus parfaite reconnoiſſance, que je ſuis &c.

LETTRE HUITIEME
DE PHILOPATROS.

Non, mon cher Ami, je ne vous fais point la guerre, je vous honore & vous eſtime. Vous ſéparant de la matière, que nous traitons, j'attaque uniquement des préjugés & des erreurs, qui ſe propageroient de génération en génération, ſi la vérité ne ſe donnoit la peine de les démaſquer pour en détromper le public. Je vois avec une ſatisfaction extrême, que vous commencés à vous familiariſer avec quelques unes de mes opinions. Mon ſiſtême tend uniquement au bien général de la ſociété, & il ne viſe, qu'à reſſerrer les liens des citoyens pour les rendre plus durables: j'exige ce que leur intérêt bien entendu demande également d'eux, c'eſt qu'ils ſoyent atta-

chés véritablement à leur patrie, qu'ils concourent avec un même zèle à l'avantage de la ſociété, car plus ils y travaillent & mieux ils y réuſſiſſent: Mais avant de continuer ce que j'ai à vous dire, il eſt néceſſaire, que j'écarte une nouvelle difficulté, que vous faites naître ſur le ſujet, dont nous traitons. Vous dites, que vous ignorés en quoi conſiſte le pacte ſocial. Le voici: il a été formé par le beſoin mutuel, qu'ont les hommes de s'aſſiſter; & parce qu'aucune communauté ne peut ſubſiſter ſans mœurs vertueuſes, il falloit donc que chaque citoyen ſacrifiât une partie de ſon intérêt à celui de ſon ſemblable: il en réſulte, que ſi vous ne voulés pas, qu'on vous trompe, vous ne devés tromper perſonne; vous ne voulés pas, qu'on vous vole, ne volés point vous-mê-

me; vous voulés, qu'on vous aſſiſte dans vos beſoins, ſoyés toujours prêt à ſervir les autres; vous ne voulés pas, qu'on ſoit inutile, travaillés; vous voulés, que l'état vous défende, contribués y de vôtre argent, mieux encore de vôtre perſonne; vous déſirés la ſureté publique, ne troublés pas vous-même ſon repos; & ſi vous voulés, que vôtre patrie proſpere, évertués-vous, ſervés la de tout vôtre pouvoir. Vous ajoûtés, que perſonne ne vous a inſtruit ni parlé de ce pacte ſocial: c'eſt la faute de vos parents; ceux qui ont préſidés à vôtre éducation, n'auroient pas du négliger un article auſſi important. Mais pour peu que vous y euſſiés réflechi, vous l'auriés déviné ſans peine. Vous pourſuivés ainſi; je ne ſais quelle dette je dois acquitter envers la ſo-

ciété & je ne ſais ou trouver le capital, dont elle exige les intérêts. Ce capital, c'eſt vous, vôtre éducation, vos parens, vos biens; voilà le capital, dont vous êtes en poſſeſſion. Les intérêts, que vous lui devés, c'eſt d'aimer vôtre patrie comme vôtre mere, de lui conſacrer vos talents; en vous rendant utile, vous vous acquittés de tout ce qu'elle a droit d'exiger de vous. J'ajoûte à ceci, qu'il eſt égal, ſous quel genre de gouvernement ſe trouve vôtre patrie, ils ſont tous les ouvrages des hommes, il n'en eſt aucun de parfait. Vos devoirs ſont donc égaux. Soit Monarchie ou République, cela revient au même. Allons plus en avant. Je me ſouviens, que vôtre lettre fait mention de quelque idée des Encyclopédiſtes, dont on vous a parlé. Il y a quelques années, que

nous étions inondés de leurs ouvrages. Parmi un petit nombre de bonnes choſes & un petit nombre de vérités, qu'on y trouve, le reſte ma paru un ramas de paradoxes & d'idées légérement avancées, qu'on auroit dû révoir & corriger avant de les expoſer au jugement du public. Dans un ſens, il eſt vrai, que la terre, eſt l'habitation des hommes, comme l'air l'eſt des oiſeaux, l'eau des Poiſſons, & le feu des Salamandres, s'il y en avoit. Mais ce n'étoit pas la peine d'annoncer avec tant d'emphaſe une vérité auſſi triviale. Vous dites encore d'après les Encyclopédiſtes, que le ſage eſt citoyen de l'univers. Je vous l'accorde, ſi l'auteur entend par-là, que les hommes ſont tous freres & qu'ils doivent tous s'aimer; mais je ceſſe d'être de ſon avis, ſi ſon intention eſt de for-

mer des vagabonds, des gens, qui ne tenant à rien, courent le monde par ennui, deviennent fripons par néceſſité & finiſſent, ſoit dans un lieu, ſoit dans un autre par être punis de la vie désordonnée, qu'ils ont menée. De ſemblables idées entrent & s'inculquent facilement dans des têtes légères; les ſuites, qu'elles produiſent ſont toujours oppoſées au bien de la ſociété, parce qu'elles menent à diſſoudre l'union ſociale, en déracinant inſenſiblement de l'eſprit des citoyens le zèle & l'attâchement, qu'ils doivent à leur patrie. Ces mêmes Encyclopédiſtes ont de même jetté tout le ridicule, qu'ils ont pû ſur l'amour de la patrie tant recommandé par l'antiquité, & qui de tout tems a été le principe des plus belles actions. Ils raiſonnent auſſi pitoïablement ſur ce ſujet, que ſur

bien d'autres; ils vous dîſent doctoralement, qu'il n'y a point d'être, qui s'apelle patrie, que c'eſt une idée creuſe de quelque législateur, qui a créé ce mot pour gouverner des citoyens, & que par conſéquent ce qui n'éxiſte pas réellement, ne ſauroit mériter nôtre amour. Cela s'apelle pitoyablement argumenter; ils ne diſtinguent pas ce qu'on nomme ſelon le langage de l'école *ens per ſe*, d'avec *ens per aggregationem.* L'un ſignifie un être ſeul & unique. Tel homme, tel cheval, tel éléphant; l'autre joint pluſieurs corps enſemble, dont il forme une maſſe. La ville de Paris, en ſous-entendant ſes habitans; une armée, c'eſt une quantité de ſoldats; un empire, c'eſt une nombreuſe aſſociation d'hommes. Ainſi le païs, où nous avons reçu la lumière, s'apelle nôtre patrie.

trie. Cette patrie éxiſte donc réellement, & ce n'eſt point un être de raiſon: elle eſt compoſée d'une multitude de citoyens, qui tous vivent dans la même ſociété, ſous les mêmes loix & avec les mêmes coûtumes; & comme nos intérêts & les ſiens ſont étroitement unis, nous lui devons nôtre attâchement, nôtre amour & nos ſervices. Que pourroient répondre ces cœurs tiédes & lâches, que pourroient répondre tous les Encyclopédiſtes de l'univers, ſi la patrie perſonnifiée, ſe préſentoit ſubitement devant eux & leur tenoit à peu-près ce langage: „Enfants dénaturés autant qu'ingrats, „auxquels j'ai donné le jour, ſerés-„vous toûjours inſenſibles aux bien-„faits, dont je vous comble? D'où „tenés vous vos ayeux? c'eſt moi, „qui les ai produits. D'où ont-ils

„tiré leur nourriture? De ma fécon-
„dité inépuiſable: leur éducation,
„ils me la doivent: leurs biens &
„leurs poſſeſſions, c'eſt mon ſol, qui
„les leur fournit. Vous même,
„vous êtes né dans mon ſein. En-
„fin vous, vos parents, vos amis,
„tout ce que vous avés de plus cher
„au monde, c'eſt moi, qui leur don-
„nai l'être. Mes tribunaux de juſti-
„ce vous protégent contre l'iniqui-
„té, ils défendent vos droits, ils ga-
„rantiſſent vos poſſeſſions: la police,
„que j'ai établie, veille à vôtre ſû-
„reté: vous parcourés les villes &
„les campagnes également à l'abri
„des ſurpriſes des voleurs & contre
„le poignard des aſſaſſins; & les
„troupes, que j'entretiens, vous dé-
„fendent contre la violence, la ra-
„pacité & les invaſions de nos enne-
„mis communs. Je ne me borne

„pas à contenter vos beſoins ur-
„gents, mes ſoins vous procurent
„les aiſances & toutes les commodi-
„tés de la vie. Enfin ſi vous voulés
„vous inſtruire, vous trouvés des
„maîtres en tout genre: déſirés-
„vous de vous rendre utiles, les
„emplois vous attendent: êtes vous
„infirme ou malheureux, ma ten-
„dreſſe pour vous a ménagé des ſé-
„cours, que vous trouvés tout pré-
„parés; & pour tant de faveurs, que
„je vous prodigue journellement,
„je ne vous demande d'autre récon-
„noiſſance ſi ce n'eſt d'aimer cor-
„dialement vos concitoyens & de
„vous intéreſſer avec un attache-
„ment véritable à ce qui leur eſt
„avantageux: ils ſont mes membres,
„ils ſont moi-même, vous ne pou-
„vés les aimer ſans aimer vôtre pa-
„trie. Mais vos cœurs endurcis &

„farouches n'eſtiment pas le prix
„de mes bienfaits. Une folie effré-
„née, qui s'eſt emparée de vos ſens,
„vous dirige. Vous déſirés de vous
„ſéparer de la ſociété, de vous iſo-
„ler, de rompre tous les nœuds, qui
„vous doivent attacher à moi.
„Quand la patrie fait tout pour
„vous, ne ferés-vous rien pour
„elle? Rébelles à tous mes ſoins,
„ſourds à toutes mes répreſenta-
„tions, rien ne pourra-t-il ni flé-
„chir ni amollir vos cœurs de bron-
„ze? Rentrés en vous même, que
„l'avantage de vos parents, que vos
„véritables intérêts vous touchent,
„que le devoir & la réconnoiſſance
„s'y joignent, & conduiſés vous dé-
„formais envers moi ſelon que l'exi-
„ge de vous la vertu, le ſoin de
„vôtre honneur & de la gloire."
Pour moi, je lui répondrois en m'é-

lançant vers elle: mon cœur vivement touché de tendreſſe & de réconnoiſſance n'avoit pas beſoin de vous voir & de vous entendre pour vous aimer. Oui, je confeſſe, que je vous dois tout, auſſi vous ſuis-je auſſi indiſſolublement que tendrement attaché, mon amour & ma réconnoiſſance n'auront de fin qu'avec ma vie, cette vie même eſt vôtre bien; quand vous me la redemanderés, je vous la ſacrifierai avec plaiſir. Mourir pour vous, c'eſt vivre éternellement dans la mémoire des hommes; je ne puis vous ſervir ſans me combler de gloire, Pardonnés, mon cher ami, ce mouvement d'enthouſiaſme, où mon zèle m'emporte. Vous voyés mon ame toute nue. Et comment vous cacherois-je ce que je ſens ſi vivement? Péſés mes paroles, examinés

tout ce que je vous ai dit, & je crois, que vous conviendrés avec moi, qu'il n'eſt rien de plus ſage ni de plus vertueux, que d'aimer véritablement ſa patrie. Laiſſons àpart les imbéciles & les aveugles, dont l'impuiſſance ſaute aux yeux. A l'égard des vieillards & des perſonnes infirmes, quoiqu'elles ne puiſſent pas agir pour le bien de la ſociété, elles doivent pourtant conſerver pour leur patrie, ce tendre attachement, que des fils ont pour leur pere, partager ſes pertes & ſes ſuccès, & faire aumoins des vœux pour ſa proſpérité. Si nôtre condition d'homme nous engage à faire du bien à tout le monde, à plus forte raiſon nôtre condition de citoyen nous oblige-t-elle à ſervir nos compatriotes de tout nôtre pouvoir; ils nous touchent de plus près que des

peuples étrangers, dont nous n'avons que peu ou point de connoiſſance. Nous vivons avec nos compatriotes; nos mœurs, nos uſages, nos loix ſont les mêmes: Nous ne partageons pas ſeulement avec eux l'air, que nous reſpirons, mais également l'infortune & la proſpérité; & ſi la patrie a le droit d'exiger, que nous nous immolions pour elle, à plus forte raiſon peut-elle prétendre, que par nos ſervices nous lui dévenions utiles: l'homme de lettres, en inſtruiſant le public; le philoſophe, en lui enſeignant la vérité; le financier, en adminiſtrant fidelement ſes revenus; le Jurisconſulte, en ſacrifiant la forme à l'équité; le ſoldat, en défendant ſa patrie avec zèle & courage; le politique en combinant ſagement & en raiſonant juſte; l'eccléſiaſtique en prêchant la pure mo-

rale; l'agriculteur, l'artisan, les manufacturiers, les négociants, en perfectionnant chacun la partie, à laquelle il s'est voué. Tout citoyen pensant ainsi, travaille alors pour le bien public. Ces différentes branches réunies & conspirant au même but, font naitre la félicité des états, le bonheur, la durée & la gloire des empires. Voilà, mon cher Ami, ce que mon cœur a dicté à ma plume. Je n'ai point écrit sur cette matière en Professeur, parce que je n'ai pas l'honneur d'être un Docteur en *us*, & que je m'entretiens simplement & uniquement avec vous, pour vous rendre compte de ce que j'entens par les dévoirs, qu'un honnête & fidèle citoyen doit remplir envers sa patrie. Cette légére esquisse est suffisante pour vous, qui pénétrés & saisissés promtement

les choſes. Je vous aſſure, que je n'aurois jamais tant barbouillé de papier, ſi ce n'étoit dans l'intention de vous complaire & de vous obéïr. Je ſuis avec le plus ſincere attâchement &c.

LETTRE NEUVIEME
D'ANAPISTEMON.

Vôtre derniere lettre, mon cher ami, me reduit au ſilence: Je ſuis forcé à me rendre. J'abjure dès ce moment mon indolence & ma pareſſe: Je renonce aux Encyclopédiſtes comme aux principes d'Épicure, & je dévoue tous les jours de ma vie à ma patrie: Je veux être déſormais citoyen, & ſuivre en tout vôtre louable exemple. Je vous confeſſe franchement mes fautes: Je me ſuis contenté d'idées vagues, je n'ai ni aſſés réfléchi ni aſſés murement approfondi cette matière. Ma coupable ignorance m'a empêché juſqu'ici, de remplir mes devoirs. Vous faites briller à mes yeux le flambeau de la vérité, & mes erreurs diſparoiſſent. Je veux réparer le tems, que j'ai perdu, en

ſurpaſſant tout le monde par mon ardeur pour le bien public. Je me propoſe pour exemple les plus grands hommes de l'antiquité, qui ſe ſont ſignalés pour le ſervice de leur patrie, & je n'oublierai jamais, que c'eſt vous, dont le bras vertueux m'a ouvert la carrière, où je m'élance ſur vos pas. Comment & par quel moyen pourrai-je m'acquitter de tout ce que je vous dois? Comptés au moins, que ſi quelque choſe peut ſurpaſſer l'amitié & l'eſtime, que j'ai pour vous, ce ſont les ſentiments de réconnoiſſance, avec leſquels je ſerai juſqu'à la fin de ma vie &c.

LETTRE DIXIEME

DE PHILOPATROS.

Vous me comblés de joye, mon cher ami; je ſuis enchanté de vôtre dernière lettre. Je n'ai jamais douté, qu'une ame honnête comme la vôtre ne ſoit un terrein propre à recevoir les ſémences de toutes les vertus; Je ſuis ſûr, que la patrie en recueillera les plus abondantes moiſſons. La nature avoit tout fait en vous, il ne falloit que dévélopper vos ſentiments; ſi j'ai pû y contribuer, je m'en glorifie; car enrichir la patrie d'un bon citoyen, c'eſt plus que d'étendre ſes frontieres. Je ſuis &c.

Corrections.

Page 5 ligne 13 *falloit* lisez *fallût.*
— 10 — 9 *de* — — *du.*
— 32 — 4 *longueur* — *langueur.*
— 37 — 16 *volumes* — *volume.*
— 45 — 9 *un* — — *une.*
— 47 — 2 *isolée* — — *isolé.*
— 52 — 13 *toutes* — — *tous.*
— 53 à la derniere ligne, lisez *un Chesterfield.*
— 61 ligne 4 *banc* lisez *ban.*

N° 5.

N° 4.

DE

LA LITTERATURE ALLEMANDE;

DES DEFAUTS QU'ON PEUT LUI REPROCHER; QUELLES EN SONT LES CAUSES; ET PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

A BERLIN,
chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1780.

DE

LA LITTERATURE ALLEMANDE;

DES DEFAUTS

QU'ON PEUT LUI REPROCHER;

QUELLES EN SONT LES CAUSES;

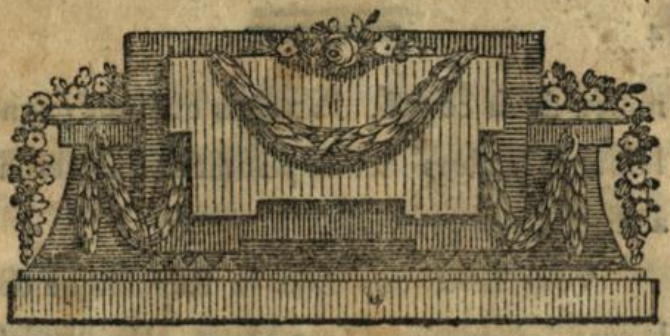
ET

PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

A BERLIN,

chez C. J. Decker, Imprimeur du Roi.

1780.



Vous vous étonnez, Monſieur, que je ne joigne pas ma voix à la vôtre, pour applaudir aux progrès que fait, ſelon vous, journellement la Littérature allemande. J'aime notre commune Patrie autant que vous l'aimez, & par cette raiſon je me garde bien de la louer avant qu'elle ait mérité ces louanges: ce ſeroit comme ſi on vouloit proclamer Vainqueur un homme qui eſt au

milieu de ſa courſe. J'attends qu'il ait gagné le but, & alors mes applaudiſſemens ſeront auſſi ſinceres que vrais.

Vous ſavez que dans la République des lettres les opinions ſont libres. Vous enviſagez les objets d'un point de vuë, moi d'un autre; ſouffrez donc que je m'explique, & que je vous expoſe ma façon de penſer ainſi que mes idées ſur la Littérature ancienne & moderne, tant par rapport aux Langues, aux Connoiſſances, qu'au Goût.

Je commence par la Grèce, qui étoit le berceau des beaux Arts. Cette Nation parloit la langue la plus harmonieuſe qui eût jamais exiſté. Ses premiers Théologiens, ſes premiers Hiſtoriens étoient Poëtes : ce furent eux qui donnerent des tours heureux à leur langue, qui créérent quantité d'expreſſions pittoresques, & qui apprirent à leurs Succeſſeurs à s'exprimer avec grace, politeſſe, & décence.

Je paſſe d'Athènes à Rome; j'y trouve une République qui lutte longtemps contre ſes voiſins, qui combat pour la gloire & pour l'Empire. Tout étoit dans ce Gouvernement nerf & force, & ce ne fut qu'après qu'elle l'eut emporté ſur Carthage ſa rivale, qu'elle prit du goût pour les ſciences. Le grand Africain, l'ami de Lelius & de Polibe, fut le premier Romain qui protégea les lettres. Enſuite vinrent les Gracques; après eux Antoine & Craſſus, deux Orateurs célebres de leur temps. Enfin la langue, le ſtyle, & l'éloquence Romaine ne parvinrent à leur perfection que du temps de Cicéron, d'Hortenſius, & des beaux Génies qui honorerent le ſiècle d'Auguſte.

Ce court recenſement me peint la marche des choſes. Je ſuis convaincu qu'un auteur ne ſauroit bien écrire, ſi la langue qu'il parle n'eſt ni formée, ni polie; & je vois qu'en tout Pays on commence par le

néceſſaire, pour y joindre enſuite ce qui nous procure des agréments. La République romaine ſe forme; elle ſe bat pour acquérir des Terres, elle les cultive; & dès qu'après les guerres Puniques elle a pris une forme ſtable, le goût des Arts s'introduit, l'éloquence & la langue latine ſe perfectionnent. Mais je ne néglige pas d'obſerver que depuis le premier Africain jusqu'au Conſulat de Cicéron, il ſe trouve une période de cent ſoixante années.

Je conclus de là, qu'en toute choſe les progrès ſont lents, & qu'il faut que le noyau qu'on plante en terre, prenne racine, s'éleve, étende ſes branches, & ſe fortifie avant de produire des fleurs & des fruits. J'examine enſuite l'Allemagne ſelon ces regles, pour apprécier avec juſtice la ſituation où nous ſommes; je purge mon eſprit de tout préjugé; c'eſt la vérité ſeule qui doit m'éclairer. Je trouve une langue à demi-barbare, qui

ſe diviſe en autant de dialectes différents que l'Allemagne contient de Provinces. Chaque Cercle ſe perſuade que ſon Patois eſt le meilleur. Il n'exiſte point encore de recueuil muni de la ſanction nationale, où l'on trouve un choix de mots & de phraſes qui conſtitue la pureté du Langage. Ce qu'on écrit en Suabe n'eſt pas intelligible à Hambourg, & le Style d'Autriche paroît obſcur en Saxe. Il eſt donc phyſiquement impoſſible qu'un auteur doué du plus beau génie, puiſſe ſupérieurement bien manier cette langue brute. Si l'on exige qu'un Phidias faſſe une Vénus de Gnide, qu'on lui donne un bloc de marbre ſans défaut, des ciſeaux fins, & de bons poinçons; alors il pourra réuſſir : point d'inſtrument, point d'artiſte. On m'objectera peut-être que les Républiques Grecques avoient jadis des Idiomes auſſi différents que les nôtres; on ajoûtera que de nos jours même on diſtingue

la Patrie des Italiens par le Style & la prononciation qui varient de contrée en contrée. Je ne révoque pas ces vérités en doute; mais que celà ne nous empêche pas de ſuivre la continuation des faits dans l'ancienne Grèce, ainſi que dans l'Italie moderne. Les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens célebres, fixerent leur langue par leurs Ecrits. Le Public, par une Convention tacite, adopta les tours, les phraſes, les Métaphores, que les grands artiſtes avoient employés dans leurs ouvrages : ces expreſſions devinrent communes, elles rendirent ces langues élégantes; elles les enrichirent en les ennobliſſant.

Jettons à préſent un coup-d'œil ſur notre Patrie : j'entends parler un Jargon dépourvu d'agrément que chacun manie ſelon ſon caprice, des termes employés ſans choix; les mots propres & les plus expreſſifs négligés, & le ſens des choſes noyé dans des mers

épisodiques. Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démosthenes, nos Cicérons, nos Thucydides, nos Tites-Lives; je ne trouve rien, mes peines sont perdues. Soyons donc sincères, & confessons de bonne foi que jusqu'ici les Belles-lettres n'ont pas prospéré dans notre Sol. L'Allemagne a eu des Philosophes, qui soutiennent la comparaison avec les anciens, qui même les ont surpassés dans plus d'un genre: je me réserve d'en faire mention dans la suite. Quant aux Belles-lettres, convenons de notre indigence. Tout ce que je puis vous accorder sans me rendre le vil flatteur de mes compatriotes, c'est que nous avons eu dans le petit genre des fables, un Gellert, qui a su se placer à côté de Phedre & d'Esope: les Poésies de Canitz sont supportables, non de la part de la diction, mais plus en ce qu'il imite foiblement Ho-

race. Je n'omettrai pas les Idylles de Gesner qui trouvent quelques partisans: toutefois permettez moi de leur préférer les ouvrages de Catulle, de Tibulle, & de Properce. Si je repasse les historiens, je ne trouve que l'histoire d'Allemagne du Professeur Masco que je puisse citer comme la moins défectueuse. Voulez-vous que je vous parle de bonne foi du mérite de nos orateurs ? Je ne puis vous produire que le célebre *Quant* de Kœnigsberg, qui possédoit le rare & l'unique talent de rendre sa langue harmonieuse; & je dois ajoûter à notre honte, que son mérite n'a été reconnu ni célébré. Comment peut-on prétendre que les hommes fassent des efforts pour se perfectionner dans leur genre, si la réputation n'est pas leur récompense ? J'ajoûterai à ces Messieurs que je viens de nommer, un Anonyme dont j'ai vû les vers non-rimés; leur cadence & leur harmonie résultoit d'un mé-

lange de Dactyles & de Spondées; ils étoient remplis de ſens, & mon oreille a été flattée agréablement par des ſons ſonores, dont je n'aurois pas crû notre langue ſuſceptible. J'oſe préſumer que ce genre de verſification eſt peutêtre celui qui eſt le plus convenable à notre Idiôme, & qu'il eſt de plus préférable à la rime; il eſt vraiſemblable qu'on feroit des progrès, ſi on ſe donnoit la peine de le perfectionner.

Je ne vous parle pas du Théâtre Allemand. Melpomene n'a été courtiſée que par des amants bourrus, les uns guindés ſur des échaſſes, les autres rampants dans la bouë, & qui tous rebelles à ſes loix, ne ſachant ni intéreſſer ni toucher, ont été rejettés de ſes Autels. Les Amants de Thalie ont été plus fortunés; ils nous ont fourni du moins une vraie Comédie originale; c'eſt le *Poſtzug* dont je parle: Ce ſont nos moeurs, ce ſont nos ridicules, que le

Poëte expoſe ſur le Théâtre; la piéce eſt bien faite. Si Moliére avoit travaillé ſur le même ſujet, il n'auroit pas mieux réuſſi. Je ſuis fâché de ne pouvoir pas vous étaler un Catalogue plus ample de nos bonnes productions: je n'en accuſe pas la Nation; elle ne manque ni d'eſprit ni de génie; mais elle a été retardée par des cauſes qui l'ont empêchée de s'élever en même temps que ſes voiſins. Remontons, s'il vous plait, à la renaiſſance des Lettres, & comparons la ſituation où ſe trouva l'Italie, la France, & l'Allemagne lors de cette révolution, qui ſe fit dans l'eſprit humain.

Vous ſavez, que l'Italie en redevint le berceau, que la maiſon d'Eſt, les Médicis, & le Pape Léon X. contribuerent à leurs progrès en les protégeant. Tandis que l'Italie ſe poliſſoit, l'Allemagne, agitée par des Théologiens, ſe partageoit en deux factions, dont chacune ſe ſignaloit par ſa

haine pour l'autre, ſon enthouſiaſme, & ſon fanatiſme. Dans ce même temps François I. entreprit de partager avec l'Italie, la gloire d'avoir contribué à reſtaurer les Lettres: il ſe conſuma en vains efforts pour les tranſplanter dans ſa Patrie ; ſes peines furent infructueuſes. La Monarchie épuiſée par la rançon de ſon Roi, qu'elle payoit à l'Eſpagne, étoit dans un état de langueur. Les guerres de la Ligue, qui ſurvinrent après la mort de François I. empêchoient les Citoyens de s'appliquer aux beaux Arts. Ce ne fut que vers la fin du regne de Louis XIII. après que les plaies des guerres civiles furent guéries ſous le Miniſtére du Cardinal de Richelieu, dans des temps qui favoriſoient cette entrepriſe, qu'on reprit le projet de François I. La Cour encouragea les Savants & les beaux-eſprits, tout ſe piqua d'émulation ; & bientôt après ſous le regne de Louis XIV, Paris ne le céda ni à Florence

ni à Rome. Que ſe paſſoit-il alors en Allemagne? Préciſément lorsque Richelieu ſe couvroit de gloire en poliſſant ſa Nation, c'étoit le fort de la guerre de trente ans. L'allemagne étoit ravagée & pillée par vingt armées différentes, qui tantôt victorieuſes, tantôt battues amenoient la déſolation à leur ſuite. Les Campagnes étoient déva-ſtées, les Champs ſans culture, les villes presque déſertes. L'allemagne n'eut gueres le temps de reſpirer après la paix de Weſt-phalie: Tantôt elle s'oppoſoit aux forces de l'Empire Ottoman, très redoutable alors; tantôt elle réſiſtoit aux armées françoiſes, qui empiétoient ſur la Germanie pour éten-dre l'Empire des Gaules. Croit-on, lors-que les Turcs aſſiégeoient Vienne, ou lors-que Mélac ſaccageoit le Palatinat, que les flammes conſumoient les habitations & les Villes, que l'azile de la mort même étoit violé par la licence effrénée des Soldats,

qui tiroient de leur tombeau les cadavres des Electeurs pour s'en approprier les miſérables dépouilles ; croit-on que dans des moments où des mères déſolées ſe ſauvoient des ruines de leur Patrie, en portant leurs enfants exténués d'inanition ſur leurs bras, que l'on compoſoit à Vienne, à Manheim, des Sonnetti, ou que l'on y feſoit des Epigrammes ? Les muſes demandent des aziles tranquilles ; elles fuyent des lieux où regne le trouble, & où tout eſt en ſubverſion. Ce ne fut donc qu'après la guerre de Succeſſion, que nous commençâmes à réparer ce que tant de Calamités ſucceſſives nous avoient fait perdre. Ce n'eſt donc ni à l'eſprit ni au génie de la Nation qu'il faut attribuer le peu de progrès que nous avons fait ; mais nous ne devons nous en prendre qu'à une ſuite de conjonctures fâcheuſes, à un enchaînement de guerres qui nous ont ruinés & appauvris autant d'hommes que d'argent.

Ne perdez pas le fil des évenements; ſuivez la marche de nos peres, & vous applaudirez à la ſageſſe qui a dirigé leur conduite; ils ont agi préciſément comme il étoit convenable à la ſituation où ils ſe trouvoient. Ils ont commencé par s'appliquer à l'Economie rurale, à remettre en valeur les Terres, qui faute de bras étoient demeurées ſans culture; ils ont relevé les maiſons détruites; ils ont encouragé la propagation. On s'eſt partout appliqué à défricher des terres abandonnées; une population plus nombreuſe a donné naiſſance à l'induſtrie; le luxe même s'eſt introduit, ce fléau des petites Provinces, & qui augmente la circulation dans les grands Etats. Enfin, voyagez maintenant en Allemagne, traverſez la d'un bout à l'autre; vous trouverez partout ſur votre chemin des Bourgades changées en villes floriſſantes: là c'eſt Münſter, plus loin c'eſt Caſſel, ici c'eſt

Dresde

Dresde & Géra. Allez dans la Franconie, vous trouverez Würtzbourg, Nürnberg. Si vous approchez du Rhin, vous paſſerez par Fulde & Franckfort ſur le Mein pour aller à Manheim, de là à Mayence & à Bonn. Chacune de ces Cités préſente au voyageur ſurpris des Edifices qu' il ne croyoit pas trouver dans le fond de la Forêt Hercynienne. La mâle activité de nos compatriotes ne s'eſt donc pas bornée à réparer les pertes cauſées par nos calamités paſſées; elle a ſçû aſpirer plus haut, elle a ſçû perfectionner ce que nos ancêtres n'avoient qu'ébauché. Depuis que ces changements avantageux ſe ſont opérés, nous voyons l'aiſance devenir plus générale; le tiers-état ne languit plus dans un honteux aviliſſement; les Peres fourniſſent à l'étude de leurs enfants ſans s'obérer. Voilà les prémices établies de l'heureuſe révolution que nous attendons; les entraves, qui lioient le génie de nos

Ayeux, ſont briſées & détruites; déja l'on s'apperçoit que la ſemence d'une noble émulation germe dans les eſprits. Nous avons honte qu'en certains genres nous ne puiſſions pas nous égaler à nos voiſins; nous déſirons de regagner par des travaux infatigables le temps que nos déſaſtres nous ont fait perdre; & en général le goût national eſt ſi décidé pour tout ce qui peut illuſtrer notre Patrie, qu'il eſt presque évident avec de telles diſpoſitions, que les Muſes nous introduiront à notre tour dans le Temple de la gloire. Examinons donc ce qu'il reſte à faire pour arracher de nos champs toutes les ronces de la barbarie qui s'y trouvent encore, & pour accélérer ces progrès ſi déſirables auxquels nos compatriotes aſpirent. Je vous l'ai déjà dit, il faut commencer par perfectionner la Langue; elle a beſoin d'être limée & rabottée: elle a beſoin d'être maniée par des mains habiles. La clarté eſt la

premiére regle que doivent ſe preſcrire ceux qui parlent & qui écrivent, parce qu'il s'agit de peindre ſa penſée, ou d'exprimer ſes idées par des paroles. A quoi ſervent les penſées les plus juſtes, les plus fortes, les plus brillantes, ſi vous ne les rendez intelligibles? Beaucoup de nos Auteurs ſe complaiſent dans un Style diffus; ils entaſſent parenthèſe ſur parenthèſe; & ſouvent vous ne trouvez qu'au bout d'une page entiére le verbe d'où dépend le ſens de toute la phraſe; rien n'obſcurcit plus la conſtruction; ils ſont lâches au lieu d'être abondants, & l'on devineroit plutôt l'énigme du Sphynx que leur penſée. Une autre cauſe qui nuit autant aux progrès des Lettres que les vices que je reproche à notre Langue & au Style de nos Ecrivains, c'eſt le défaut des bonnes études. Notre nation a été accuſée de pédanterie parce que nous avons eu une foule de Commentateurs vétilleurs & peſants. Pour ſe

laver de ce reproche, on commence à négliger l'étude des Langues ſavantes; & afin de ne point paſſer pour pédant, on va devenir ſuperficiel. Peu de nos Savants peuvent lire ſans difficulté les auteurs Claſſiques tant grecs que latins. Si l'on veut ſe former l'oreille à l'harmonie des vers d'Homère, il faut pouvoir le lire coulamment ſans le ſecours d'un Dictionnaire. J'en dis autant au ſujet de Démoſthene, d'Ariſtote, de Thucydide, & de Platon. Il en eſt de même pour ſe rendre familiére la connoiſſance des auteurs latins. La jeuneſſe à préſent ne s'applique presque pas du tout au grec, & peu apprennent aſſez le Latin pour traduire médiocrement les ouvrages des grands hommes qui ont honoré le Siécle d'Auguſte. Ce ſont cependant là les ſources abondantes où les Italiens, les François, & les Anglois, nos devanciers, ont puiſé leurs connoiſſances; ils ſe ſont formés autant qu'ils ont pû ſur

ces grands modeles; ils ſe ſont approprié leur façon de penſer: & en admirant les grandes beautés dont les ouvrages des anciens fourmillent, ils n'ont pas négligé d'en apprécier les défauts. Il faut eſtimer avec diſcernement, & ne jamais s'abandonner à une adulation aveugle. Ces heureux jours, dont les Italiens, les François, & les Anglois ont joüi avant nous, commencent maintenant à décliner ſenſiblement. Le Public eſt raſſaſié des Chefs-d'œuvre qui ont paru; les connoiſſances étant plus répandues, ſont moins eſtimées; enfin, ces nations ſe croyent en poſſeſſion de la gloire que leurs auteurs leur ont acquiſe, & elles s'endorment ſur leurs Lauriers. Mais je ne ſais comment cette digreſſion m'a égaré de mon ſujet. Retournons à nos foyers, & continuons encore à examiner ce qui s'y trouve de défectueux à l'égard de nos Etudes.

Je crois remarquer que le petit nombre de bons & d'habiles Inſtituteurs qui ſe trouvent, ne répond pas aux beſoins des Ecoles; nous en avons beaucoup, & toutes veulent être pourvues. Si les maîtres ſont pédants, leur eſprit vétilleur s'appeſantit ſur des bagatelles & néglige les choſes principales. Longs, diffus, ennuyeux, vuides de choſes dans leurs inſtructions, ils excedent leurs Ecoliers, & leur inſpirent du dégoût pour les études. D'autres Recteurs s'acquittent de leur emploi en mercénaires: que leurs Ecoliers profitent ou qu'ils ne s'inſtruiſent pas, celà leur eſt indifférent pourvû que leurs gages leur ſoient exactement payés. Et c'eſt encore pis, ſi ces maîtres manquent eux-mêmes de connoiſſances. Qu'apprendront-ils aux autres, ſi eux-mêmes ne ſavent rien? à Dieu ne plaiſe qu'il n'y ait pas quelque exception à cette regle, & qu'on ne trouve pas en Allemagne quelques Rec-

teurs habiles. Je ne m'y oppoſe en rien; je me borne à déſirer ardemment que leur nombre fût plus conſidérable. Que ne dirai-je pas de la Méthode vicieuſe que les maîtres emploient pour enſeigner à leurs Eleves la Grammaire, la Dialectique, la Rhétorique, & d'autres connoiſſances? Comment formeront-ils le goût de leurs Ecoliers, s'ils ne ſavent pas eux-mêmes diſcerner le bon du médiocre, & le médiocre du mauvais; s'ils confondent le Style diffus avec le Style abondant; le trivial, le bas, avec le naïf; la proſe négligée & défectueuſe avec le Style ſimple; le Galimathias avec le ſublime? s'ils ne corrigent pas avec exactitude les Thêmes de leurs Ecoliers? s'ils ne relevent pas leurs fautes ſans les décourager, & s'ils ne leur inculquent pas ſoigneuſement les regles qu'ils doivent toujours avoir devant les yeux en compoſant? J'en dis autant pour l'exactitude des métaphores; car

je me reſſouviens dans ma jeuneſſe d'avoir lû dans une Epitre dédicatoire d'un Profeſſeur Heineccius à une Reine, ces belles paroles: „*Ihro Majeſtät glänzen wie ein Kar-*„*funkel am Finger der jetzigen Zeit.*" „Vo-„tre Majeſté brille comme une Eſcarboucle „au doigt du temps préſent." Peut-on rien de plus mauvais? Pourquoi une Eſcarboucle? Eſt-ce que le temps a un doigt? Quand on le repréſente, on le peint avec des ailes, parce qu'il s'envole ſans ceſſe; avec un Clepſydre, parce que les heures le diviſent; & on arme ſon bras d'une faulx, pour déſigner qu'il fauche ou détruit tout ce qui exiſte. Quand des Profeſſeurs s'expriment dans un ſtyle auſſi bas que ridicule, à quoi faut-il s'attendre de leurs Ecoliers?

Paſſons maintenant des baſſes Claſſes aux Univerſités; examinons les impartialement de même. Le défaut qui me ſaute le plus aux yeux, c'eſt qu'il n'y a point de méthode

générale pour enſeigner les ſciences; chaque Profeſſeur s'en fait une. Je ſuis de l'opinion qu'il n'y a qu'une bonne méthode, & qu'il faut s'en tenir à celle-là. Mais quelle eſt la pratique de nos jours? Un Profeſſeur en droit, par exemple, a quelques Juriſconſultes favoris, dont il explique les opinions; il s'en tient à leurs ouvrages ſans faire mention de ce que d'autres Auteurs ont écrit ſur le droit; il releve la dignité de ſon art pour faire valoir ſes connoiſſances; il croit paſſer pour un oracle s'il eſt obſcur dans ſes leçons; il parle des loix de Memphis quand il eſt queſtion des coutumes d'Osnabrück, ou il inculque les loix de Minos à un Bachelier de St. Gall. Le Philoſophe a ſon Syſtême favori, auquel il ſe tient à peu-près de même. Ses Ecoliers ſortent de ſon College la tête remplie de préjugés; ils n'ont parcouru qu'une petite partie des opinions humaines, ils n'en connoiſſent pas toutes

les erreurs ni toutes les abſurdités. Je ſuis encore indécis ſur la médecine, ſi elle eſt un art, ou ſi elle n'en eſt pas un; mais je ſuis perſuadé certainement, qu'aucun homme n'a la puiſſance de refaire un Eſtomac, des poulmons, & des reins, quand ces parties eſſentielles à la vie humaine ſont viciées; & je conſeille très-fort à mes amis, s'ils ſont malades, d'appeller à leur ſecours un médecin qui ait rempli plus d'un Cimetiére, plutôt, qu'un jeune Eleve de Hoffmann ou de Bœrhave, qui n'a tué perſonne. Je n'ai rien à reprendre en ceux qui enſeignent la Géométrie. Cette ſcience eſt la ſeule, qui n'ait point produit de Sectes; elle eſt fondée ſur l'analyſe, ſur la Synthèſe & ſur le calcul; elle ne s'occupe que de vérités palpables; auſſi a-t-elle la même méthode en tout pays. Je me renferme également dans un reſpectueux ſilence à l'égard de la Théologie. On dit que c'eſt une ſcience divine, & qu'il

n'eſt pas permis aux profanes de toucher à l'encenſoir. Il me ſera, je crois, permis d'en agir avec moins de circonſpection avec Meſſieurs les Profeſſeurs en hiſtoire, & de préſenter quelque petit doute à leur examen. J'oſe leur demander, ſi l'étude de la Chronologie eſt ce qu'il y a de plus utile dans l'hiſtoire; ſi c'eſt une faute irrémiſſible de ſe tromper ſur l'année de la mort de Belus; ſur le jour où le cheval de Darius ſe mettant à hennir, éleva ſon maître ſur le Thrône de Perſe; ſur l'heure où la Bulle d'or fut publiée, ſi ce fut à ſix heures du matin ou à quatre heures de l'aprés-midi? Pour moi, je me contente de ſavoir le contenu de la Bulle d'or, & qu'elle a été promulguée l'année 1356. Ce n'eſt pas que je veuille excuſer des hiſtoriens, qui commettent des anachronismes: j'aurai cependant plutôt de l'indulgence pour les petites fautes de cette nature que pour des fautes conſidé-

rables; comme celles de rapporter confuſément les faits, de ne pas développer avec clarté les cauſes & les événements, de négliger toute méthode, de s'appeſantir longuement ſur les petits objets, & de paſſer légerement ſur ceux qui ſont les plus eſſentiels. Je penſe à peu-près de même à l'égard de la Généalogie; & je crois qu'on ne doit pas lapider un homme de Lettres pour ne pas ſavoir débrouiller la Généalogie de Sainte Helene, mere de l'Empereur Conſtantin, ou de Hildegarde, femme ou maîtreſſe de Charlemagne. On ne doit enſeigner que ce qu'il eſt néceſſaire de ſavoir, on doit négliger le reſte. Peut-être trouverez-vous ma cenſure trop ſévere. Comme rien n'eſt parfait ici bas, vous en conclurez que notre Langue, nos Colleges, & nos Univerſités ne le ſont pas non plus. Vous ajoûterez que la Critique eſt aiſée, mais que l'art eſt difficile; qu'il faut donc indiquer quelles ſont, pour

mieux faire, les regles qu'on doit ſuivre. Je ſuis tout diſpoſé, Monſieur, à vous ſatisfaire. Je crois que ſi d'autres Nations ont pû ſe perfectionner, nous avons les mêmes moyens qu'eux, & qu'il ne s'agit que de les employer. Il y a longtemps que dans mes heures de loiſir j'ai réflechi ſur ces matières, de ſorte que je les ai aſſez préſentes pour les coucher ſur le papier & les ſoumettre à vos lumières; d'autant plus que je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité.

Commençons par la Langue allemande, laquelle j'accuſe d'être diffuſe, difficile à manier, peu ſonore, & qui manque de plus de cette abondance de termes métaphoriques ſi néceſſaires pour fournir des tours nouveaux, & pour donner des graces aux langues polies. Afin de déterminer la route que nous devons prendre pour arriver à ce but, examinons le chemin que nos voiſins ont pris pour y parvenir. En Italie, du temps de

Charlemagne, on parloit encore un jargon barbare; c'étoit un mêlange de mots pris des Huns & des Lombards entremêlés de phraſes latines, mais qui auroient été ininteligibles aux oreilles de Cicéron ou de Virgile: Ce dialecte demeura tel qu'il étoit, durant les Siècles de barbarie qui ſe ſuccéderent. Longtemps après, parut le Dante; ſes vers charmerent ſes lecteurs, & les Italiens commencerent à croire que leur Langue pourroit ſuccéder à celle des Vainqueurs de l'univers; enſuite peu avant & durant la renaiſſance des Lettres, fleurirent Pétrarque, l'Arioſte, Sannazar, & le Cardinal Bembe. C'eſt principalement le génie de ces hommes célebres qui a fixé la Langue Italienne. L'on vit ſe former en même temps l'Académie de la Cruſca, qui veille à la conſervation comme à la pureté du Style.

Je paſſe maintenant en France. Je trouve qu'à la Cour de François I. on parloit

un jargon auſſi diſcordant pour le moins que notre Allemand l'eſt encore; & n'en déplaiſe aux Admirateurs de Marot, de Rabelais, de Montagne, leurs Ecrits groſſiers & dépourvus de graces, ne m'ont cauſé que de l'ennui & du dégoût. Après eux vers la fin du Regne de Henri IV. parut Malherbe. C'eſt le premier Poëte que la France ait eu; ou, pour mieux dire, en qualité de verſificateur il eſt moins défectueux que ſes devanciers. Pour marque qu'il n'avoit pas pouſſé ſon art à la perfection, je n'ai qu'à vous rapeller ces vers que vous connoiſſez d'une de ſes Odes:

„Prends ta foudre, Louis, & va, comme un Lion,
„Donner le dernier coup à la derniere tête de la rebellion."

A-t-on jamais vû un Lion armé d'un foudre? La fable met la foudre entre les mains du maître des Dieux, ou elle en arme l'aigle qui l'accompagne; jamais Lion n'a eu cet

attribut. Mais quittons Malherbe avec ſes métaphores impropres, & venons aux Corneilles, aux Racines, aux Deſpréaux, aux Boſſuets, aux Flèchiers, aux Paſcals, aux Fénélons, aux Bourſaults, aux Vaugelas, les véritables peres de la langue Françoiſe; ce ſont eux qui ont formé le ſtyle, fixé l'uſage des mots, rendu les phaſes harmonieuſes, & qui ont donné de la force & de l'énergie au vieux jargon barbare & diſcordant de leurs ancêtres : On dévora les ouvrages de ces beaux génies. Ce qui plait ſe retient. Ceux qui avoient du talent pour les Lettres, les imiterent. Le ſtyle & le goût de ces grands hommes ſe communiqua depuis à toute la Nation. Mais ſouffrez que je vous arrête un moment, pour vous faire remarquer, qu'en Grece, en Italie, comme en France, les Poëtes ont été les premiers, qui rendant leur langue flexible & harmonieuſe, l'ont ainſi préparée à deve-

nir plus ſouple & plus maniable ſous la plume des auteurs, qui après eux écrivirent en proſe.

Si je me tranſporte maintenant en Angleterre, j'y trouve un tableau ſemblable à celui que je vous ai fait de l'Italie & de la France. L'Angleterre avoit été ſubjuguée par les Romains, par les Saxons, par les Danois, & enfin par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie. De cette confuſion des Langues de leurs vainqueurs, en y joignant le jargon qu'on parle encore dans la Principauté de Galles, ſe forma l'Anglois. Je n'ai pas beſoin de vous avertir que dans ces temps de barbarie, cette langue étoit au moins auſſi groſſiére que celles dont je viens de vous parler. La renaiſſance des Lettres opéra le même effet ſur toutes les Nations; l'Europe étoit laſſe de l'ignorance craſſe dans laquelle elle avoit croupi durant tant de ſiècles, elle voulut s'éclairer. L'Angle-

terre, toujours jalouſe de la France, aſpiroit à produire elle-même ſes auteurs; & comme pour écrire, il faut avoir une langue, elle commença à perfectionner la ſienne: Pour aller plus vîte, elle s'appropria du latin, du françois, de l'Italien, tous les termes qu'elle jugea lui être néceſſaires; elle eut des Ecrivains célebres; mais ils ne purent adoucir ces ſons aigus de leur langue qui choquent les oreilles étrangeres. Les autres Idiomes perdent quand on les traduit, l'anglois ſeul y gagne. Je me ſouviens à ce propos de m'être trouvé un jour avec des gens de Lettres; quelqu'un leur demanda en quelle langue s'étoit énoncé le ſerpent qui tenta notre premiére mere? En anglois, répondit l'érudit, car le ſerpent ſiffle. Prenez cette mauvaiſe plaiſanterie pour ce qu'elle vaut.

Après vous avoir expoſé comment chez d'autres Nations les langues ont été culti-

vées & perfectionnées, vous jugez sans doute, qu'en employant les mêmes moyens, nous réussirons également comme eux. Il nous faut donc de grands Poëtes & de grands Orateurs pour nous rendre ce service, & nous ne devons pas l'attendre des Philosophes; leur partage est de déraciner des erreurs, & de découvrir des vérités nouvelles. Les Poëtes & les Orateurs doivent nous enchanter par leur harmonie, nous attendrir & nous persuader; mais comme on ne fait pas naître des génies à point nommé, voyons si nous ne pourrons pas faire également quelques progrès en employant des secours intermédiaires. Pour resserrer notre style, retranchons toute parenthèse inutile; pour acquérir de l'énergie traduisons les auteurs anciens qui se sont exprimés avec le plus de force & de grace. Prenons chez les Grecs, Thucydide, Xénophon; n'oublions pas la Poétique d'Aristote. Qu'on

s'applique ſurtout à bien rendre la force de Démoſthenes. Nous prendrons des Latins le Manuel d'Epictete, les Penſées de l'Empereur Marc-Aurele, les Commentaires de Céſar, Salluſte, Tacite, l'art poétique d'Horace. Les François pourront nous fournir les Penſées de la Roche-Foucault, les lettres Perſanes, l'Eſprit des loix. Tous ces livres que je propoſe, la plûpart écrits en ſtyle ſententieux, obligeront ceux qui les traduiront, à fuir les termes oiſeux & les paroles inutiles; nos Ecrivains emploieront toute leur ſagacité à reſſerrer leurs idées, pour que leur Traduction ait la même force que l'on admire dans leurs originaux. Toutefois en rendant leur ſtyle plus énergique, ils ſeront attentifs à ne point devenir obſcurs; & pour conſerver cette clarté, le premier des devoirs de tout Ecrivain, ils ne s'écarteront jamais des regles de la Grammaire, afin que les verbes qui doivent régir les

phraſes, ſoient placés de ſorte qu'il n'en réſulte aucun ſens amphibologique. Des traductions faites en ce genre ſerviront de modeles, ſur les quels nos Ecrivains pourront ſe mouler. Alors nous pourrons nous flatter d'avoir ſuivi le précepte qu' Horace donne aux auteurs dans ſa Poétique: *Tot verba, tot pondera.* Il ſera plus difficile d'adoucir les ſons durs dont la plûpart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaiſent aux oreilles; trop de Conſonnes rapprochées les choquent, parcequ'elles coûtent à prononcer, & n'ont rien de ſonore: nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les derniéres Syllabes ſont ſourdes & déſagréables, comme *ſagen, geben, nehmen:* Mettez un *a* au bout de ces terminaiſons & faites en *ſagena, gebena, nehmena,* & ces ſons flatteront l'oreille. Mais je ſais auſſi, que quand même l'Empereur avec ſes huit Electeurs dans une Diet-

te ſolemnelle de l'Empire, donneroit une loi pour qu'on prononçât ainſi, les Sectateurs zélés du Tudesque ſe moqueroient d'eux & crieroient partout en beau latin: *Cæſar non eſt ſuper grammaticos*, & le Peuple qui décide des Langues en tout pays, continueroit à prononcer ſagen & geben comme de coutume. Les françois ont adouci par la prononciation bien des mots qui choquent les oreilles & qui avoient fait dire à l'Empereur Julien, que les Gaulois croaſſoient comme les corneilles. Ces mots tels qu'on les prononçoit alors, ſont, *crojo-gent*, *voi-yai-gent*, on les prononce à préſent *croyent*, *voyent*; s'ils ne flattent pas, ils ſont toutefois moins déſagréables. Je crois que pour de certains mots nous en pourrions uſer de même. Il eſt encore un vice que je ne dois pas omettre, celui des comparaiſons baſſes & triviales, puiſées dans le jargon du Peuple. Voici, par exem-

ple, comme s'exprima un Poëte, qui dédia ſes ouvrages à je ne ſais quel Protecteur: „*Schieſs groſser Gönner, ſchieſs deine Strah-*„*len, Arm dick, auf deinen Knecht her-*„*nieder.*" „Répands, grand Protecteur, „répands tes rayons gros comme le bras ſur „ton ſerviteur." Que dites vous de ces rayons gros comme le bras? N'auroit-on pas dû dire à ce Poëte: mon ami, apprends à penſer avant de te mêler d'écrire? N'imitons donc pas les pauvres qui veulent paſſer pour riches; convenons de bonne foi de notre indigence; que celà nous encourage plûtôt à gagner par nos travaux les tréſors de la Littérature, dont la poſſeſſion mettra le comble à la gloire nationale.

Après vous avoir expoſé de quelle maniére on pouroit former notre langue, je vous prie de me prêter la même attention à l'égard des meſures que l'on pourroit prendre pour étendre la ſphere de nos connoiſ-

ſances, rendre les études plus faciles, plus utiles, & former en même temps le goût de la jeuneſſe. Je propoſe en premier lieu, qu'on faſſe un choix plus réfléchi des Recteurs qui doivent régir les Claſſes, & qu'on leur preſcrive une méthode ſage & judicieuſe qu'ils doivent ſuivre en enſeignant, tant pour la Grammaire & pour la Dialectique qu'également pour la Rhétorique; qu'on faſſe de petites diſtinctions pour les enfants qui s'appliquent, & de légeres flétriſſures pour ceux qui ſe négligent. Je crois que le meilleur traité de Logique & en même temps le plus clair, eſt celui de Wolff. Il faudroit donc obliger tous les Recteurs à l'enſeigner, d'autant plus que celui de Batteux n'eſt pas traduit & qu'il ne l'emporte pas ſur l'autre. Pour la Rhétorique, qu'on s'en tienne à Quintilien. Quiconque, en l'étudiant, ne parvient pas à l'éloquence, n'y parviendra jamais. Le ſtyle de cet ouvrage eſt clair,

il contient tous les préceptes & les regles de l'art; mais il faut avec celà que les maîtres examinent avec ſoin les Thêmes de leurs Ecoliers, en leur expliquant les raiſons pour les quelles on corrige leurs fautes, & en louant les endroits où ils ont réuſſi.

Si les maîtres ſuivent la méthode que je propoſe, ils développeront le germe des talents où la nature en a ſemés; ils perfectionneront le jugement de leurs Ecoliers en les accoutumant à ne point décider ſans connoiſſance de cauſe, ainſi qu'à tirer des conſéquences juſtes de leurs principes. La Rhétorique rendra leur eſprit méthodique; ils apprendront l'art d'arranger leurs idées, de les joindre, & de les lier les unes aux autres par des tranſitions naturelles, imperceptibles, & heureuſes; ils ſçauront proportionner le Style au ſujet, employer à propos les figures, tant pour varier la Monotonie du Style, que pour répandre des fleurs ſur les

endroits qui en ſont ſusceptibles; & ils ne confondront pas deux métaphores en une, ce qui ne peut préſenter qu'un ſens louche au Lecteur. La Rhétorique leur enſeignera encore à faire un choix des arguments qu'ils veulent employer ſelon le caractere de l'Auditoire auquel ils ont à s'adreſſer; ils apprendront à s'inſinuer dans les eſprits, à plaire, à émouvoir, à exciter l'indignation ou la pitié, à perſuader, à entraîner tous les ſuffrages: Quel art divin que celui, où, par le moyen de la ſeule parole, ſans force ni violence, on parvient à ſubjuguer les eſprits, à régner ſur les cœurs, & à ſavoir exciter dans une nombreuſe aſſemblée les paſſions des quelles on veut qu'elle ſoit ſuſceptible. Si les bons Auteurs étoient traduits en notre langue, j'en recommanderois la lecture comme celle d'une choſe importante & néceſſaire. Par exemple, pour les Logiciens, rien ne les formeroit mieux

que le Commentaire de Bayle sur les Comettes, & sur le *Contrains-les d'entrer.* Bayle est selon mes foibles lumiéres, le premier des Dialecticiens de l'Europe; il raisonne non seulement avec force & précision: mais il excelle surtout à voir d'un coup-d'œil tout ce de quoi une proposition est susceptible; son côté fort, son côté foible; comment il faut la soûtenir, & comment on pourra réfuter ceux qui l'attaqueront. Dans son grand Dictionnaire il attaque Ovide sur le débrouillement du Cahos; il y a des articles excellents sur les Manichéens, sur Epicure, sur Zoroastre &c. Tous méritent d'être lus & étudiés, & ce sera un avantage inestimable pour les jeunes gens qui pourront s'approprier la force du raisonnement & la vive pénétration d'esprit de ce grand homme. Vous devinez d'avance les auteurs que je recommanderai à ceux qui étudient l'éloquence. Pour qu'ils apprennent à sacrifier

aux graces, je voudrois qu'ils luſſent les grands Poëtes, Homere, Virgile, quelques Odes choiſies d'Horace, quelques vers d'Anacréon. Afin qu'ils priſſent le grand goût de l'éloquence, je mettrois Démoſthene & Cicéron entre leurs mains; on leur feroit remarquer en quoi differe le mérite de ces deux grands orateurs. Au premier on ne ſauroit rien ajoûter, au ſecond il n'y a rien à retrancher. Ces lectures pourroient être ſuivies des belles Oraiſons funebres de Boſſuet & de Flèchier, du Démoſthene & du Cicéron françois, & du petit Carême de Maſſillon rempli de traits de la plus ſublime éloquence. Afin de leur apprendre dans quel goût il faut écrire l'hiſtoire, je voudrois qu'ils luſſent Tite-Live, Salluſte, Tacite; on leur feroit remarquer en même temps la Nobleſſe du Style, la beauté de leur narration, en condamnant toutefois la crédulité avec la quelle Tite-Live donne à

la fin de chaque année une Liſte de miracles les uns plus ridicules que les autres. Ces jeunes gens pourroient enſuite parcourir l'hiſtoire univerſelle de Boſſuet, & les révolutions Romaines par l'Abbé de Vertot; on pourroit y ajoûter l'avantpropos de l'Hiſtoire de Charles Quint par Robertſon. Ce ſeroit le moyen de leur former le goût & de leur apprendre comment il faut écrire; mais ſi le Recteur n'a pas lui-même ces connoiſſances, il ſe contentera de dire; ici Démoſthene emploie le grand argument Oratoire; là, & dans la plus grande partie du Diſcours, il ſe ſert de l'Enthymême; voilà une apoſtrophe, voici une profopopée; en tel endroit une Métaphore, dans l'autre une hyperbole. Celà eſt bon, mais ſi le maître ne releve pas mieux les beautés de l'auteur, & qu'il n'en faſſe pas remarquer les défauts, (parce qu'il en échappe même aux plus grands orateurs,) il n'aura pas rempli ſa

tâche. J'insiste si fort sur toutes ces choses, à cause que je voudrois que la jeunesse sortît des Ecoles avec des Idées nettes, & que non content de leur remplir la mémoire, l'on s'attachât surtout à leur former le jugement, afin qu'ils appriſſent à discerner le bon du mauvais, & que ne se bornant pas à dire, cela me plaît, ils puiſſent à l'avenir donner des raisons solides de ce qu'ils approuvent ou de ce qu'ils rejettent.

Pour vous convaincre du peu de goût qui jusqu'à nos jours regne en Allemagne, vous n'avez qu'à vous rendre aux Spectacles publics. Vous y verrez représenter les abominables piéces de Schakespear traduites en notre langue, & tout l'Auditoire se pâmer d'aise en entendant ces farces ridicules & dignes des Sauvages du Canada. Je les appelle telles parce qu'elles péchent contre toutes les regles du Théâtre. Ces regles ne sont point arbitraires, vous les trouvez dans la

Poétique d'Ariſtote, où l'unité de lieu, l'unité de temps, & l'unité d'intérêt ſont preſcrites comme les ſeuls moyens de rendre les Tragédies intéreſſantes; au lieu que dans ces piéces Angloiſes la Scène dure l'eſpace de quelques années. Où eſt la vraiſemblance? Voilà des Crocheteurs & des Foſſoyeurs qui paroiſſent & qui tiennent des propos dignes d'eux; enſuite viennent des Princes & des Reines. Comment ce mêlange bizarre de baſſeſſe & de grandeur, de bouffonnerie & de tragique, peut-il toucher & plaire? On peut pardonner à Schakespear ces écarts bizarres; car la naiſſance des arts n'eſt jamais le point de leur maturité. Mais voilà encore un Gœtz de Berlichingen qui paroît ſur la ſcène, imitation déteſtable de ces mauvaiſes piéces angloiſes, & le Parterre applaudit & demande avec enthouſiaſme la répétition de ces dégoûtantes platitudes. Je ſais qu'il ne faut point diſputer des goûts;

cependant permettez moi de vous dire, que ceux qui trouvent autant de plaiſir aux Danſeurs de corde, aux marionettes, qu'aux Tragédies de Racine, ne veulent que tuer le temps; ils préferent ce qui parle à leurs yeux à ce qui parle à leur eſprit, & ce qui n'eſt que Spectacle à ce qui touche le cœur. Mais revenons à notre ſujet.

Après vous avoir parlé des baſſes Claſſes, il faut que j'en agiſſe avec la même franchiſe à l'égard des Univerſités, & que je vous propoſe les corrections qui paroîtront les plus avantageuſes & les plus utiles à ceux qui voudront ſe donner la peine d'y bien réfléchir. Il ne faut pas croire que la méthode qu'emploient les Profeſſeurs pour enſeigner les ſciences, ſoit indifférente; s'ils manquent de clarté & de netteté, leurs peines ſont perdues; ils ont leur Cours tout préparé d'avance, & ils s'en tiennent là. Que ce Cours de leur Science ſoit bien ou mal fait,

fait, perſonne ne s'en embarraſſe; auſſi voit-on le peu d'avantage qu'on retire de ces Etudes; bien peu d'Ecoliers en ſortent avec les connoiſſances qu'ils en devroient rapporter. Mon idée ſeroit donc de preſcrire à chaque Profeſſeur la regle qu'il doit ſuivre en enſeignant dans ſes Colleges. En voici l'ébauche. Mettons le Géometre & le Théologien de côté, parce qu'il n'y a rien à ajoûter à l'évidence du premier, & qu'il ne faut point choquer les opinions populaires du dernier. Je trouve d'abord le Philoſophe. J'exigerois qu'il commençât ſon cours par une définition exacte de la Philoſophie; qu'enſuite en remontant aux temps les plus reculés, il rapportât toutes les différentes opinions que les hommes ont eues ſelon l'ordre des temps qu'ont fleuri ceux qui les ont enſeignées. Il ne ſuffiroit pas, par exemple, de leur dire, que les Stoïciens admettoient dans leur Syſtême, que les ames hu-

maines ſont des parcelles de la Divinité. Quelque belle & ſublime que ſoit cette idée, le Profeſſeur fera remarquer qu'elle implique contradiction, parce que ſi l'homme étoit une parcelle de la Divinité, il auroit des connoiſſances infinies qu'il n'a point; parce que ſi Dieu étoit dans les hommes, il arriveroit à préſent que le Dieu Anglois ſe battroit contre le Dieu François & Eſpagnol; que ces diverſes parties de la Divinité tâcheroient de ſe détruire réciproquement, & qu'enfin toutes les Scélérateſſes, tous les crimes que les hommes commettent, ſeroient des oeuvres divines. Quelle abſurdité d'admettre de pareilles horreurs! Donc elles ne ſont pas vraies. S'il touche au Syſtême d'Epicure, il s'arrêtera ſurtout ſur l'impaſſibilité que ce Philoſophe attribue à ſes Dieux, ce qui eſt contraire à la Nature divine: il n'oubliera pas d'inſiſter ſur l'abſurdité de la déclinaiſon des Atomes, & ſur

tout ce qui répugne à l'exactitude & à la liaiſon du raiſonnement. Il fera ſans doute mention de la Secte Acataleptique & de la néceſſité où les hommes ſe trouvent ſouvent de ſuspendre leur jugement en tant de matiéres méthaphyſiques, où l'analogie & l'expérience ne ſauroient leur prêter de fil pour ſe conduire dans ce Labyrinthe. Enſuite il en viendra à Galilée; il expoſera nettement ſon Syſtême; il ne manquera pas d'appuyer ſur l'abſurdité du Clergé Romain qui ne vouloit pas que la Terre tournât, qui Se révoltoit contre les Antipodes, & qui tout infaillible qu'il croyoit être, perdit à cette fois au moins ſon procès devant le Tribunal de la raiſon. Viendra enſuite Copernic, Tycho-Brahé, le Syſtême des Tourbillons. Le Profeſſeur démontrera à ſes auditeurs l'impoſſibilité du plein qui s'oppoſeroit à tout mouvement; il prouvera évidemment, malgré Deſcartes, que les animaux ne ſont pas des

Machines. Ceci ſera ſuivi de l'Abrégé du Syſtême de Neuton, du vuide qu'il faut admettre ſans qu'on puiſſe dire ſi c'eſt une négation d'exiſtence, ou ſi ce vuide eſt un Etre à la Nature duquel nous ne pouvons attacher aucune idée préciſe. Celà n'empêchera pas que le Profeſſeur n'inſtruiſe ſon Auditoire du parfait rapport de ce Syſtême calculé par Neuton, avec les phénomenes de la Nature; & c'eſt ce qui obligea les modernes d'admettre la peſanteur, la gravitation, la force centripede & la force centrifuge, propriétés occultes de la Nature inconnuës juſqu'à nos jours. Ce ſera alors le tour de Leibnitz, du Syſtême des Monades & de celui de l'harmonie préétablie. Le Profeſſeur fera remarquer ſans doute, que ſans unité, point de nombre. Donc il faut admettre des Corps inſécables dont la matiére ſoit compoſée. Il fera obſerver de plus à ſon Auditoire, qu'idéalement la matiére peut ſe di-

viſer à l'infini; mais que dans la pratique les premiers Corps pour être trop déliés, échappent à nos ſens, & qu'il faut de toute néceſſité des premiéres parties indeſtructibles, qui ſervent de principes aux Eléments; car rien ne ſe fait de rien, & rien ne s'anéantit. Ce Profeſſeur repréſentera le Syſtême de l'harmonie préétablie, comme le Roman d'un homme de beaucoup de génie; & il ajoûtera ſans doute, que la Nature prend la voie la plus courte pour arriver à ſes fins: il remarquera qu'il ne faut pas multiplier les Etres ſans néceſſité. Viendra enſuite Spinoſa, qu'il réfutera ſans peine, en employant les mêmes arguments dont il s'eſt ſervi contre les Stoïciens; & s'il prend ce Syſtême du côté où il paroît nier l'exiſtence du premier Etre, rien ne lui ſera plus facile que de le réduire en poudre, ſurtout s'il fait voir la deſtination de chaque choſe, le but pour le quel elle eſt faite. Tout, même

jusqu'à la végétation d'un brin d'herbe, prouve la Divinité; & ſi l'homme jouit d'un degré d'intelligence qu'il ne s'eſt point donné, il faut à plus forte raiſon, que l'Etre dont il tient tout, ait un eſprit infiniment plus profond & plus immenſe. Notre Profeſſeur ne mettra pas Mallebranche tout-à-fait de côté. En développant les principes de ce ſavant Pere de l'oratoire, il montrera que les conſéquences qui en découlent naturellement, ramenent à la Doctrine des Stoïciens, à l'ame univerſelle dont tous les Etres animés font partie. Si nous voyons tout en Dieu, ſi nos ſenſations, nos penſées, nos deſirs, notre volonté émanent directement de ſes opérations intellectuelles ſur nos organes, nous ne devenons que des Machines muës par des mains divines. Dieu reſte ſeul, & l'homme diſparoît. Je me flatte que Monſieur le Profeſſeur, s'il a le ſens commun, n'oubliera pas le ſage Locke, le ſeul des mé-

taphyſiciens qui a ſacrifié l'imagination au bon ſens, qui ſuit l'expérience autant qu'elle peut le conduire, & qui s'arrête prudemment quand ce guide vient à lui manquer. Eſt-il queſtion de morale? Monſieur le Profeſſeur dira quelques mots de Socrate; il rendra juſtice à Marc-Aurele, & il s'étendra plus amplement ſur les offices de Cicéron, le meilleur ouvrage de morale qu'on ait écrit & qu'on écrira.

Je ne dirai que deux mots aux médecins. Ils doivent ſurtout accoutumer leurs Eleves à bien examiner les ſymptômes des maladies pour en bien connoître le genre. Ces ſymptômes ſont un pouls rapide & foible; un pouls fort & violent; un pouls intermittant; la ſechereſſe de la langue; les yeux; la nature de la tranſpiration; les ſécretions, tant urines que matiéres fécales, dont ils peuvent tirer des inductions pour apprécier moins vaguement le genre de Maraſme qui

cauſe la Maladie; & c'eſt ſur ces connoiſſances qu'il doit faire choix des remedes convenables. Le Profeſſeur fera de plus ſoigneuſement obſerver à ſes Ecoliers la prodigieuſe différence des tempéraments & l'attention qu'ils exigent. Il promenera la même maladie de tempérament en tempérament; il inſiſtera principalement ſur la néceſſité d'obſerver combien dans la même maladie la médecine doit être proportionnée à la compétence de la conſtitution du patient. Je n'oſe pas néanmoins préſumer, qu'avec toutes ces inſtructions ces jeunes Eſculapes faſſent des miracles. Le gain que le Public y fera, c'eſt qu'il y aura moins de Citoyens tués par l'ignorance ou par la pareſſe des médecins.

Pour abréger, je paſſe ſur la Botanique, la Chymie, & les expériences phyſiques, afin d'entreprendre Monſieur le Profeſſeur en Droit, qui m'a la mine bien rébarbative.

Je lui dirai: Monſieur! nous ne ſommes plus dans le ſiécle des mots, nous ſommes dans celui des choſes. De grace, pour l'avantage du Public, daignez mettre un peu moins de pédanterie & plus de bon ſens dans les profondes Leçons que vous croyez faire. Vous perdez votre temps, Monſieur, à enſeigner un droit public, qui n'eſt pas même un droit particulier, que les Puiſſants ne reſpectent pas, & dont les foibles ne tirent aucune aſſiſtance: Vous endoctrinez vos Ecoliers des Loix de Minos, de Solon, de Lycurgue, des douze Tables de Rome, du Code de l'Empereur Juſtinien; & pas le mot, ou peu de choſe des loix & des Coutumes reçuës dans nos Provinces. Pour vous tranquilliſer, nous vous promettons de croire, que votre cervelle eſt formée de la quinteſſence de celles de Cujas & de Barthole fondues enſemble; mais daignez conſidérer que rien n'eſt plus précieux que le

temps, & que celui qui le perd en phraſes inutiles, eſt un prodigue auquel vous adjugeriez le Séqueſtre ſi on l'accuſoit devant votre Tribunal. Permettez donc, Monſieur, tout érudit que vous êtes, qu'un ignorant de ma trempe (ſi vous encouragez ma timidité) vous propoſe un eſpece de Cours de droit que vous pourriez faire. Vous commencerez par prouver la néceſſité des loix, parcequ'aucune ſociété ne peut ſe ſoûtenir ſans elles. Vous montrerez qu'il y en a de civiles, de criminelles, & d'autres qui ne ſont que de convention. Les premiéres ſervent pour aſſurer les poſſeſſions, ſoit pour les héritages, ſoit pour les dots, les Douaires, les contracts de ventes & d'achats; elles indiquent les principes qui ſervent de regle pour décider des limites ainſi que pour éclaircir des droits qui ſont en litige. Les loix criminelles ſont plutôt pour atterrer le crime que pour le punir; les peines doivent

être proportionnées aux délits, & les châtiments les plus doux doivent en tout temps être préférés aux plus rigoureux. Les loix de convention ſont celles que les Gouvernements établiſſent pour favoriſer le commerce ou l'induſtrie. Les deux premiéres ſortes de loix ſont d'un genre ſtable ; les derniéres ſont ſujettes à des changements ſoit par des cauſes internes ou externes, qui peuvent obliger d'abroger les unes & d'eu créer de nouvelles. Ce préambule expoſé avec toute la netteté néceſſaire, Monſieur le Profeſſeur, ſans conſulter Grotius ni Puffendorff, aura la bonté d'analyſer les loix de la contrée où il réſide: il ſe gardera ſortout de donner du goût à ſes Eleves pour l'eſprit contentieux; au lieu d'eu faire des embrouilleurs, il en fera des débrouilleurs; & il emploiera tous ſes ſoins à mettre de la juſteſſe, de la clarté & de la préciſion dans ſes Leçons. Pour former à cette méthode ſes diſciples dès leur

jeuneſſe, il ne négligera pas ſurtout de leur inſpirer du mépris pour l'eſprit contentieux qui ſophiſtique tout, & qui ſemble un répertoire inépuiſable de ſubtilités & de chicanes.

Je m'adreſſe à préſent à Monſieur le Profeſſeur d'Hiſtoire; je lui propoſe pour modele le ſavant & célebre Thomaſius. Notre Profeſſeur gagnera de la réputation s'il approche de ce grand homme; de la gloire, s'il l'égale: Il commencera ſon cours ſelon l'ordre des temps, par les hiſtoires anciennes; il finira par les hiſtoires modernes. Il n'omettra aucun Peuple dans cette ſuite de ſiécles; il n'oubliera ni les Chinois, ni les Ruſſes, ni la Pologne, ni le Nord, comme il eſt arrivé à Monſieur Boſſuet dans ſon ouvrage, d'ailleurs très eſtimable. Notre Profeſſeur s'appliquera ſurtout à l'hiſtoire d'Allemagne comme la plus intéreſſante pour les Allemands; il ſe gardera cependant de s'enfoncer trop avant dans l'obſcurité des origines

ſur les quelles les Documents nous manquent, & qui au demeurant, ſont des connoiſſances aſſez inutiles. Il parcourera ſans s'appeſantir le neuviéme, le dixiéme, l'onziéme, le douziéme ſiécles; il s'étendra davantage ſur le treiziéme ſiécle, où l'hiſtoire commence à devenir plus intéreſſante. A meſure qu'il avance, il entrera dans de plus grands détails, parce que ces faits ſont liés davantage à l'hiſtoire de nos jours; il s'arrêtera plus particuliérement ſur les évenements qui ont eu des ſuites que ſur ceux qui ſont morts ſans poſtérité, ſi j'oſe m'exprimer aniſi. Le Profeſſeur remarquera l'origine des droits, des uſages, des loix; il fera connoître à quelles occaſions elles ſe ſont établies dans l'Empire. Il faut qu'il marque l'Epoque où les villes Impériales devinrent libres, & quels furent leurs privileges, comment ſe forma la Hanze ou la ligue des Villes anſéatiques; comment les Evêques & les Abbés devinrent

Souverains; il expliquera de ſon mieux, comment les Electeurs acquirent le droit d'élire les Empereurs. Les différentes formes dont la juſtice a été adminiſtrée dans cette ſuite de ſiécles, ne doit pas être omiſe. Mais c'eſt ſurtout depuis Charles quint, que Monſieur le Profeſſeur fera le plus d'uſage de ſon diſcernement & de ſon habileté: Depuis cette époque tout devient intéreſſant & mémorable. Il s'appliquera à débrouiller de ſon mieux les cauſes des grands évenements; indifférent pour les perſonnes, il louera les belles actions de ceux qui ſe ſont illuſtrés, & il blâmera les fautes de ceux qui en ont commiſes. Voilà enfin les troubles de la Religion qui commencent. Le Profeſſeur traitera cette partie en philoſophe. Viennent enſuite les guerres aux quelles ces troubles donnerent lieu; ces grands intérêts ſeront traités avec la dignité qui leur convient. Voilà la Suede qui prend parti contre l'Em-

pereur; le Professeur dira ce qui donna lieu à Gustave Adolphe de se transporter en Allemagne, & quelles raisons eut la France de se déclarer pour la Suede & pour la cause protestante; mais le Professeur ne répétera pas les vieux mensonges que de trop crédules historiens ont répandus. Il ne dira point que Gustave Adolphe a été tué par un Prince allemand qui servoit dans son Armée, parceque celà n'est ni vrai, ni prouvé, ni vraisemblable. La paix de Westphalie exigera un détail plus circonstancié, parcequ'elle est devenue la base des libertés Germaniques, une Loi qui restraint l'ambition impériale dans ses justes bornes, sur laquelle notre Constitution présente est fondée. Le Professeur rapportera ensuite ce qui s'est passé sous les regnes des Empereurs Léopold, Ioseph & Charles VI. Ce Champ vaste lui fournit de quoi exercer son érudition & son génie, surtout s'ils ne néglige rien d'essentiel; & il n'oubliera pas, après avoir ex-

posé tous les faits mémorables de chaque siécle, de rendre compte des opinions reçuës, & des hommes qui se sont le plus distingués par leurs talents, par leurs découvertes, ou par leurs ouvrages; & il aura soin de ne pas omettre les étrangers contemporains des allemands dont il parle. Je crois qu'après avoir ainsi parcouru l'histoire, peuple après peuple, on rendroit un service aux Etudiants, si l'on rassembloit toutes ces matiéres & qu'on les leur représentât dans un tableau général. C'est surtout dans un tel ouvrage, que l'ordre chronologique seroit nécessaire, pour ne pas confondre les temps, & pour apprendre à placer chaque fait important selon l'ordre qu'il doit occuper; les Contemporains à côté des Contemporains; & pour que la Mémoire soit moins chargée de dattes, il seroit bon de fixer les Epoques où les révolutions les plus importantes sont arrivées: ce sont autant de points d'appui pour la mémoire, qui se retiennent facilement, &

qui

qui empêchent que cet immenſe cahos d'hiſtoires ne s'embrouille dans la tête des jeunes gens. Un Cours d'hiſtoire tel que je le propoſe, doit être bien digéré, profondément penſé, & exempt de toute minutie. Ce n'eſt ni le Théatrum Europæum, ni l'hiſtoire des Germains de Monſieur de Bunau, que le Profeſſeur doit conſulter; j'aimerois mieux l'adreſſer aux cahiers de Thomaſius, s'il s'en trouve encore. Quel ſpectacle plus intéreſſant, plus inſtructif & plus néceſſaire pour un jeune homme qui doit entrer dans le monde, que de repaſſer cette ſuite de viciſſitudes qui ont changé ſi ſouvent la face de l'Univers! Où apprendra-t-il mieux à connoître le néant des choſes humaines, qu'en ſe promenant ſur les ruines des Royaumes & des plus vaſtes Empires? Mais dans cet amas de crimes qu'on lui fait paſſer devant les yeux, quel plaiſir pour lui de trouver de loin en loin de ces ames vertueuſes & divines qui ſemblent demander grace pour

la perverſité de l'eſpece ! Ce ſont les modeles qu'il doit ſuivre. Il a vû une foule d'hommes heureux environnés d'adulateurs ; la mort frappe l'idole, les flatteurs s'enfuyent, la vérité paroît, & les cris de l'abomination publique étouffent la voix des Panégyriſtes. Je me flatte que le Profeſſeur aura aſſez de ſens pour marquer à ſes diſciples les bornes qui diſtinguent une noble émulation d'avec celles d'une ambition démeſurée, & qu'il les fera réflèchir ſur tant de paſſions funeſtes qui ont entraîné les malheurs des plus vaſtes Etats ; il leur prouvera par cent exemples, que les bonnes mœurs ont été les vraies gardiennes des Empires, ainſi que leur corruption, l'introduction du luxe, & l'amour démeſuré des richeſſes, ont été de tout temps les précurſeurs de leur chûte. Si Monſieur le Profeſſeur ſuit le Plan que je propoſe, il ne ſe bornera pas à entaſſer des faits dans la mémoire de ſes Ecoliers ; mais il travaillera à former leur jugement, à rectifier leur façon

de penser, & surtout à leur inspirer de l'amour pour la vertu, ce qui, selon moi, est préférable à toutes les connoissances indigestes dont on farcit la tête des jeunes gens.

Il résulte en général de tout ce que je viens de vous exposer, que l'on devroit s'appliquer avec zele & empressement à traduire dans notre langue tous les auteurs Classiques des langues anciennes & modernes, ce qui nous procureroit le double avantage de former notre Idiome & de rendre les connoissances plus universelles. En naturalisant tous les bons auteurs, ils nous apporteroient des idées neuves & nous enrichiroient de leur diction, de leurs graces, & de leurs agréments; & combien de connoissances le Public n'y gagnera-t-il pas? De vingt-six millions d'habitants qu'on donne à l'Allemagne, je ne crois pas que cent mille d'entr' eux sachent bien le latin, surtout si vous décomptez ce fatras de Prêtres ou de Moines qui sait à peine autant de latin qu'il en faut

pour entendre tant bien que mal la Syntaxe. Or voilà donc vingt-cinq millions neuf-cent mille ames excluës de toutes connoiſſances, parcequ'elles ne ſauroient les acquérir dans la langue vulgaire. Quel changement plus avantageux pourroit donc nous arriver que celui de rendre ces lumiéres plus communes en les répandant partout? Le Gentilhomme qui paſſe ſa vie à la Campagne, feroit un choix de lecture qui lui ſeroit convenable, il s'inſtruiroit en s'amuſant; le gros bourgeois en deviendroit moins ruſtre; les gens déſœuvrés y trouveroient une reſſource contre l'ennui; le goût des Belles-lettres deviendroit général, & il répandroit ſur la ſociété l'aménité, la douceur, les graces, & des reſſources inépuiſables pour la converſation. De ce frottement des eſprits réſulteroit ce tact fin, le bon goût qui par un diſcernement prompt ſaiſit le beau, rejette le médiocre, & dédaigne le mauvais. Le Public devenu ainſi juge éclairé obligera les auteurs nouveaux à

travailler leurs ouvrages avec plus d'assiduité & de soin, & à ne les donner au jour qu'après les avoir bien limés & repolis.

La marche que j'indique n'est point née de mon imagination; c'est celle de tous les peuples qui se sont policés; il n'y en a pas d'autre. Plus le goût des Lettres gagnera, plus il y aura de distinction & de fortune à attendre pour ceux qui les cultivent supérieurement; plus l'exemple de ceux-là en animera d'autres. L'Allemagne produit des hommes à recherches laborieuses, des Philosophes, des génies, & tout ce que l'on peut désirer; il ne faut qu'un Prométhée qui dérobe du feu céleste pour les animer.

Le sol qui a produit le fameux Des Vignes, Chancelier du malheureux Empereur Fréderic II. celui où sont nés ceux qui écrivirent les lettres des hommes obscurs (bien supérieurs à leur siécle,) eux qui sont les modeles de Rabelais; le sol qui a produit le fameux Erasme dont l'éloge de la folie pétil-

le d'eſprit, & qui vaudroit encore mieux, ſi l'on en retranchoit quelques platitudes monacales qui ſe reſſentent du mauvais goût du temps; le pays qui a vû naître un Mélanchton auſſi ſage qu'érudit; le ſol, dis-je, qui a produit ces grands hommes n'eſt point épuiſé, & en feroit éclorre bien d'autres. Que de grands hommes n'ajoûterois-je pas à ceux-ci? Je compte hardiment au nombre des nôtres, Copernic, qui par ſes calculs rectifia le Syſtême planétaire, & prouva ce que Ptolomée a oſé avancer quelques milliers d'années avant lui; tandis qu'un moine d'un autre côté de l'Allemagne découvrit par ſes opérations chymiques les étonnants effets de l'exploſion de la poudre; qu'un autre inventa l'Imprimerie, art heureux qui perpétue les bons Livres, & met le Public en état d'acquérir des connoiſſances à peu de fraix; un Otto Géric, eſprit inventif, auquel nous devons la pompe pneumatique. Je n'oublierai certainement pas le célebre Leibnitz, qui

a rempli l'Europe de ſon nom; ſi même ſon imagination l'a entraîné dans quelques viſions ſyſtématiques, il faut toutefois avouer que ſes écarts ſont ceux d'un grand génie. Je pourrois groſſir cette liſte des noms de Thomaſius, de Bilfinger, de Haller, & de bien d'autres; mais le temps préſent m'impoſe ſilence. L'éloge des uns humilieroit l'amour-propre des autres.

Je prévois qu'on m'objectera peut-être que pendant les guerres d'Italie on a vû fleurir Pic de la Mirandole. J'en conviens; mais il n'étoit que ſavant. On ajoûtera, que pendant que Cromvel bouleverſoit ſa patrie & feſoit décapiter ſon Roi ſur un échaffaut, Toland publioit ſon Léviatan; & peu après lui, Milton mit en lumiére ſon Paradis perdu; que même du temps de la Reine Eliſabeth le Chancelier Bacon avoit déja éclairé l'Europe & s'étoit rendu l'oracle de la philoſophie, en indiquant les découvertes à faire, & en montrant le chemin qu'il fal-

loit ſuivre pour y parvenir; que pendant les guerres de Louis XIV. les bons auteurs en tout genre illuſtrerent la France: pourquoi donc, dira-t-on, nos guerres d'Allemagne auroient-elles été plus funeſtes aux Lettres que celles de nos voiſins? Il me ſera aiſé de vous répondre. En Italie les Lettres n'ont véritablement fleuri que ſous la protection de Laurent de Médicis, du Pape Léon X, & de la maiſon d'Eſt. Il y eut dans ces temps quelques guerres paſſageres, mais non deſtructives; & l'Italie jalouſe de la gloire que devoit lui procurer la renaiſſance des Beaux-arts, les encourageoit autant que ſes forces le permettoient. En Angleterre la politique ſoutenuë du fanatiſme de Cromvel, n'en vouloit qu'au Trône: cruel envers ſon Roi, il gouverna ſagement ſa Nation; auſſi le commerce de cette Isle ne fut-il jamais plus floriſſant que ſous ſon Protectorat. Ainſi le Béhémoth ne peut ſe regarder que comme un Libelle de parti. Le Paradis de Milton

vaut mieux ſans doute : Ce poëte étoit un homme d'une imagination forte, qui avoit pris le ſujet de ſon Poëme dans une de ces farces religieuſes qu'on jouoit encore de ſon temps en Italie ; & il faut remarquer ſurtout qu'alors l'Angleterre étoit paiſible & opulente. Le Chancelier Bacon qui s'illuſtra ſous la Reine Eliſabeth, vivoit dans une Cour polie ; il avoit les yeux pénétrants de l'aigle de Jupiter pour ſcruter les ſciences, & la ſageſſe de Minerve pour les digérer. Le génie de Bacon eſt comme ces phénomenes rares qu'on voit paroître de loin en loin, & qui font autant d'honneur à leur ſiécle qu'à l'eſprit humain. En France le Miniſtere du Cardinal de Richelieu avoit préparé le beau Siécle de Louis XIV. Les lumiéres commençoient à ſe répandre ; la guerre de la Fronde n'étoit qu'un jeu d'enfant. Louis XIV. avide de toute ſorte de gloire, voulut que ſa nation fût la premiére pour la littérature & le bon goût, com-

me en puiſſance, en conquêtes, en politique & en commerce. Il porta ſes armes victorieuſes dans les pays ennemis. La France ſe glorifioit des ſuccès de ſon monarque ſans ſe reſſentir des ravages de la guerre. Il eſt donc naturel que les Muſes qui ſe complaiſent dans le repos & dans l'abondance, ſe fixaſſent dans ſon Royaume. Mais ce que vous devez remarquer ſurtout, Monſieur, c'eſt qu'en Italie, en Angleterre, en France, les premiers hommes de Lettres & leurs ſucceſſeurs écrivirent dans leur propre langue. Le Public dévoroit ces ouvrages, & les connoiſſances ſe répandoient généralement ſur toute la Nation. Chez nous, c'étoit toute autre choſe. Nos querelles de religion nous fournirent quelques ergoteurs, qui diſcutant obſcurément des matiéres inintelligibles, ſoûtenoient, combattoient les mêmes arguments, & mêloient les injures aux Sophiſmes. Nos premiers ſavants furent, comme partout, des hommes qui entaſſoient faits ſur faits dans

leur mémoire, des pédants ſans jugement, des Lipſius, des Freinshemius, des Gronovius, des Gravius, peſants reſtaurateurs de quelques phraſes obſcures, qui ſe trouvoient dans les anciens Manuſcripts. Celà pouvoit être utile juſqu'à un certain point, mais il ne falloit pas attacher toute leur application à des vétilles minucieuſes, par conſéquent peu importantes. Ce qu'il y eut de plus fâcheux c'eſt que la vanité pédanteſque de ces Meſſieurs aſpiroit aux applaudiſſements de toute l'Europe: En partie pour faire parade de leur belle latinité, en partie pour être admirés des pédants étrangers, ils n'écrivoient qu'en latin; de ſorte que leurs ouvrages étoient perdus pour preſque toute l'Allemagne. Delà il réſulta deux inconvénients, l'un que la langue allemande n'étant point cultivée, demeura chargée de ſon ancienne rouille; & l'autre, que la maſſe de la Nation, qui ne ſavoit pas le latin, ne pouvant s'inſtruire faute d'entendre une langue morte, conti-

nua de croupir dans la plus craſſe ignorance. Voilà des vérités auxquelles perſonne ne pourra répondre. Que Meſſieurs les ſavants ſe ſouviennent quelquefois, que les ſciences ſont les aliments de l'ame; la mémoire les reçoit comme l'eſtomac; mais elles cauſent des indigeſtions, ſi le jugement ne les digere. Si nos connoiſſances ſont des tréſors, il faut, non pas les enfouïr, mais les faire profiter en les répandant généralement dans une langue entendue par tous nos concitoyens.

Ce n'eſt que depuis peu que les gens de Lettres ont pris la hardieſſe d'écrire dans leur langue maternelle, & qu'ils ne rougiſſent plus d'être allemands. Vous ſavez qu'il n'y a pas longtemps qu'a paru le premier Dictionnaire de la langue Allemande qu'on ait connu: Je rougis de ce qu'un ouvrage auſſi utile ne m'ait pas devancé d'un ſiécle; cependant on commence à s'appercevoir qu'il ſe prépare un changement dans les eſprits; la gloire nationale ſe fait entendre, on am-

bitionne de ſe mettre de niveau avec ſes voiſins, & l'on veut ſe frayer des routes au Parnaſſe, ainſi qu'au temple de mémoire; ceux qui ont le tact fin le remarquent déja. Qu'on traduiſe donc les ouvrages Claſſiques anciens & modernes dans notre langue. Si nous voulons que l'argent circule chez nous, répandons le dans le Public, en rendant communes les ſciences qui étoient ſi rares autrefois.

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui a retardé nos progrès, j'ajoûterai le peu d'uſage que l'on a fait de l'allemand dans la plûpart des Cours d'Allemagne. Sous le regne de l'Empereur Joſeph on ne parloit à Vienne qu'Italien; l'Eſpagnol prévalut ſous Charles VI. & durant l'Empire de François I. né Lorrain, le François ſe parloit à ſa Cour plus familiérement que l'Allemand: Il en étoit de même dans les Cours Electorales. Quelle pouvoit en être la raiſon? Je vous le répete, Monſieur, c'eſt que l'Eſpagnol,

l'Italien & le François étoient des langues fixées, & la notre ne l'étoit pas. Mais consolons nous; la même chose est arrivée en France. Sous François I, Charles IX, Henri III. dans les bonnes Compagnies on parloit plus l'Espagnol & l'Italien que le François; & la langue nationale ne fut en vogue qu'après qu'elle devint polie, claire, élégante, & qu'une infinité de Livres classiques l'eurent embellie de leurs expressions pittoresques & en même temps fixé sa marche grammaticale. Sous le regne de Louis XIV. le françois se répandit dans toute l'Europe, & celà en partie pour l'amour des bons auteurs qui florissoient alors, même pour les bonnes traductions des anciens qu'on y trouvoit. Et maintenant cette langue est devenuë un passe-partout qui vous introduit dans toutes les maisons & dans toutes les villes. Voyagez de Lisbonne à Pétersbourg, & de Stockholm à Naples en parlant le françois, vous vous faites entendre partout.

Par ce ſeul Idiome, vous vous épargnez quantité de langues qu'il vous faudroit ſavoir, qui ſurchargeroient votre mémoire de mots, à la place deſquels vous pouvez la remplir de choſes, ce qui eſt bien préférable.

Voilà, Monſieur, les différentes entraves qui nous ont empêchés d'aller auſſi vîte que nos voiſins; toutefois ceux qui viennent les derniers, ſurpaſſent quelquefois leurs prédéceſſeurs: celà pourra nous arriver plus promptement qu'on ne le croit, ſi les Souverains prennent du goût pour les Lettres; s'ils encouragent ceux qui s'y appliquent, en louant & récompenſant ceux qui ont le mieux réuſſi; que nous ayons des Médicis, & nous verrons éclorre des génies. Des Auguſtes feront des Virgiles. Nous aurons nos auteurs claſſiques; chacun, pour en profiter, voudra les lire; nos voiſins apprendront l'allemand, les Cours le parleront avec délice; & il pourra arriver que notre langue polie & perfectionnée s'étende en faveur de nos bons Ecrivains d'un

bout de l'Europe à l'autre. Ces beaux jours de notre Littérature ne ſont pas encore venus; mais ils s'approchent. Je vous les annonce, ils vont paroître; je ne les verrai pas, mon âge m'en interdit l'eſpérance. Je ſuis comme Moïſe; je vois de loin la Terre promiſe, mais je n'y entrerai pas. Paſſez moi cette comparaiſon. Je laiſſe Moïſe pour ce qu'il eſt, & ne veux point du tout me mettre en parallele avec lui; & pour les beaux jours de la Littérature, que nous attendons, ils valent mieux que les rochers pelés & arides de la ſtérile Idumée.

Ueber die Teutsche Sprache und Litteratur.

An

Ihro Königliche Hoheit

die

verwittwete Frau Herzogin

von Braunschweig und Lüneburg.

Berlin, 1781.

Ueber

die

deutsche Sprache

und

Literatur.

An

Ihre Königliche Hoheit

die

verwittwete Frau Herzogin

von Braunschweig und Lüneburg.

Berlin, 1781.

Durchlauchtigste Herzogin,
Gnädigste Herzogin und Frau!

Ich habe dem allergnädigsten Befehle gehorcht; aber nun wage ich es kaum, Ew. Königlichen Hoheit den Aufsatz zu überreichen. Denn, Gnädigste Frau! was soll ich armer, alter, stumpfer Mann, der ich mein ganzes Leben in den mühseligsten Zerstreuungen habe zubringen müssen, über unsre Litteratur sagen, was des Anblicks Seiner Majestät würdig wäre; wird es auch, bey aller Gnade von Ew. Königlichen Hoheit, die es begleitet, davor erscheinen können?

Seine Majestät werden meine patriotische Treue allein, mit einem gnädigen Wolgefallen bemerken können, womit ich die Hindernisse anführe, die den Fortgang unsrer Litteratur bisher so sehr erschweret haben, und womit ich die wenigen glücklichen Versuche Ihrer Aufmerksamkeit werth zu machen wünsche, die die Urkraft des teutschen Geistes in dieser muthlosen Lage dennoch hervorgebracht hat.

Wären es die Kriege allein gewesen, die, von der Zeit an, daß die vertriebenen Musen aus dem Orient in die Abendländer flüchteten, Teutschland zerrütteten, so würde dieser teutsche Geist doch noch Kraft genug gehabt haben, unter allen diesen Unruhen, sich mit den andern Nationen zugleich auszubilden. Aber, daß unsre Musen in Teutschland kein eigentliches Vaterland, keinen Hauptsitz, keinen Schutzherrn haben; daß der größte Haufe unsrer Genies in hundert kleinen Winkeln zerstreuet, einsam, ohne allen Schutz, ohne alle Ehre, ohne alle Gesellschaft, die ihren Geist ermuntern und anfeuren könnte, leben müssen, daß sie da, ohne alle Hülfsmittel, größtentheils bey einer geringen Einnahme nicht vermögend, auch nur die nöthigsten sich zu verschaffen, mit so mancherley andern, den Geist noch mehr erstickenden Geschäften, sich beladen müssen, um nur den nöthigen Unterhalt davon zu haben; daß die höhern Stände, die in Frankreich die Zierde und Stütze

der

der schönen Wissenschaften sind, in Teutschland auf dieselben als für sie zu niedrig, und nur für den Bürgerstand gehörend, hinabsehen; die teutschen Gelehrten daher deswegen schon allein, weil ihnen dieser Vorzug fehlet, von den Höfen und der großen Welt ausgeschlossen in einer dunkeln Entfernung gehalten werden; daß dieser, wenn auch noch so leere, oder auch noch so neue Vorzug, oft mehr als die ausgebildesten Talente gilt, und der Werth der Wissenschaften, so oft von der Entscheidung von Richtern abhängt, die eine Ehre darin setzen, sie nicht zu kennen; dies hat die teutschen Musen bisher schüchterner und muthloser gemacht, als alles Geräusch der Waffen.

Hierzu kommt noch, daß die teutsche Litteratur eben das Schicksal gehabt hat, was den Fortgang der römischen Litteratur so lange aufhielt. Rom hatte seine ganze Aufklärung den Griechen zu danken. Lehrer und Hofmeister wurden aus Griechenland geholt, um die Jugend zu bilden, und was von jungen Römern von Stande auf feine Sitten, auf Wissenschaft und Geschmack Anspruch machte, gieng nach Athen. Dies gab allerdings der Nation ihre Ausbildung, aber die Ausbildung ihrer Sprache und ihrer Litteratur blieb auch so viel länger zurück; die Griechen gaben den Ton; sie entschieden, ohne die lateinische Sprache selbst zu verstehn, daß dieselbe für die

die Wissenschaften zu arm und zu rauh sey; man glaubte ihrem Ausspruch; was von gutem Geschmack seyn wollte, laß, redete und schrieb griechisch; bis endlich Cicero das Herz fassete, seiner Muttersprache ihre Ehre zu geben und darin zu philosophiren.

Die teutsche Litteratur hat eben das Schicksal gehabt. Teutschland hat die Verfeinerung seiner Sitten und die erste Bildung des Geschmacks in den schönen Wissenschaften zuförderst der französischen Nation, und besonders den Colonien zu danken, die der Verfolgungsgeist des Aberglaubens aus Frankreich verbannete, und der große Churfürst in seine Staaten aufnahm. Der edle und gefällige Wohlstand, die feinen Sitten, und die edle ausgebildete Sprache öfnete diesen Flüchtlingen den Eingang an alle Höfe und in alle große Gesellschaften; sie wurden auf einmal die Lehrmeister der teutschen Nation; mit ihrer Sprache verbreiteten sie zugleich alle die vollkommenen Meisterstücke ihrer Litteratur; Teutschland hatte noch nichts damit zu vergleichen; der große Haufe sahe nur so viel mehr seine Sprache mit Schaam und Verachtung an, und hielt sie nie einer feinern Ausbildung fähig; und der dadurch noch mehr zurückgesetzte schüchterne Gelehrte, war, bey den übrigen Ursachen seiner Muthlosigkeit, selbst zu mißtrauisch, auch nur den Versuch zu wagen.

So gab die französische Nation Uns und unsrer Sprache die erste Bildung, hielt aber den Fortgang unsrer Litteratur auch so viel länger zurück.

Einzelne Genies thaten sich hier und da hervor. Mitten unter den barbarischen Verwüstungen des teutschen Krieges, erschienen in Schlesien zwey Edelleute, Opitz und Logau, deren Gedichte uns noch Ehre machen; aber sie sangen wie ein paar Nachtigallen in einem rauhen Frühjahre, in einem noch unbelaubten Walde, wo sie niemand höret.

Der feine Witz in Canitzens Satyren, beweiset auch, daß zu seiner Zeit die Sprache schon nicht mehr zu rauh und zu arm gewesen seyn würde, wenn sie sich in der großen Welt mehr hätte ausbilden können.

Und wie an allen andern teutschen Höfen, noch kein andrer als barbarischer Canzleystyl war, da waren die Aufsätze eines Fuchs, Ilgen und Thulemeyers, den Meisterstücken eines Herzbergs und Zedlitz schon gleich; aber über dem ganzen übrigen Teutschland hing noch eine zu dicke Finsterniß, als daß diese einzelne Strahlen zur allgemeinern Aufklärung hätten durchbrechen können.

Thomasius war einer der ersten, der sich um die teutsche Sprache verdient machte. Er für sich hatte damit genug zu thun, daß er den Teufel und die Hexerey verbannte, die scholastische Philosophie von ihrem Throne stürzte, die Pedanterey und alle die Vorur-

Vorurtheile bekämpfte, wodurch alle Wissenschaften noch verunstaltet waren, als daß er sich selbst der teutschen Litteratur unmittelbar hätte annehmen können; aber er machte sich doch das große Verdienst um die Sprache, daß er das Herz hatte, seine Vorlesungen in teutsch zu halten, und zum Glück schrieb er selbst schlecht Latein. Alle Pedanten schrien über die Einführung dieser Barbarey; aber es war schon ein großer Schritt zur Cultur der Sprache und zur Aufklärung der ganzen Nation.

Wolf hat um ihre Cultur und Bereicherung das erste und größte Verdienst, da er alle Theile der Philosophie, der theoretischen und practischen; die Natur- und Geisterlehre, und alle Theile der Mathematik in teutsch schrieb. Hier lernte der Teutsche mit Bewundrung zuerst den eigenthümlichen Reichthum seiner Sprache kennen. Nur, da Wolf sich mehr bestrebte, deutlich, als schön und blühend zu schreiben, und deswegen die steife einförmige Lehrart wählte, die Sprache auch an sich die feinere Ausbildung noch nicht hatte, so fanden seine Schriften bey denen, die an die blühendere französische Lectüre gewöhnt waren, den Beyfall nicht.

Und dies war die Lage der teutschen Litteratur um die Zeit, da Se. Majestät den Musen noch einige Muße schenken konnten. Man würde damals immer Mühe gehabt haben, eine Bibliothek von 12 mit Geschmack

schmack geschriebenen teutschen Original-Büchern zusammen zu bringen. Aber mit der, für die Ehre und Freyheit von Teutschland so glorreichen, und in den teutschen Annalen ewig merkwürdigen Epoche, da Se. Majestät den Thron bestiegen, fängt auch die für die teutsche Litteratur so glückliche Epoche an. Der ausserordentlich huldreiche Schutz, womit Se. Majestät die Wissenschaften schon beehret hatten, gab auch dem teutschen Geiste Muth, daß er seine Kräfte anstrengte, um sich dieses Schutzes seines Königs würdig zu machen; und seit dieser Zeit hat dieser teutsche Geist, bey allen noch fortdaurenden Erschwerungen, bloß durch seine eigenthümliche ausdaurende Kraft, und seinen nicht zu ermüdenden Fleiß, solche Fortschritte in der Litteratur gemacht, als vielleicht keine andre Nation, bey allen ihren Vorzügen, in einem gleichen Zeitraume je gemacht hat; so daß die teutsche Sprache jetzt nicht mehr die dürftige, ungebildete, rauhe Sprache ist, sondern in Reichthum sich mit jeder andern schon vergleichen, und in der Stärke vielleicht mit mancher auch um den Vorzug streiten kann. Und wenn sie gleich in allen Arten der schönen Litteratur unmöglich schon so viele vollkommene Meisterstücke haben kann, so hat sie doch von den meisten schon solche Muster, worin sie sich mit jenen zu vergleichen wagen darf.

Hallers Gedichte und sämtliche prosaische Schriften, Klopstocks Meßias, Gesners Idyllen und sein Tod Abels, Wielands Agathon und seine Ariostischen Romane, Gellerts, Leßings und Lichtwehrs Fabeln, Ramlers und Cramers Oden, Sulzers, Garvens, Mendelssons und Engels Schriften, würden in Frankreich selbst, wenn genug verstanden, akademische Schriften seyn; da sie bey aller Verunstaltung, die sie zum Theil durch die Uebersetzung gelitten haben, dennoch von dieser ekeln Nation mit aller Hochachtung aufgenommen worden; und ungeachtet der Entfernung, worin die Verfasser durch alle Provinzen von Teutschland zerstreuet wohnen, ist doch in keiner dieser Schriften die Provinz mehr zu kennen, sondern sie sind für ganz Teutschland klaßisch, als Schriften von einer einzigen Akademie; und würden nun selbst schon hinreichend seyn, den Geschmack der Nation ferner auszubilden; wie denn auch mit jedem Jahre unsre Litteratur mit ähnlichen Schriften noch mehr bereichert wird. Bey diesen Meisterstücken wird sie freylich mit jedem Jahre auch mit einer Menge von pedantischen, abentheuerlichen, wahnsinnigen Misgeburten überhäuft; aber dergleichen muß die ausgebildeteste Nation unter sich leiden, und wie vielmehr unser armes Vaterland, wo jährlich wenigstens Fünftausend neue Bücher, (eine schreckliche Manufaktur!) herauskommen. Nur hier-

in sind wir Teutsche besonders zu beklagen, daß andre Nationen, weil sie unsre Sprache und Litteratur so wenig kennen, alle diese Mißgeburten und Wechselbälge für echte natürliche Kinder des teutschen Geistes halten.

Se. Majestät bemerken, daß es unsrer Nation vorzüglich noch an großen Rednern, an guten dramatischen Autoren, und an guten Geschichtschreibern fehle. Allerdings ist sie hierin noch am meisten zurück geblieben. Sie hat noch keine Maßillons, keine Flechiers, keine Daguesseau's und Beaumonts. Aber was haben auch die Maßillons und Flechiers, ausser dem natürlich größern Feuer ihres Nationalgeistes, noch alles in Paris voraus, um Maßillons und Flechiers zu seyn. Und bey allen natürlichen Talenten, die Se. Majestät den Teutschen zugestehen, wird die eigentliche große Beredsamkeit auch schwerlich eine unsrer ersten National-Vorzüge werden. In Frankreich sind, wie ehmals in Rom, die Gerichtshöfe, der große Schauplatz der edelsten Beredsamkeit; und nach unsrer Verfassung muß auch die aufgeklärteste Gerechtigkeit in ihrem Heiligthume die Sprache der Barbarey immerfort dulden. Akademien, die dies Talent erwecken und ausbilden könnten, haben wir auch nicht.

Und nach dem Geist unsrer protestantischen Kirche sind auch die Kanzeln nicht der rechte Platz für

die

die blühende und feurige Beredsamkeit. In der Römischen Kirche sind sie es mehr. Ihr prächtiger und bildlicher äusserlicher Gottesdienst und ihre Heiligen, geben der Imagination des Redners darzu eben den reichen Stoff, wodurch diese Kirche auch die große Schule der Mahlerey geworden ist. Der protestantische Gottesdienst ist seiner Natur nach simpler. Da das Wesen der Religion in dem ernstlichen Bestreben, Gott in seiner allgemeinen Liebe zum Guten ähnlich zu werden, und in der beruhigenden Versicherung von seiner Gnade und einer seligen Ewigkeit besteht; so ist auch hiernach unser Kanzel-Vortrag eingerichtet. Der Zuhörer soll die Wichtigkeit und Wohlthätigkeit dieses großen Gesetzes seiner Religion, der, aus einer wahren Liebe Gottes entspringenden Rechtschaffenheit und einer allgemeinen Menschenliebe, mit Ueberzeugung empfinden, und durch das deutliche Gefühl von dem Gewichte ihrer Bewegungsgründe zu ihrer Ausübung erweckt werden. Simplicität mit Licht und gemäßigter Wärme, erfüllet diesen Endzweck sicherer, und macht auf das Herz einen daurendern Eindruck, als die feurige blühende Beredsamkeit, die mehr auf die Imagination wirkt, deren Hitze aber auch eher verfliegt, als die Wärme des Herzens. In dieser Art von Beredsamkeit übertrift aber unsre protestantische Kirche, ihre größten Französischen und Englischen Lehrmeister vielleicht jetzt schon. Und un-

ter

ter diesen Rednern würde sie auch Bourdaloue's und Maßillons haben, wenn ihr Geist sie foderte. Berlin hat auch hierin von je her die ersten Männer gehabt, und hat sie jetzt.

In Ansehung des Theaters sind wir am längsten und weitesten zurück geblieben. Denn da das edle französische Theater einmal gekannt war, da blieben die teutschen pöbelhaften Schwänke und das Gesindel, was sie aufführte, mit einer so viel allgemeinern Verachtung in die Buden auf den Jahrmärkten verwiesen. Und unsre Geistlichen, die mit diesem gesitteten Theater noch unbekannt, keine andre, als diese sogenannte teutsche Comödie, kannten, eiferten dagegen mit Recht als gegen die Schule der schändlichsten Laster. Das gereinigtere Theater, das wir nach und nach bekamen, bestand aus französischen Uebersetzungen; aber der elende steife Ton dieser Uebersetzungen machte auch die schönsten Originale unleidlich; so wie man in dem Valer immer den plumpen teutschen Hausknecht, und in dem Marquis, wo er ging und stand, den gemeinen Handwerkspurschen mit Unwillen immer vor Augen hatte. Uebersetzung und Vorstellung wurde nach und nach etwas besser; aber zu einem guten teutschen National-Theater war noch wenig Hofnung. Der Mann von Geschmack wagte es nicht, seine Versuche mit den Meisterstücken eines Racine, Corneille und Voltaire

taire in Vergleichung zu bringen; und da Teutsch-
land keinen National-Caracter hat, und unsre
Schriftsteller, die für das Theater zu schreiben an-
fingen, keine andre Welt, als den Ort ihres Au-
enthalts hatten, wo sie ihre Ideale hernahmen, so
blieb das Französische Theater unter uns in dem Be-
sitz seiner Vorzüge; bis endlich der strebende teutsche
Geist sich auch hier in glücklichern Versuchen hervor-
that. Se. Majestät haben darunter selbst den Post-
zug bemerkt; und Ew. Königl. Hoheit erinnern sich
vielleicht auch noch mit Wohlgefallen der edlen sanf-
ten Stücke von **Engel**. Das größte Verdienst um
die Ehre des teutschen Theaters aber hat **Leßing**.
Seine **Dramaturgie** ist nach dem Urtheil der Ken-
ner die scharfsinnigste Kritik über das Theater, die
auch **Voltaire** selbst, wenn er sie hätte lesen können,
hier und da mit kleinen Unruhen gelesen haben
würde; und seine **Minna von Barnhelm**, seine
Miß Sara Samson und **Aemilia Galotti** würden
auch für das Theater in Paris und London unter die
ersten Stücke gerechnet werden. Auch in dem allers-
ersten Versuche unsers Leisewitz, dem **Julius von**
Tarent, sind Scenen, womit sich der erste Franzö-
sische oder Englische Autor schmeicheln würde.

Die **Historie** war immer eine Hauptwissenschaft
der Teutschen; aber sie war mehr lästige Gedächtniß-
Wissenschaft, deren größte Vollkommenheit in müh-

samer

samer Zusammenhäufung von Thatsachen, und in einer ängstlichen Genauigkeit, auch in den unbedeutendsten Kleinigkeiten, bestand, als in einer pragmatischen Wahl. Einkleidung und Sprache galten dabey nichts, weil Geschmack und Sprache überhaupt noch wenig gebildet waren. Und die teutsche Geschichte war mehr Kayser-Geschichte, als Geschichte der Nation. Maskow aber, der mit seiner Geschichte auf einmal die Aufmerksamkeit und Hochachtung der Ausländer auf sich zog, hat jetzt schon mehr als einen würdigen Nachfolger. Olenschlagers Geschichte des 13ten und 14ten Jahrhunderts ist zu jener ein schätzbarer Pendant.

Die Geschichte der Teutschen, die der Würzburgische Professor Schmid mit dem großen und allgemeinen Beyfall bisher geschrieben, und bis an die Epoche des Oesterreichischen Hauses ausgeführet hat, ist wahre Geschichte der teutschen Nation, die man, wenn man sie einmal in die Hand genommen, ungern wieder weglegt; und wenn der würdige Mann, da er jetzt als Geschichtschreiber und Vorsteher aller Archive nach Wien berufen ist, in seiner Fortsetzung die Freymüthigkeit behält, die er bisher gegen den römischen Hof bewiesen hat, so verdienet er den größten Dank der ganzen Nation, die der Vollendung der Osnabrückischen Geschichte, die Möser

nach

nach dieser großen Idee, nach seinem Scharfsinn schon anfing, ebenfalls mit so großer Erwartung entgegen sieht.

Unser Leiscewitz, den ich eben schon genannt habe, arbeitet an einer Geschichte des teutschen Krieges, die der schönste Pendant zu Robertsons Geschichte Carls des Fünften seyn wird. Und so bekommen wir itzt immer noch mehrere glückliche Versuche in größern und kleinern Werken, die sich durch Richtigkeit, Wahl und Geschmack auszeichnen, so wie die bisherigen pedantischen Lehrbücher, auch aus den gemeinen Schulen, durch die bessern die wir schon würklich haben, bald ganz werden verdrängt seyn. In den Familien ist Rollins Geschichte indessen schon immer ein einheimisches Lehrbuch gewesen.

Bey aller dieser schon so glücklichen Ausbildung unsrer Sprache, muß sie aber doch noch beständig den Vorwurf leiden, daß ihr Gang zu schwerfällig, daß ihre Construktion zu verworren sey, und die Härte und Rauhigkeit ihrer Töne das Ohr zu sehr beleidige.

Denen die an den leichtern und einförmigern Gang der französischen Sprache einmal gewohnt sind, müssen allerdings die langen Perioden, die eingeschobenen Parenthesen, die gehäuften und zusammengesetzten Beywörter, die Versetzung der Präpositionen,

die

die Trennung des Hauptworts von seinem regierenden Verbo, und daß dieses erst am Ende der Perioden kommt, nothwendig die Sprache sehr schwer machen. Aber jede Sprache hat ihren besondern Gang, der erst gekannt seyn will; die lateinische Sprache würde sonst, wegen ihrer, uns eben so verworfen scheinender Construktionen, und der langen Perioden des Cicero eben der Vorwurf treffen. Da in der französischen Sprache ein jedes Wort, ein jedes Verbum, und jede Partikel ihre angewiesene unveränderliche Stelle haben, so wird ihr Gang dadurch allerdings deutlicher und leichter; aber ihre besten Schriftsteller tragen auch selbst die Fesseln mit Unwillen, die ihre Grammatiker ihnen damit angelegt haben; und die, welche mit der teutschen Sprache nur einigermaßen bekannt sind, erkennen den Vorzug sehr, den wir hierin durch die mehrere Freiheit haben. Denn wenn der Gang unsrer Sprache dadurch gleich weniger leicht wird, wie viel gewinnet sie in der Stärke, daß sie mit der Haupt-Idee, die Neben-Idee, durch die Parenthese unmittelbar verbinden, dem Hauptworte durch drey bis vier Beyworte, wovon jedes seine eigene Nüance hat, seinen vollen Ausdruck geben, auch der Präposition diejenige Stelle geben kann, die die Verstärkung des Sinnes oder der Wollaut fordern, und daß am Ende des

Perioden endlich, die Haupt-Idee, wenn sie ihre ganze Vollständigkeit und Stärke hat, in dem Verbo sich entwickelt. Da unsre Grammatik hierüber keine Regeln giebt, auch nicht wol geben kann, sondern es dabey mehr auf das feine Gefühl des Scribenten ankömmt, so ist der Mangel von diesem, und die oft auch von sonst guten Schriftstellern, noch gesuchte Verwerfung der Construktion, allerdings der Grund der dunkeln Schreibart, worüber alle Fremde sich mit so viel mehrerem Recht beklagen, da wir oft selbst eine solche Periode ein paarmal durchlesen müssen, ehe wir den Sinn davon fassen können. Aber dies ist Mißbrauch, oder Mangel von Gefühl, das zu einer guten Schreibart in jeder Sprache vorausgesetzt wird.

Besonders aber hat sie, in der Zusammensetzung der Beywörter, auch noch den ganzen Vorzug, der der griechischen Sprache die so große Kraft im Ausdruck giebt. Und bey aller dieser Stärke ist sie auch eben so wenig unbiegsam und rauh wie jene. Es kommt nur darauf an, daß der, der sie braucht, ihren Reichthum genug in seiner Gewalt und Gefühl und Geschmack genug hat, denselben zu ordnen.

In Mendelsons philosophischen Schriften, ist bey mehrerer Gründlichkeit und Stärke, der ganze platonische Scharfsinn; in Engels seinen, der ganze

sokra-

sokratische populäre Ton; in Gesner die volle sanfte Natursprache des Theokrits; was ist Tyrtäus gegen Gleim? Gellert, Leßing und Lichtwehr haben die volle Naivität des Phädrus; in Wielands Schriften herrscht durch und durch die üppige Mahlerey, mit allen dem reitzenden blendenden Colorit des Ovids, Catuls und Arioists; und in Ramlers Oden herrscht der volle hohe Schwung von Horaz. Man macht ihm den Vorwurf, daß er zuweilen dunkel sey, aber dies ist die Natur der Ode, und Horaz wollte, um ganz empfunden zu werden, auch in Rom studirt seyn.

Daß ich nur den edlen Kleist noch nenne; was ist blühender und reitzender als sein Frühling, sanfter als seine Idyllen, feuriger als seine Ode an die Preußische Armee!

Von der musikalischen Harmonie, der einen Sprache vor der andern, kann ich nicht urtheilen. Da ich die Musik eigentlich nicht höre, sondern nur empfinde, so habe ich meine Empfindung auch immer, nicht sowohl dem Ton der Sprache, als dem gefühlvollen Ausdrucke des Dichters und des Componisten zugeschrieben. Der Sänger wird zwar immer diejenige Sprache vorziehen, die die meisten Vokalen hat, weil er darin die zarte Biegsamkeit der Kehle und die Stärke seiner Brust am meisten zeigen

kann. Aber Musik als Natursprache genommen, muß in einer zu weichen Sprache auch verlieren, und eine Menge, zarter sowohl als starker Empfindungen, nicht genug ausdrücken können, die sich in der teutschen Sprache aufs glücklichste ausdrücken lassen müssen, wenn anders der Dichter sie genug besitzt, dabey musikalisches Gefühl genug hat, und der Componist den Ausdruck des Dichters genug versteht.

Ich zweifle, ob **Graun** in seiner Composition über den **Tod Jesu**, nach einem Text in irgend einer andern Sprache, den unaussprechlich sanften, rührenden, starken, herzerhebenden Ausdruck gefunden haben würde, wozu ihm **Ramlers** Text die Veranlassung gab; und in dem Lobgesange von **Haßens Pilgrimmen**, hat in dem untergelegten teutschen Text die Musik alle die herrliche Harmonie, als wenn Haße nach diesem Text componiret hätte.

Ueberhaupt wird die Natur der Sprache, mehr durch die Consonanten, als durch die Vokalen gebildet; und diese originale Natursprache, ist vielleicht in keiner Sprache mehr so merklich als in der teutschen. In der französischen hat sich diese Originalität, weil sie mehr Veränderung erlitten, weniger erhalten können; in allen teutschen Stammwörtern ist hergegen der Ausdruck, der von der Natur darzu eingerichteten Organen, noch so kenntlich, daß der, der die

Sprache

Sprache auch nicht versteht, in hundert Worten ihn nicht fünfmal verfehlen wird: und habe ich den Scharfsinn des Präsident de Brosse deswegen so viel mehr bewundert, daß er in seinem Mechanisme de Langage diese Natursprache der Organen so fürtreflich bemerkt und erkläret hat, da sie in seiner Sprache so ungleich weniger noch merklich ist.

Die teutsche Sprache hat auch dadurch in ihrer Harmonie noch vieles voraus, daß sie das genaue Sylbenmaaß hat, und daher auch in ihren Gedichten, das griechische Sylbenmaaß, dem Klopstock die ganze harmonische Vollkommenheit gegeben, so glücklich angenommen hat; da hergegen die französische Poesie zu ihrer Harmonie den Reim nie wird entbehren können.

Und wie wenig die vielen Consonanten, die unsre Sprache hat, sie hart und rauh machen, auch davon ist die griechische Sprache wieder der Beweis, die außer den vielen, dem Gehör widrigen Diphtongen von oi und ai, eben die Zusammensetzung so vieler Consonanten, (wie hart ist die Zusammensetzung des Worts Diphtong schon) und eben die häufigen Gutturalen hat, die ietzt Franzosen und Italiäner, nur allein von den rauhen deutschen Kehlen möglich halten ausgesprochen zu werden; und doch waren sie den sanften griechischen Kehlen, wodurch man glaub-

te, daß die Musen sich allein ausdrücken könnten, ganz geläufig. Nur muß freylich das Ohr an den Ton, ehe er gefallen kann, gewohnt, und noch mehr muß das Sprachorgan selbst gebildet seyn. In einer rauhen hölzernen Kehle, einem vollen aufgerissenen Munde, und bey einer lahmen dicken Zunge schlept, holpert und knarret alles. Ein Gedicht von Bernis in dem Munde eines gemeinen Normanns oder Gaskons, und ein Lied von Anacreon oder eine Idylle von Theokrit in dem ungebildeten Munde eines gemeinen Bayern oder Westphälingers!

Da Se. Majestät selbst für die beßre Cultur unsrer Sprache und Litteratur die huldreichste Fürsorge beweisen, so hoffe ich nicht, daß diese patriotische Freymüthigkeit, womit ich deren bisherigen Fortgang vorstelle, Ihnen mißfallen werde.

Es wäre indessen die lächerlichste und vermessenste Unwissenheit, wenn wir uns deswegen mit der französischen Nation hierin schon vergleichen wollten. Als Nation sind wir darin noch sehr zurück. Es sind zum Theil nur erst, von glücklichen Genies bearbeitete einzelne Versuche, und noch zu einzeln, als daß sie von Ihro Majestät schon hätten bemerkt werden können; indessen daß die Erhaltung des Gleichgewichts von Europa, die Beschützung der Freyheit von Teutschland, die Beförderung eines blühendern Wohlstands

ihrer eigenen Staaten, durch eine vollkommenere Gesetzgebung, durch ein ausgebreiteters und blühender Commerz, und durch eine vollkommenere Einrichtung aller Stände, die Aufmerksamkeit Ihres großen Geistes erforderten, und die Erhaltung dieser allgemeinen Wohlfahrt und Ruhe, die Bildung einer Armee zugleich nöthig machte, deren Taktik die Cäsars und Turennen für unmöglich gehalten haben würden.

Und doch ist die Bildung, die unsre Sprache indessen bekommen hat, eine Frucht des allgemeinen huldreichen Schutzes, wodurch Se. Majestät unter diesen Ihren Königlichen Geschäften, die Wissenschaften ermuntert, und der Denkungsfreyheit, die Sie der Menschheit, als ihr erstes Recht, wieder vindiciret haben.

Der wohlthätige Einfluß der Sonne giebt jeder Blume ihre Schönheit und jeder Pflanze ihre Fruchtbarkeit, wenn sie auch im schattigten Thale von ihren Strahlen nicht unmittelbar beschienen werden.

Auch hat unsre Sprache diese ihre Cultur, ganz durch diejenigen Mittel bekommen, die Se. Majestät die Fürsorge haben, dazu vorzuschlagen.

Die erste Verfeinerung hat sie zuförderst den Uebersetzungen der guten französischen Schriften, und noch mehr der frühen allgemeinen Bekanntschaft

mit den Originalen selbst zu danken, weil die Uebersetzungen größtentheils von solchen Leuten gemacht wurden, die selbst noch nicht Geschmack genug hatten, die Schönheit der Originale zu empfinden, noch Sprache genug, um alle die feinen Schattirungen auszudrücken.

Mit den Uebersetzungen aus dem Englischen, weil diese Sprache noch weniger gekannt war, gaben sich mehr Männer von Geschmack ab, und daher sind die Uebersetzungen der englischen Schriften von unserm Professor Ebert selbst wider die schönsten Originale in unsrer Sprache.

Und so bekam, durch die Bekanntschaft mit diesen beyden Sprachen, die unsrige ihre erste gute Bildung. Denn davon lernte sie die feinern Wendungen, überkam das feinere Colorit und die edlen Bilder, die jene Sprachen, durch die längere und nähere Bekanntschaft mit den Schriften der Alten, sich schon zu eigen gemacht hatten.

Und nunmehro, da diese beyde Sprachen beynahe schon einheimisch bey uns geworden, und unsre Jugend mit den Originalen selbst gleich bekannt gemacht wird, so fangen die Uebersetzungen schon an entbehrlich zu werden.

So wie die schönen Künste sich unter uns mehr und mehr verbreiten, so bekommt unsre Bilder-

sprache

sprache, auch dadurch wieder, ein so viel schöner, reicher und kräftiger Colorit. Und nun, da die Lectüre der Alten, und besonders der Griechen, mit so vielem Geschmack und Eifer anfängt betrieben zu werden, so muß die Sprache, in eben dem Maaße, an Reichthum und Schönheit auch noch immer mehr gewinnen.

Sobald die aus dem Orient geflüchtete Musen ihren alten Sitz in Italien wieder gefunden hatten, so wurden sie auch in Teutschland mit eben der Bereitwilligkeit aufgenommen. Was ihnen dort die **Medicäer** waren, das waren ihnen hier in Teutschland die **Fugger** und **Welser**. Mit einem bewundernswürdigen Eifer suchten die teutschen Gelehrten die Bekanntschaft mit den besten Werken der Alten durch ihre Ausgaben zu erleichtern, und durch ihre Ueberfetzungen den Geschmack an denselben allgemein zu machen, so daß auch, in dem Einem Jahrhundert, Teutschland die vornehmsten Schriftsteller schon in seiner Sprache lesen konnte, und die Nation dadurch ihre Aufklärung so früh, als einige andre Nation, erhalten haben würde. Aber in den unglücklichen Kriegen, die, von der Intoleranz des alten Despotismus, des Aberglaubens, und von der Eifersucht der noch nicht genug befestigten Gewissensfreyheit, angefeuret, Teutschland volle anderthalb Jahrhundert zerstörten, verschwand diese glückliche Aufklärung auch wieder.

Die alten Schriftsteller behielten zwar auf den Universitäten und Schulen ihr Ansehn und ihre Würde; aber sie wurden eigentlich nur ihrer Sprache und der Alterthümer wegen studirt; die Gelehrsamkeit gewann dabey, aber die Cultur der teutschen Sprache blieb dargegen auch so viel mehr vernachläßigt. Aber nun, da seit der allgemeinen Verfeinerung des Geschmacks, die alte Römische und Griechische Litteratur, und besonders diese letztere, auch als die Quelle alles Schönen, mit dem großen Eifer wieder betrieben wird, daß wir von den besten Schriften zum Theil auch schon so vollkommene Uebersetzungen wieder haben, als einige andre Sprache; da die Griechische Litteratur herrschender National-Geschmack zu werden anfängt; da ein armer Conrector zu Seehausen alles das feine Gefühl des Griechischen Schönen, von seiner Schule schon mit nach Italien nahm, wodurch er in Rom, der Lehrmeister der stolzen Antiquarier und der Freund Albanis ward; da Leßing, ehe er noch Italien gesehen, bloß nach seiner vertrauten Bekanntschaft mit dieser Litteratur, eine Abhandlung über den Laocoon schrieb, deren auch der erste Römische Antiquarier sich rühmen würde; da auch unsre Großen ietzt in dieser Bekanntschaft mit der alten Litteratur ihr Vergnügen suchen; da ein bey Sr. Majestät zu Breßlau, während der Teschenschen Friedens-

denshandlung, sich aufhaltenden Minister, mitten unter diesen seinen wichtigsten Geschäften, sich eine Erholung daraus machte, (*) aus den ersten Quellen dieser Litteratur, die unüberwindliche Ueberlegenheit der teutschen Waffen über die Römer zu erweisen, und das eigentliche Stammland dieser heroischen Nationen, die das römische Reich endlich ganz zerstörten, auszumachen; dabey auch noch in zween der fürtreflichsten Proben aus dem Tacitus, Sr. Majestät den Beweis vorzulegen, daß die teutsche Sprache, bey voller Deutlichkeit, aller der gedrungenen nervigten Kürze fähig ist, die Tacitus bey seiner oft räzelhaften Dunkelheit nur erreichen kann; da auch noch ein Minister Sr. Majestät, unter seinen vielfältigen und wichtigen Geschäften, in eben diesem vertraulichen Umgange mit den alten Schriftstellern, diese Erholung findet; und ein Graf von Stollberg uns eine Uebersetzung vom Homer giebt, worin der wahre Geist dieses alten Meistersängers vielleicht am vollkommensten mit erhalten ist; da diese Litteratur auch als Quelle des Schönen auf allen unsern hohen Schulen mit dem glücklichsten Eifer betrieben wird; da diese darin Lehrer haben, die von ganz Europa für die ersten erkannt werden, und in deren Schulen sich immer

(*) S. die Vorerinnerung zu dessen Abhandlung von den Ursachen der Ueberlegenheit der Deutschen über die Römer.

immer mehrere Lehrer bilden, die diesen guten Geschmack auch in ihren Schulen wieder einführen, wovon besonders die Berlinschen Lehrer, durch den hohen Schutz Sr. Majestät und durch den Vorgang des Ministers ermuntert, so viele vorzügliche Beweise geben, und Engel kürzlich noch auf eine so fürtrefliche Art gewiesen hat, wie selbst die Dialogen des Plato, neben der Bildung des Geschmacks, statt einer Logik in den Schulen angewendet werden können: so braucht Teutschland, zur ferneren Bearbeitung seiner Litteratur, keinen Prometheus mehr um das Feuer dazu erst vom Himmel zu holen; ein Strahl von Friedrichs Throne ist allein genug, den schon erweckten Geist noch ferner anzufeuern.

Indessen wird es, ungeachtet alles diesen glücklichen Fortganges, doch noch lange währen, ehe die Ausländer mit unsrer Litteratur bekannt werden, und ihr die Gerechtigkeit, die sie verdienet, werden widerfahren lassen. Unsre besten Schriften verlieren zu sehr in den Uebersetzungen; und unsre Sprache bleibt, als Originalsprache immer zu schwer, in ihrer Vollkommenheit erlernt zu werden. Könnten wir es indessen nur erst von uns erhalten, daß wir unsre alten gothischen Buchstaben aufgäben, so würde auch dies die nähere Bekanntschaft mit unsrer Sprache schon etwas erleichtern.

Se.

Se. Majestät geben uns zwar die schmeichelnde Prophezeihung, daß unsre Sprache und Litteratur sich durch ganz Europa vom Orient bis zum Occident noch verbreiten werde. Ja wenn unsre Wünsche das Leben Sr. Majestät verlängern könnten, so würden Sie selbst diese Prophezeihung noch erfüllen können. Indessen werden Sie die rauhen und öden Felsen, und die unbebaueten Gegenden, die hier und da in unsrer Litteratur noch übrig sind, unter Ihrem hohen und wohlthätigen Schutze, noch in schöne belaubte Hayne und in blühende fruchtbare Gefilde mit Wohlgefallen verwandelt sehen.

Es lebe der König!

Ich bin in tiefster Ehrfurcht

Durchlauchtigste Herzogin,

Gnädigste Herzogin und Frau!

Ewr. Königl. Hoheit

unterthänigster, getreuester und
gehorsamster Diener,
Jerusalem.

Es lebe der König!

Ich bin in meiner Ehrfurcht

Durchlauchtigste Herzogin,

Gnädigste Herzogin und Frau!

Euer, Königl. Hoheit

unterthänigst, gehorsamster und

gehorsamster Diener,

Jerusalem

72. G.

LETTRE
SUR
LA LITTERATURE
ALLEMANDE.

A

SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA DUCHESSE DOUAIRIERE

DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL.

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

A BERLIN,
chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1781.

LETTRE
SUR
LA LITTÉRATURE
ALLEMANDE.

A
SON ALTESSE ROYALE
MADAME
LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE
DE BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL.

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

A BERLIN,
Chez C. J. DECKER, Imprimeur du Roi.
1781.

Madame!

J'ai obéi aux ordres de Votre Alteſſe Royale; mais j'oſe à peine lui préſenter le fruit de mes réflexions. En effet, Madame, un pauvre vieillard tel que moi, dont l'eſprit eſt émouſſé par les années & par les diſtractions pénibles de ſon genre de vie, que pourroit-il écrire ſur notre Littérature, qui fut digne de paroitre aux yeux du Roi; même ſous les auſpices de Votre Al-

teſſe Royale, mon ouvrage méritera-t'il de lui être offert?

Tout au plus je puis me flatter, que Sa Majeſté daignera approuver la fidélité patriotique avec laquelle j'ai expoſé d'un côté les obſtacles qui ont tant retardé juſqu'ici les progrès de notre Littérature, & cherché de l'autre à offrir à ſon attention le peu d'eſſais heureux que la force originelle du génie de notre Nation a produit malgré cette ſituation décourageante.

Si les guerres ſeules qui ont ravagé l'Allemagne depuis le temps que les muſes exilées ſe refugierent de l'Orient dans les pays occidentaux avoient fait naître ces obſtacles, le génie national auroit eu chés nous aſſés de vigueur pour ſe développer à l'égal des autres peuples au milieu même de ces agitations. Mais ce qui plus que le bruit des armes a intimidé & découragé les muſes de l'Allemagne, c'eſt qu'elles n'y ont ni patrie

propre, ni siège fixe, ni protecteur commun; c'est que la plupart de nos génies vivant épars en cent endroits différens, isolés, sans appui, sans honneur, privés des sociétés qui pourroient reveiller & enflammer leurs talens, sont encore dénués de secours & hors d'état de s'en procurer de leurs minces revenus qui suffisent à peine à leur entretien, & qu'ils n'obtiennent qu'en se chargeant d'occupations souvent de nature à étouffer l'esprit; c'est que les grands qui sont en France l'ornement & l'appui des lettres, les regardent chés nous comme au dessous de leur dignité & comme uniquement destinées pour l'état bourgeois, & que les savans de notre patrie, parce qu'ils n'ont pas l'avantage de la naissance, sont exclus des Cours & du grand monde & obligés de vivre dans une obscurité décourageante; c'est enfin que la prérogative de la noblesse, même destituée d'autre mérite, ou recemment ac-

quiſe, donne plus de conſidération que les talens les mieux cultivés, & que les ſciences ne ſont que trop ſouvent appréciées par des juges qui ſe font une ſorte d'honneur de ne les point connoître.

Ajoutons encore que la Littérature allemande a éprouvé le même ſort qui retarda ſi longtemps les progrès de la Littérature romaine. Rome ne dut ſes lumières qu'aux Grecs; c'eſt de la Grèce qu'on prenoit les maitres & les précepteurs deſtinés à former la jeuneſſe & tous les jeunes Romains de qualité qui aſpiroient à des moeurs polies, aux ſciences & au bon goût, alloient étudier à Athènes. Ce commerce intime avec la Littérature grecque forma, il eſt vrai, la nation, mais il retarda auſſi à proportion la culture de ſa langue & les progrès de ſa propre Littérature. Par tout les Grecs donnoient le ton; ſans connoître eux-mêmes la langue latine, ils prononcerent cependant qu'el-

le étoit trop pauvre & trop rude pour ſe prêter aux ſciences. On ſe ſoumit à leur déciſion & ceux qui ſe piquoient de bon goût liſoient les grecs, parloient & écrivoient en grec, juſqu'à ce qu'enfin *Ciceron* eut le courage de relever l'honneur de ſa langue maternelle & s'en ſervit dans ſes ouvrages philoſophiques.

Notre Littérature a eu le même ſort. C'eſt à la nation Françoiſe & particulièrement à la colonie qu'un fanatiſme perſécuteur bannit de la France & que le grand Electeur recueillit dans ſes états, que l'Allemagne dut la première aurore de la politeſſe des mœurs & du bon goût dans les ſciences. Des manières nobles & inſinuantes, l'élégance des mœurs, les agrémens d'une langue cultivée ouvroient à ces fugitifs l'entrée des Cours & du grand monde; tout à coup ils devinrent les précepteurs de notre nation. Avec leur langue ſe repandit la connoiſſance

des chefs-d'oeuvres de la Littérature françoiſe. Nous n'avions encore rien qui leur put être comparé. Le grand nombre des allemands eut preſque honte de notre langue & dans le mépris dont on la couvrit on déſeſpéra qu'elle put jamais être ſuſceptible d'un certain degré de délicateſſe & de culture. Déjà timide & craintif, le ſavant allemand fut encore découragé davantage, & ſe défia de ſes propres forces au point de n'oſer pas même les eſſayer.

Ainſi la nation Françoiſe en même temps qu'elle porta parmi nous les premiers developpemens du goût, retarda auſſi d'autant les progrès de notre propre Littérature.

Quelques génies heureux ne laiſſerent pas cependant de ſe diſtinguer. Au milieu des barbares dévaſtations de la guerre de trente ans, on vit paroitre en Siléſie deux Gentilshommes, *Opitz* & *Logau*, qui renonçant à ce faux goût de bel eſprit que l'imitation des

auteurs Italiens avoit rendu dominant, rencontrerent ſi heureuſement dans leurs poëſies le ton noble & ſimple de la nature, que nous pouvons encore nous en honorer; mais ils étoient comme des roſſignols qui au printemps, lorsque la ſaiſon eſt encore rude, chantent au milieu d'un bois ſans feuillage où perſonne ne les entend.

La fineſſe d'eſprit qui regne dans les ſatyres de *Canitz* montre auſſi que de ſon temps déjà notre langue n'auroit plus été trop rude ni trop pauvre pour ſe prêter aux ſciences, ſi elle avoit pu d'avantage ſe former & ſe polir dans le grand monde.

Et tandis que dans toutes les autres Cours on ne connoiſſoit encore qu'un ſtyle de Chancellerie barbare, ce qui ſortoit de la plume des *Fuchs*, des *Ilgen* & des *Thulemeier* étoit déjà comparable aux chefs-d'œuvres d'un *Herzberg* & d'un *Zedlitz*; mais une obſcurité trop épaiſſe couvroit tout le

reſte de l'Allemagne pour que ces rayons épars, euſſent pu la percer & faire naître une clarté générale.

Thomaſius fut un des premiers qui rendirent ſervice à notre langue. Occupé ſans ceſſe lui-même à bannir de la crédulité publique le Diable & les Sorciers, à précipiter de ſon Throne la Philoſophie Scolaſtique & à combattre les préjugés qui tiranniſoient toutes les ſciences, il ne put directement contribuer aux progrès de la Littérature allemande; mais il eut pourtant le grand mérite d'avoir oſé employer l'allemand dans ſes leçons publiques & par bonheur il écrivoit mal en latin. Les pédants crierent à la barbarie; mais c'étoit toujours un grand pas de fait pour la culture de la langue & le développement de la nation.

Ce fut proprement *Wolff* qui le premier mérita le plus de ſa langue. Il la cultiva & l'enrichit en traitant en allemand toutes

les parties de la Philoſophie théorétique & pratique, la Phyſique, la Pneumatologie & les Mathématiques. C'eſt dans ſes ouvrages que nos compatriotes apprirent avec étonnement à connoitre leurs richeſſes. Mais *Wolff* aſpirant plus à la clarté, qu'à la beauté du ſtyle, & ayant dans cette vue adopté une méthode dont la ſechereſſe & la monotonie ſemblent être le caractère, écrivant d'ailleurs dans un temps où la langue elle-même n'avoit pas encore reçu un certain degré de culture, ſes ouvrages ne furent point goutés de ceux qui étoient accoutumés au ſtyle fleuri des françois.

Tel étoit l'état de la Littérature allemande dans le temps où Sa Majeſté pouvoit encore conſacrer quelque loiſir aux muſes. On auroit eu de la peine alors à raſſembler une bibliothéque de douze ouvrages originaux allemands, écrits avec quelque goût. Mais c'eſt à l'époque à jamais mémorable

dans les annales de l'Allemagne pour la gloire & la liberté de notre patrie, où Sa Majesté monta sur le throne que commence aussi l'époque heureuse de la Littérature allemande. La protection & les faveurs extraordinaires dont ce grand Prince avoit déja honoré les sciences, encouragea le génie de notre nation à redoubler d'efforts pour les mériter, & depuis ce temps il a fait malgré les difficultés que son développement rencontroit encore, par la seule vigueur & la constance qui lui sont propres & au moyen d'une application infatigable, des progrès si rapides, que peut-être aucune autre nation avec toutes ses prérogatives n'en a fait de semblables en un pareil espace de temps; en sorte que notre langue n'est plus ce qu'elle étoit autrefois, une langue pauvre, rude & peu formée; mais peut être comparée à toutes les autres pour la richesse & le leur disputer peut-être pour la force. S'il est impos-

sible qu'elle ait déja autant de chefs-d'œuvre dans tous les genres de Littérature, au moins offre-t'elle dans presque tous les genres des modèles qu'elle ose placer à coté de ceux des autres nations.

Les poësies & les ouvrages en prose de *Haller*, le Messie de *Klopstock*, les Idylles & la mort d'Abel de *Gessner*, l'Agathon de *Wieland* & ses Romans dans le goût de l'Arioste, les fables de *Gellert*, de *Lessing* & de *Lichtwehr*, les odes de *Ramler* & de *Cramer*, les écrits de *Sulzer*, de *Garve*, ceux de *Mendelson* & de *Engel* seroient en France même des ouvrages académiques si on les entendoit, puisque malgré ce qu'ils ont presque toujours perdu dans les traductions, ils ont pourtant été reçus avec estime par cette nation délicate & difficile. Malgré la distance dans laquelle leurs auteurs dispersés par toute l'Allemagne vivent les uns des autres, on ne reconnoit pourtant

dans aucun de ces ouvrages la province de l'auteur. Ils ſont claſſiques pour toute l'Allemagne comme ſi la même academie les eut produits tous, & ils ſuffiroient déjà ſeuls pour developper d'avantage le goût de la Nation. Auſſi chaque année enrichit-elle notre Littérature de nouvelles productions du même mérite. Il eſt vrai qu'avec ces chefs-d'œuvre elle ſe voit chaque année accablée d'une foule de productions monſtrueuſes, pédantesques & pleines d'inepties; mais la nation la plus cultivée eſt obligée d'en ſouffrir de ſemblables, & combien plus notre pauvre patrie où plus de cinq mille nouveaux ouvrages quittent annuellement la preſſe, doit elle dans cet effroyable debordement d'écrits, éprouver le même ſort. Ce qu'il y a ſeulement de facheux pour nous, c'eſt que les autres nations connoiſſant ſi peu notre langue & notre Littérature ne diſtinguent pas ces productions difformes &

monſtrueuſes de celles que le génie de la nation avoue.

Sa Majeſté obſerve que nous manquons ſurtout de grands orateurs, de bons auteurs dramatiques & de bons hiſtoriens. Il faut convenir qu'à ces égards nous ſommes encore le plus en arriere. Nous n'avons ni *Maſſillons*, ni *Flechiers*, ni *Dagueſſeaux*, ni *Beaumonts*. Mais les *Maſſillons* & les *Flechiers* independamment de la vivacité naturelle du génie national, quels avantages ne trouvoient-ils pas à Paris pour être ce qu'ils ont été. Avec tous les talens naturels que Sa Majeſté accorde aux allemands, la grande éloquence ne deviendra que difficilement une prérogative de notre nation.

Les Cours de Juſtice ſont en France, comme autrefois à Rome, le grand théatre de la plus noble éloquence; au lieu que notre conſtitution exige que les tribunaux les plus éclairés ſouffrent dans leurs enceinte le langage de la barbarie.

Nous n'avons pas d'académies dont l'objet ſoit de reveiller & de perfectionner le talent de l'orateur.

Suivant l'eſprit de l'égliſe proteſtante les chaires ne ſont pas non plus le véritable lieu de l'éloquence véhemente & fleurie. Elles le ſont d'avantage dans l'égliſe Romaine. La pompe extérieure de ſon culte, la multitude de ſes Saints qui en ont fait la grande école de la peinture, fourniſſent auſſi le plus riche fond à l'imagination de l'orateur. Le culte proteſtant eſt par ſa nature même plus ſimple. Une application ſerieuſe à devenir les imitateurs de l'Être ſuprême dans ſon amour univerſel pour le bien & l'aſſurance conſolante de ſa grace, & d'une heureuſe éternité conſtituent l'eſſence de notre Religion, & c'eſt à ces deux objets principaux que ſe rapportent les diſcours ſacrés. Convaincu & pénetré de l'importance & de l'heureuſe étendue de la grande loi de ſa

Reli-

Religion qui prèscrit l'honnêteté du cœur & l'amour universel de nos semblables fondé sur un véritable amour de Dieu, l'auditeur doit être conduit à son observation par le sentiment de la force des motifs qu'on lui présente. Mais la simplicité, la clarté, une douce chaleur nous conduisent plus surement à ce but & touchent le cœur davantage que cette éloquence véhémente & fleurie qui échauffe l'imagination, mais dont les effets disparoissent aussi plus vite que les impressions que le cœur a reçues, & dans ce genre notre église offre déjà des orateurs qui surpassent peut-être les plus grands modéles françois & anglois: nous compterions parmi eux des *Bourdaloues* & des *Massillons*, si l'esprit de notre culte les demandoit. Nos plus grands orateurs ont de tout temps fleuri à Berlin & cette ville en possède actuellement du premier ordre.

C'eſt pour le théatre que nous ſommes reſtés le plus longtemps en arriere. Car lorſqu'on connut une fois les belles piéces du théatre françois, les viles farces qu'on avoit en allemagne & les avanturiers qui les repréſentoient ſe virent condamnés à un mepris plus général que jamais & n'oſerent plus ſe montrer que ſur les treteaux de la foire. Nos eccleſiaſtiques ne connoiſſant point de théatre plus decent que ce qu'on nommoit alors la *comédie allemande*, la decrioient avec raiſon comme l'école des vices les plus honteux. C'eſt par les traductions des piéces françoiſes que notre théatre s'épura peu à peu. Mais le ton mauſſade & peſant de ces traductions rendoit les meilleurs originaux inſoutenables; & la repréſentation offroit encore au ſpectateur degouté au lieu du valet comique un ruſtre groſſier, & à la place du marquis le ton & les manieres d'un courtaud de boutique. Peu à peu cepen-

dant les traductions & la repreſentation devinrent meilleures; mais on avoit encore peu d'eſpérance de voir un jour ſe former un bon théatre national. L'homme de gout n'oſoit faire paroitre ſes eſſais à coté des chefs d'oeuvre des *Racines* des *Corneilles* & des *Voltaires;* & l'Allemagne n'ayant pas de caractère national, nos auteurs qui travailloient pour le théâtre ne connoiſſant d'autre monde que leur patrie & étant obligés d'y prendre les originaux de leurs perſonnages, le théâtre françois reſta parmi nous en poſſeſſion de ſes prérogatives, juſqu'à ce qu'enfin les efforts ſoutenus du génie de la nation produiſirent des eſſais plus heureux dans ce genre. Sa Majeſté Elle-même a compté parmi nos bonnes piéces le *Poſtzug* & peut-être Votre Alteſſe Royale ſe rappellera t'Elle les piéces pleines de nobleſſe & de douceur de *Engel*. Mais c'eſt notre *Leſſing* qui a le plus relevé l'honneur du théâtre allemand.

Sa *Dramaturgie* contient au jugement de tous les connoiſſeurs la critique la plus fine du théatre, & *Voltaire* même, s'il eut pu la lire, n'auroit pu ſe défendre de quelques ſecretes inquiétudes. Sa *Minna von Barnhelm*, Sa *Miſs Sara Samſon* & ſon *Emilia Galotti* ſeroient des chefs d'œuvres à Paris & à Londres même. Le premier eſſai de notre *Leiſewitz*, ſon *Julius von Tarent* preſente auſſi des ſcènes dont le meilleur auteur dramatique françois ou anglois ſe feroit honneur.

L'Hiſtoire fut de tout temps un des principaux objets d'application pour les Allemands. Mais elle étoit une Science de memoire aride & difficile, dont le mérite conſiſtoit plus dans un amas pénible de faits & dans une exactitude pedantesque & minutieuſe que dans un choix éclairé des faits les plus importants. La pureté & la beauté du ſtyle n'y étoient comptés pour

rien, parce qu'en général le goût & la langue étoient encore trop peu formés. L'hiſtoire d'Allemagne étoit plus l'hiſtoire des empereurs que celle de la nation. Mais a préſent déjà nous avons plus d'un auteur digne de ſuccéder à *Maſcow* qui le premier s'attira par ſon hiſtoire l'attention & l'eſtime des étrangers. L'hiſtoire du 13 & 14me ſiècle de *Olenſchlager* eſt le pendant accompli de celle de *Maſcow*.

L'hiſtoire des Allemands que le Profeſſeur *Schmidt* de Würzbourg a écrit juſqu'ici avec l'approbation la plus univerſelle, & qu'il a conduite juſqu'à l'époque de l'élévation de la maiſon d'Autriche, préſente une véritable hiſtoire de la nation & on la quitte à regret lorſqu'on en a commencé la lecture. Si cet excellent auteur qui vient d'être appellé à Vienne en qualité d'Hiſtoriographe & de Prepoſé des archives, conſerve dans la continuation de ſon ouvrage la même liberté qu'il a montré juſqu'ici à l'egard

de la Cour de Rome, il aura droit à toute notre reconnoiſſance. On attend auſſi avec impatience la ſuite de *l'hiſtoire d'Osnabrück* que *Mœſer* a commencé d'après le plan admirable que ſa pénétration lui en a fait concevoir.

Notre *Leiſewitz* dont j'ai déjà parlé travaille à une hiſtoire de la guerre de trente ans, qui pourra être placée à côté de l'hiſtoire de Charles V de Robertſon; & c'eſt ainſi que de plus en plus notre Littérature s'enrichit d'heureux eſſais hiſtoriques plus ou moins volumineux, qui ſe diſtinguent également par le choix des faits, par l'exactitude & le bon goût de leurs auteurs. Les bons ouvrages élémentaires que nous poſſedons déjà banniront auſſi bientot de nos écoles, les ouvrages pedanteſques dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent, & dans l'éducation domeſtique, *Rollin* eſt depuis longtemps regardé comme un livre d'inſtruction que la nation a adopté.

Cependant malgré les progrès que la culture de notre langue à faits, elle eſt encore toujours expoſée au reproche, que ſa marche eſt peſante, ſa conſtruction embaraſſée & que la dureté de ſes ſons choque une oreille délicate.

Il eſt vrai que nos longues periodes, nos fréquentes parenthèſes, nos épithetes accumulées, nos prépoſitions tranſpoſées, l'inverſion qui plaçant le verbe à la fin de la periode le ſépare & l'éloigne du ſubſtantif qu'il régit, doivent rendre notre langue difficile pour quiconque eſt une fois accoutumé à la marche plus facile & plus ſimple de la langue françoiſe. Mais chaque langue à ſa marche propre qu'il s'agit de connoitre; ſans quoi les conſtructions en apparence également embaraſſées de la langue latine & les longues periodes de Ciceron pourroient fonder le même reproche qu'on fait à la notre. Dans la langue françoiſe chaque mot, cha-

que verbe & chaque particule ayant ſa place fixe & invariable, ſa marche ne peut qu'en être plus facile & plus ſimple. Mais auſſi ſes meilleurs auteurs gemiſſent du joug que les grammairiens leurs ont impoſé, & ceux d'entr'eux qui ont quelque connoiſſance de l'allemand conviennent des avantages que nous donne la liberté dont nous jouiſſons à cet égard. Car ſi la marche de notre langue en devient moins légere; combien auſſi ne gagne t'elle pas pour la force. Au moyen d'une parenthèſe nous lions immédiatement une idée acceſſoire avec l'idée principale; nous donnons à celle-ci toute ſon énergie en accumulant pluſieurs épithétes dont chacune préſente une autre nuance d'idée; nous aſſignons à la prépoſition la place où elle contribue le plus à faire ſortir le ſens, ou à augmenter le nombre & la cadence de la periode; enfin le verbe qui finit la phraſe developpe l'idée principale après

qu'elle a reçu toute sa force & son expression. Notre Grammaire ne donnant point de règles à cet égard & ne pouvant même en donner, mais abandonnant l'usage de cette liberté au bon goût des auteurs, c'est au défaut de celui-ci & à l'affectation de nos bons écrivains même, d'employer dans leurs écrits des constructions embarassées, qu'il faut attribuer cette obscurité de style. Les étrangers ont d'autant plus de raison de s'en plaindre, que nous sommes souvent obligés nous mêmes de relire plusieurs fois une semblable periode avant d'en saisir le sens. Mais c'est là un abus; c'est un défaut de ce bon goût qui dans toutes les langues est necéssaire pour bien écrire.

Quant à la composition des épithètes, notre langue jouit à cet égard du même avantage qui donne à la langue grecque l'énergie d'expression qu'on y admire, & elle perd par là aussi peu que celle-ci de sa douceur

& de ſa flèxibilité. Il faut ſeulement que l'auteur qui s'en ſert, ſoit maitre de ſes richeſſes & qu'il ait aſſés de ſentiment & de gout pour ſavoir en faire uſage.

Dans les écrits philoſophiques de *Mendelſon* on trouve toute la pénétration de *Platon* avec plus de force & de ſolidité; ceux de *Engel* ont le ton ſimple & populaire de *Socrate*. *Geſſner* comme *Théocrite* parle le langage doux & touchant de la nature. *Gleim* ſurpaſſe infiniment *Tyrtée*; *Gellert*, *Leſſing* & *Lichtwehr* ont toute la naiveté de *Phedre*. On retrouve partout dans les écrits de *Wieland* ce pinceau ſeduiſant, ce coloris vif & animé qui diſtingue *Ovide*, *Catulle* & *l'Arioſte*; enfin on admire l'élevation & l'eſſor *d'Horace* dans les Odes de *Ramler*. On reproche à ce dernier d'être quelquefois obſcur; mais c'eſt là la nature de l'Ode, & à Rome même il falloit étudier *Horace* pour en ſentir toute la beauté.

Pour ne nommer encore que notre grand *Kleiſt*, que peut-on voir de plus fleuri & de plus touchant que ſon *Printemps*, de plus doux que ſes *Idylles*, de plus élevé que ſon *Ode à l'armée Pruſſienne*.

Je ne ſuis pas en état de juger de l'harmonie muſicale qui diſtingue une langue d'une autre. Comme la Muſique eſt pour moi plutôt un objet de ſentiment, que d'analyſe, j'ai toujours attribué ce qu'elle me faiſoit éprouver moins aux ſons de la langue, qu'à l'expreſſion energique du poete & du compoſiteur. Il eſt vrai qu'on préferera toujours pour le chant la langue qui a le plus de voyelles, parceque le muſicien pourra le mieux y developper la molle flèxibilité & la force de ſes organes. Mais auſſi dans une langue trop molle la Muſique doit perdre beaucoup, ne pouvant exprimer avec aſſés de ſuccès un grand nombre de ſentiments ou tendres ou forts que notre langue paroit

devoir rendre très bien, pourvu que le poëte la poſſède ſuffiſamment & ait l'oreille aſſés délicate, & qu'auſſi le compoſiteur ſaiſiſſe bien le ſens des expreſſions du poëte.

Je doute que jamais *Graun* en ſuivant un texte de quelqu'autre langue eut pu donner à ſa *Paſſion* cette expreſſion ſi douce, ſi touchante & en même temps ſi énergique & ſi élevée, que lui inſpira la cantate de *Ramler*. La Muſique de *l'hymne des Pelerins* de *Haſſe*, exécutée d'après le texte allemand eſt auſſi belle & auſſi pleine d'harmonie que ſi *Haſſe* l'eut compoſée d'aprés ce même texte.

Il faut obſerver en général que c'eſt par les conſonnes plus que par les voyelles que s'exprime la nature, & ce langage primitif ne s'eſt peut-être conſervé dans aucune langue autant que dans la notre. La langue françoiſe a ſouffert trop de changemens pour qu'elle ait pu en garder beaucoup de traces.

Dans tous nos mots primitifs au contraire on reconnoit ſi diſtinctement le ſon approprié par la nature à nos organes, que celui même qui n'entend pas la langue, ſur cent mots ne manquera peut-être pas cinq fois la véritable ſignification. J'ai d'autant plus admiré la manière dont le Préſident *de Broſſe* a ſçu dans ſon *Mechaniſme du langage* expliquer la théorie des ſons primitifs, que ſa langue en a conſervé ſi peu de traces.

L'harmonie de la langue allemande gagne encore beaucoup par la meſure déterminée des ſyllabes, qui l'a miſe en état d'adopter dans ſes poëſies avec beaucoup de ſuccès le rythme grec que *Klopſtock* a conduit à la plus grande perfection; au lieu que la Poëſie françoiſe aura toujours beſoin du ſecours de la rime pour être harmonieuſe.

La langue grecque prouve encore combien peu les conſonnes dont la notre abonde la rendent dure & déſagréable. Sans parler

de cette multitude de diphtongues *d'oi* & *d'ai* qui déjà choquent ſi fort l'oreille, on trouve dans la langue grecque le même entaſſement de conſonnes qu'on reproche à la notre & dont le mot même de *diphtongue* eſt un exemple. On y trouve encore ce grand nombre de gutturales que les François & les Italiens penſent ne pouvoir être exprimées que par des Allemands, tandis que les Grecs dont la prononciation douce & agréable fit croire que leur langage étoit celui des muſes mêmes n'avoient aucune peine à les prononcer. Mais pour que les ſons d'une langue puiſſant plaire il faut ſans doute que l'oreille y ſoit accoutumée & plus encore que l'organe de la parole y ſoit fait. Un goſier dur, une large ouverture de bouche, une langue épaiſſe rendront les plus beaux ſons durs & dèſagréables. Imaginés les poëſies de *Bernis* dans la bouche d'un paiſan normand ou gaſcon, ou les odes *d'Anacréon*

& les Idylles de *Théocrite* dans celle d'un paiſan de Baviere ou de Weſtphalie.

Sa Majeſté ayant Elle-même témoigné l'intéret généreux qu'Elle daigne prendre à la culture de notre langue & à l'avancement de notre Littérature, j'oſe me flatter que la franchiſe avec laquelle j'ai expoſé les progrès que nous avons déjà faits ne lui déplaira pas.

Cependant il y auroit autant de témerité que d'ignorance à nous comparer pour cela à la nation francoiſe. Comme nation nous ſommes encore fort en arriére. Nos meilleures productions ne ſont pour la plûpart que des eſſais ſortis de la plume de quelques heureux génies: Ils ſont en trop petit nombre pour qu'ils ayent pu déjà fixer l'attention de Sa Majeſté, pendant le cours d'un Regne où toute l'activité de ſon génie étoit occupée à maintenir la balance de l'Europe, à defendre la liberté de l'Allemagne, & à procurer le bonheur de ſes propres états par une legislation

plus accomplie, par un commerce plus florissant, par l'établissement d'un nouvel ordre pour tous les états ; en même tems que le maintien de la tranquilité publique exigeoit une armée dont la tactique dans le dégré de perfection auquel Sa Majesté a sçu la conduire auroit paru impossible aux Césars & aux Turennes même.

Nous n'en devons cependant pas moins regarder la culture que notre langue a reçue pendant le regne de ce grand Prince, comme l'effet de cette protection signalée qu'il n'a pas laissé au milieu de ses importants travaux, d'accorder aux sciences, & de cette précieuse liberté de sentimens qu'il a revendiqué pour l'humanité comme le premier de ses droits.

Ainsi l'influence bienfaisante & générale du soleil donne à chaque fleur sa beauté & nourrit la fertilité de chaque plante lors même que dans l'ombre des vallées elles n'éprouvent pas immédiatement l'action de ses rayons.

D'ail-

D'ailleurs notre langue n'a reçu ſa culture que par l'uſage de ces mêmes moyens que Sa Majeſté par un effet de ſes ſoins généreux daigne Elle-même preſcrire pour la former.

Ses premiers progrès elle les doit aux traductions de bons ouvrages françois & plus encore à la connoiſſance devenue bientôt générale des originaux mêmes, les traductions ayant pour la plupart été faites par des gens qui n'avoient ni aſſés de gout pour ſentir les beautés de l'original ni aſſés de force d'expreſſion pour tranſporter dans la traduction toutes les nuances d'idées de leurs auteurs.

Comme la langue angloiſe étoit moins généralement connue, ce ne furent que des gens d'un gout plus cultivé qui ſe mêlerent de traduire de l'anglois, & voilà d'où vient les traductions d'ouvrages anglois que notre

Profeſſeur *Ebert* a faites ſont devenues elles mêmes des modèles accomplis de ſtyle dans notre langue.

Ce fut ainſi qu'elle dut ſa premiere culture à la connoiſſance du françois & de l'anglois. Elle s'appropria les tours heureux, le coloris animé & les images nobles qu'une étude plus approfondie des anciens avoit déjà rendus propres à ces deux langues.

Enfin nous commençons à pouvoir nous paſſer de traductions, depuis que le françois & l'anglois ont pour ainſi dire obtenu chés nous le droit de bourgeoiſie & que l'on conduit notre jeunèſſe à la connoiſſance des originaux mêmes.

A meſure que les beaux arts s'étendent chés nous, notre langage metaphorique s'enrichit & prend plus de vivacité & de coloris; & comme on commence à cultiver avec tant d'application & de gout l'étude des anciens & particulierement des Grecs notre

langue doit à proportion s'enrichir & se developper.

Les Muſes refugiées de l'Orient furent auſſi bien accueillies en Allemagne que dans l'Italie même, leur ancienne patrie. Ce que les *Medicis* furent pour elles en Italie, les *Fugger* & les *Welſer* l'ont été chés nous. Nos ſcavans s'éfforcerent avec un zèle étonnant à faciliter par de bonnes éditions la lecture des anciens, & à les mettre par leurs traductions entre les mains de tout le monde; enſorte que dans moins d'un ſiècle on parvint à lire les meilleurs auteurs dans notre langue & que l'Allemangne eut pu ſe flater de faire des progrès auſſi rapides dans les ſciences que toute autre nation. Mais les guerres funeſtes que l'intolerance, le deſpotiſme, la ſuperſtition & le zèle même d'une liberté de conſcience encore mal aſſurée allumerent dans notre patrie & qui la ra-

vagèrent pendant un siècle & demi, firent bientôt disparoitre cet heureux developpement.

Les auteurs anciens conserverent, il est vrai, dans les universités & dans les écoles leur ancienne autorité, mais on ne les lisoit que pour la langue & pour les antiquités. L'erudition gagnoit par cette étude, mais la culture de la langue allemande étoit d'autant plus négligée. Apréſent tout a changé de face à cet égard. Depuis qu'un gout plus épuré s'est repandu dans la nation, elle ne cherche dans l'étude infatigable des auteurs Romains & surtout des Grecs que les modèles & les sources du beau, & déjà nous avons plus d'une traduction des meilleurs écrits de l'Antiquité qui n'est en rien inferieure à ce que les autres nations ont de plus parfait en ce genre; le gout de la Littérature grecque commence à être parmi nous un gout

national; un simple recteur de *Seehausen* sorti de son école avec le discernement le plus fin du beau dans les Antiquités & dans la Littérature grecque a été régardé à Rome même comme un maitre par les plus grands connoisseurs de l'antiquité & s'est vu honoré de l'amitié d'un *Albani; Lessing* avant d'avoir vu l'Italie, aidé par la seule connoissance qu'il avoit de la Littérature grecque, a écrit sur le *Laocoon* un traité que le premier Antiquaire de Rome pourroit avouer; les Grands commencent parmi nous à se faire un plaisir & un honneur de cultiver cette étude; on voit des Ministres d'Etat fatigués de leurs nombreux travaux y trouver leur plus douce récreation, & un *Comte de Stollberg* nous donner une traduction *d'Homere*, qui paroit retenir mieux qu'aucune autre le véritable esprit de ce pere de la Poësie; nos universités où la Littérature ancienne est régardée com-

me la ſource du beau & cultivée avec le plus grand ſuccès, nous offrent dans ce genre les plus habiles maitres reconnus & eſtimés comme tels de l'Europe entiére & dont les diſciples rèpandent déjà dans nos écoles le bon gout puiſé dans leurs leçons; les Profeſſeurs des divers Collèges de Berlin encouragés par la protection de Sa Majeſté & par l'exemple de leur Chef, nous fourniſſent ſurtout des preuves de cette vérité, & depuis peu encore *Engel* à tres bien fait voir que les *dialogues* même *de Platon* outre l'avantage de former le gout des jeunes gens peuvent auſſi ſervir de Logique dans les écoles. En réuniſſant tous ces traits, qui ne conviendra que l'Allemagne pour cultiver d'avantage ſa Littérature n'a plus beſoin d'un *Promethée* qui nous porte le feu du Ciel; mais qu'un rayon émané du throne de *Frédéric* ſuffira pour enflammer encore le génie de la nation auquel il a déjà donné ſon premier eſſor.

Cependant malgré ces progrès il se passera encore bien du temps avant que les étrangers connoissent notre Littérature & lui rendent la justice qu'elle mérite. Nos meilleurs ouvrages perdent trop dans les traductions, & comme langue originale l'Allemand est trop difficile pour être appris parfaitement. Cependant si nous pouvions seulement nous resoudre à renoncer dans l'impression de nos ouvrages à nos anciens characteres gothiques, nous faciliterions déjà par-là l'étude de notre langue.

Sa Majesté daigne honorer notre Littérature de la prédiction flateuse qu'elle se répandra un jour dans l'Europe entiére. Sans doute si nos vœux pouvoient prolonger la vie de ce grand Prince, il verroit Lui même l'accomplissement de cette prophétie. Mais il verra du moins les rochers incultes & les deserts arides qu'on rencontre encore dans

notre Littérature, changés par un effet de cette protection éfficace & bienfaisante dont il la couvre, en bosquets rians, en plaines fertiles & fleuries.

que FRÉDÉRIC vive!

Je suis avec le plus profnod respect,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

le très humble très obeissant
& très soumis serviteur

JERUSALEM.

72°7.

Ueber die deutsche Sprache und Litteratur.

An einen Freund.

Hamburg,
bey Benjamin Gottlob Hoffmann,
1781.

Ueber
die deutsche Sprache
und
Litteratur.

An einen Freund.

Hamburg,
bey Benjamin Gottlob Hoffmann,
1781.

Vorbericht.

Diese kleine Schrift steht in den Osnabrückischen Beiträgen vom gegenwärtigen Jahre, und mögte also wohl wenigern Lesern zu Gesichte kommen, als sie verdienet. Man kann ihren vortreflichen Verfasser nicht verkennen: Denkungsart und Styl bezeichnen **Mösern** zu genau. Da er die Schrift des Königs von Preussen wider die deutsche Litteratur von einer andern Seite betrachtet, als andre, die dagegen, oder vielmehr

darüber geschrieben haben (denn daß man dagegen schriebe, verdiente sie wohl nicht): so geschieht es hoffentlich mit dem Beifall des deutschen Publikums und des berühmten patriotischen Verfassers selbst, daß diese Schrift aus jenem Wochenblatte herausgegeben und bekannter gemacht wird.

Es liegt völlig in dem großen Plane Ihres Königs, daß er nun auch einen Blick auf unsre deutsche Litteratur geworfen hat: nachdem er sich an die vierzig Jahr damit beschäftiget, seinem Staatskörper Stärke und Fertigkeiten zu geben, und ihn gelehrt hatte, die größten Bewegungen mit der leichtesten Mühe zu machen: so wagte er es in seinem Werke über die Vaterlandsliebe dieser Maschine ein Herz und eine Seele zu geben, und wie diese Schöpfung vorüber ist, kömmt er nun endlich auch zu den Wissenschaften, welche den Putz dieses zu allen Verrichtungen fähigen Körpers besorgen sollen. Andre Fürsten haben mit den letztern, weil sie mehr in die Augen spielen, angefangen, oder wo sie sich zuerst mit der Organisation ihres Staats befasset

haben, diese so geschwind und gewaltsam betrieben, daß die besten Hebel darüber zersprungen sind. Er aber, ohnerachtet er früh die Musen liebte und von ihnen wieder geliebt wurde, hat sich als ein weiser Hausvater lange bey dem Nothwendigen und Nützlichen verweilet, und den Putz nicht eher seiner Aufmerksamkeit werth geschätzt, als es die natürliche Ordnung erforderte.

Allein dieses scheint mir nicht in seinem Plane zu liegen, daß wir bey den Griechen, Lateinern und Franzosen zu Markte gehen und dasjenige von Fremden borgen oder kaufen sollen, was wir selbst daheim haben können. Hier vermisse ich den Hausvater, und Sie haben, meiner Meynung nach, Recht zu fragen, ob wir nicht selbst unsre Eichen also ziehen können, daß sie den härtesten, höchsten und reinsten Stamm geben, ihre Krone hoch empor tragen, und so wenig in den Aesten fohren, als vom Mooſse bekümmert werden; oder ob wir solche von einem französischen

Kunst-

Kunstgärtner zustutzen und aufschnitzeln, und unsre Wälder in einen regulären Sternbusch verwandeln lassen sollen? mit andern Worten — ob wir nicht besser thun, unsre **Götze von Berlichingen**, so wie es die Zeit bringen wird, zu der ihrer Natur eignen Vollkommenheit aufzuziehen, als ganz zu verwerfen, oder sie mit allen Schönheiten einer fremden Nation zu verzieren.

Indessen bleibt es doch noch immer eine wichtige Frage, ob wir würklich eigene Gewächse haben, die eine Kultur verdienen, und ob unsre Art der Kultur den fremden vorzuziehen sey? Hieran hat der König natürlicher Weise gezweifelt, weil er sonst ganz gewiß das Einheimische dem Auswärtigen vorgezogen haben würde; und hier bin ich in der That verlegner, als Sie wohl glauben, ohnerachtet ich die veredelten Stauden unsers Bodens, welche **Jerusalem** *) dem Könige vor-

*) In seinem Bericht über die deutsche Sprache und Litteratur.

zählt, mehr als einmal vor mir aufgestellet und betrachtet habe. Unsre Empfindungen sind das erste von allem, ihnen haben wir Gedanken und Ausdruck zu danken. Große Empfindungen aber können allein von großen Begebenheiten entstehen, die Gefahr macht Helden, und der Ocean hat tausend Waghälse ehe das feste Land einen hat. Es müssen große Schwierigkeiten zu überwinden seyn, wo große Empfindungen und Unternehmungen aus unsrer Seele empor schiessen sollen, und diese Ueberwindung muß der Ehre, der Liebe, der Rache und andern großen Leidenschaften durchaus nothwendig seyn, oder der Geist hebt sich nicht aus seinem gewöhnlichen Stande, die Seele umfaßt keine große Sphären, und der Mensch bleibt das ordinaire Geschöpf, was wir täglich sehen, und nach unsern gemeinen Regeln zu sehen wünschen. Dergleichen große Gelegenheiten, wo Schwierigkeiten zu übersteigen sind, finden sich aber bey uns Deutschen nicht. Der

Staat

Staat geht unter der Wache stehender Heere maschinenmäßig seinen Gang, wir suchen die Ehre fast blos im Dienste, oder in der Gelehrsamkeit, und nicht in Erreichung des höchsten Zwecks von beyden, unsre Schönen stimmen leichter zu ordentlichen als heroischen Empfindungen, und der Zweykampf, der sich immer noch glücklicher Weise erhält, versöhnet den Rächer und wehret der meuchelmördrischen Wollust, welche die Rache erfinderisch und begeistert macht. Oder wo sich ja eine große Begebenheit, die das menschliche Geschlecht interessirt, zeigt: so wirkt sie auf uns so stark nicht wie auf andere Nationen. Die Geschichte des Müllers Arnold würde in Frankreich alle Parlemente und in England alle Partheyen in Bewegung gesetzt haben. Aber in Deutschland hat man sie sich als eine frohe Neuigkeit erzählet; keiner hat die Gefahr laut gerüget, welche dem Staate bevorsteht, worin die Rechtssachen im Cabinet untersuchet und entschieden werden, und

nicht einmahl ein Schmeichler hat es gewagt zu sagen, daß es ein dem Könige zum ersten und einzigenmale entschlüpfter Donnerkeil sey, der aber einen Fels gespalten und eine Goldmine blos geleget habe.

Unsre Empfindungen sind nicht zu der feinen Rachsucht gestimmt, welche in Leßings Emilie tönt, und wir haben höchstens nur Vaterstädte und ein gelehrtes Vaterland, was wir als Bürger oder als Gelehrte lieben. Für die Erhaltung des deutschen Reichssystems stürzt sich bey uns kein Curtius in den Abgrund.

Wenn wir aber so wenig große Begebenheiten haben, als mit der gehörigen Lebhaftigkeit empfinden, wie wollen wir denn zu der Höhe der Gedanken und des Ausdrucks gelangen, welche andre Nationen auszeichnet? kann die schlaffe Seele eben das, was die hochgespannte würken? und müssen wir nicht, da wir kein einziges großes Interesse weder im Staate noch in der Liebe haben,

ben, bey unserm beständig kalten Blute für das Wagstück schaudern, was dem Manne auf dem Ocean keine einzige Ueberlegung kostet? O es war ein großer Gedanke von Mengs: **Raphael kann in der Kunst übertroffen werden, aber keiner wird wie Raphael empfinden;** und nach demselben sage ich: Einige Deutsche können vielleicht dem Italiäner an Feinheit, dem Spanier an Edelmuth, dem Engländer an Freyheitsstolz, was die Kunst oder den Ausdruck angeht, gleich kommen. Aber im allgemeinen geredet, wird keiner von ihnen das wahre feine Gefühl des Italiäners, keiner die edle Liebe des Spaniers, keiner die Begeisterung für Freyheit und Eigenthum eines Engländers damit verbinden. Keiner wird in allen so **wahr** empfinden, denken, harren, schwärmen oder rasen, als die Nationen, welche durch würkliche Umstände genöthiget werden, ihre höchste Empfindung hervorzupressen und auszudrucken; und ohne **Wahrheit**

ist

ist keine vollkommene Größe, so wenig in der Musik als in der Mahlerey, und in andern schönen Wissenschaften. Mit derselben aber sind auch Concetti unterweilen erträglich.

Eben so denke ich von den Franzosen, die wie die Deutschen alle Töne zum Theil glücklich versuchen, aber nie wahre Engländer an Größe, nie wahre Italiäner an Feinheit, und nie wahre Spanier in hoher Liebe werden; blos in der Vaterlandsliebe haben sie vor uns natürliche Vortheile und Vorzüge. So wie die ersten beyden Nationen auf der Landcharte zwischen den andern liegen: so liegen sie auch auf der Charte der Empfindungen; und beyde sind nur in ihrer Manier, wie sie sich jenen äussersten Nationen in der Sphäre der Empfindung nähern, unterschieden; der Franzose mit einem leichten, der Deutsche mit einem gemessenen Schritte. Der erste geht auf dem Wege zur Verschönerung, der andre auf dem zur Richtigkeit über die Gränzen der großen Empfin-

dungen

dungen hinaus, die blos wahr ausgedruckt, und so wenig verschönert, als in jeder einzelnen Parthie mit einer kleinlichten Genauigkeit vorgetragen seyn wollen.

Jedoch dieses bey Seite, und immer vorausgesetzt, daß unser Klima so gut als andre seine eignen Früchte habe, die zu unsern Bedürfnissen wie zu unserm Vergnügen vorzüglich bestimmet sind: so deucht mich, daß wir allemahl am sichersten handeln, solche so gut als möglich zu erzielen, und wenn wir diesen Zweck erhalten: so müssen sie auch in ihrer Art schön und groß werden; denn alles in der Welt ist doch nur relativ schön und groß, und die Eichel geht in ihrem Rechte vor der Olive. Das von dem Könige so sehr heruntergesetzte Stück: **Götz von Berlichingen**, ist immer ein edles und schönes Produkt unsers Bodens, es hat recht vielen geschmeckt, und ich sehe nicht ab, warum wir dergleichen nicht ferner ziehen sollen; die höchste Vollkommenheit wird vielleicht

leicht durch längere Kultur kommen. Alles was der König daran auszusetzen hat, besteht darinn, daß es eine Frucht sey, die ihm den Gaumen zusammen gezogen habe, und welche er auf seiner Tafel nicht verlange. Aber das entscheidet ihren Werth noch nicht. Der Zungen, welche an Ananas gewöhnt sind, wird hoffentlich in unserm Vaterlande eine geringe Zahl seyn, und wenn von einem Volksstücke die Rede ist: so muß man den Geschmack der Hofleute bey Seite setzen. Der beste Gesang für unsre Nation ist unstreitig ein Bardit, der sie zur Vertheidigung ihres Vaterlandes in die Schlacht singt; der beste Tanz, der sie auf die Batterie führt, und das beste Schauspiel, was ihnen hohen Muth giebt; nicht aber was dem schwachen Ausschusse des Menschengeschlechts seine leeren Stunden vertreibt, oder das Herz einer Hofdame schmelzen macht. Jenes ist gewiß der Vortheil, den der König von allen schönen Wissenschaften fordert, und welchen

Sul-

Sulzer als den einzigen und würdigsten von ihnen betrachtete; es ist der Vortheil, den Gleim in den Liedern des Preußischen Grenadiers so glücklich erreichte; und ich glaube, daß es der einzige wahre sey, den man für ein Volk, wie das deutsche ist, suchen müsse. Der entnervende Gesang, der wollüstige Tanz, und die entzückenden oder bezaubernden Vorstellungen mögen Völkern gefallen, denen sie besser als uns dienen und bekommen; in denen aber auch der König nicht die Härte, nicht die Dauer, und nicht das Herz seiner Grenadier finden wird. Hier kann ich es auf den Ausspruch seines eignen Minister des Herrn von Herzberg ankommen lassen.

Die wahre Ursache, warum Deutschland nach den Zeiten der Minnesinger wieder versunken, oder so lange in der Kultur seiner Sprache und der schönen Wissenschaften überhaupt zurückgeblieben ist, scheinet mir hauptsächlich darinn zu liegen, daß wir immer von lateinisch gelehrten Männern

nern erzogen sind, die unsre einheimischen Früchte verachteten, und lieber Italiänische und Französische von mittelmäßiger Güte ziehen, als deutsche Art und Kunst zur Vollkommenheit bringen wollten; ohne zu bedenken, daß wir auf diese Weise nichts hervorbringen könnten, was jenen gefallen und uns Ehre bringen würde.

Sie zogen Zwergbäume, und Spalierbäume und allerley schöne Krüppel, die wir mit Strohmatten wider den Frost bedecken, mit Mauren an die Sonne zwingen, oder mit kostbaren Treibhäusern beym Leben erhalten mußten. Und einige unter uns waren thöricht genug, zu glauben, daß wir diese unsere halbreifen Früchte den Fremden, bey denen sie ursprünglich zu Hause sind, als Seltenheiten zuschicken könnten; sie waren stolz genug, zu denken, daß die Italiäner mit uns in unsern in feuchter Luft gebaueten Grotten schaudern würden; sie die Geßners Schäferhütte allen unsern Kostbarkeiten von dieser Art vorziehen.

Schön

Schön und groß aber können unsre Produkte werden, wenn wir auf den Gründen fortbauen, welche **Klopstock, Göthe, Bürger** und andre Neuern gelegt haben. Alle können zwar noch in der Wahl der Früchte, welche sie zu bauen versucht, gefehlt, und das gewählte nicht zur höchsten Vollkommenheit gebracht haben. Aber ihr Zweck ist die Veredlung einheimischer Produkte, und dieser verdient den dankbarsten Beyfall der Nation, so wie er ihn auch würklich erhielt, ehe diese in ihrem herzlichen Genusse von den verwöhnten Liebhabern der auswärtigen Schönheiten gestöret, und durch den Ton der Herren und Damen, die eine Pariser Pastete dem besten Stücke Rindfleisch vorziehen, stutzig gemacht wurden.

Göthens Absicht in seinem Götz von Berlichingen war gewiß, uns eine Sammlung von Gemählden aus dem National-Leben unsrer Vorfahren zu geben, und uns zu zeigen, was wir hätten und was wir könnten, wenn wir einmahl der

artigen Kammerjungfern und der witzigen Bedienten auf der französisch-deutschen Bühne müde wären, und, wie billig, Veränderung suchten. Leicht hätte er dieser seiner Sammlung mit Hülfe einer nun fast zum Ekel gebrauchten Liebesgeschichte das Verdienst der drey Einheiten geben, und sie in eine Handlung flechten können, die sich angefangen, verwickelt und aufgelöset hätte, wenn er aus dem einen Stücke drey gemacht, und diejenigen Gemählde zusammen geordnet hätte, welche sich zu jeder Handlung schickten, und sich mit Zeit und Ort vertrugen. Allein er wollte jezt einzelne Parthien mahlen, und diese stehen zusammen wie die Gemählde vieler großen Landschaftsmahler, ohne daß die Gallerie, worinn sie sich befinden, gerade eine Epopee ist.

Daneben sollten diese Parthien wahre einheimische Volksstücke seyn, er wählte dazu ritterliche, ländliche und bürgerliche Handlungen einer Zeit, worinn die Nation noch Original war,

und der alte Ritter den jungen, wie der alte Canzler den jungen Canzler ohne fremde gelehrte Hülfe erzogen hatte. Und da ihm gewiß niemand vorwerfen kann, daß er unrichtig gezeichnet, das Colorit vernachläßiget, oder wider das Costume gefehlet habe: so behandelt man ihn wider seine Absicht, wenn man ihn darum verdammt, daß er nicht blos für den Hof gearbeitet, und keine Epopee, oder kein regulaires Ganze geliefert hat. Die Wahl seiner Parthien würde auch immer gut geblieben seyn, wenn es einige seiner Nachfolger, die alle sieben Theater von Neapel, welche für sieben unterschiedne Klassen der Nation eröfnet werden, in ein einziges zusammen ziehen, und Hofleute und Lazaroni mit einerley Kost vergnügen wollten, nicht gar zu bunt gemacht hätten. Hieran aber ist **Göthe** unschuldig, ob er gleich noch vieles gegen diejenigen zu sagen haben mögte, die aus einem übertriebenen Ekel gar nichts nacktes leiden, und die schönste Venus nicht anders als unter der Decke sehen wollen.

Jedoch ich will den Tadel des Königs, so weit er uns allgemein trifft, einmahl als richtig annehmen, und ihn also ausdrücken, daß wir Deutsche in der Wahl der Parthien, die wir dem Auge oder dem Ohre dargestellet haben, zu wenig Geschmack bewiesen, auch diese so wunderlich und abentheuerlich zusammen gestellet haben, wie es **Shakespear** nach dem Urtheile des **Herrn von Voltaire**, gethan haben soll; ich will einmahl zugeben, daß wir noch kein einziges Stück haben, was mit den Meisterstücken eines **Corneille** oder **Voltaire**, die nicht leicht jemand höher schätzen kann, als ich sie selbst schätze, verglichen werden könnte: so kommt es doch noch immer auf die Frage an, ob wir auf unserm Wege, oder auf demjenigen, welchen andre Nationen erwählet haben, fortgehen dürfen, um das Ziel der Vollkommenheit zu erreichen, das die Natur für uns bestimmt hat?

Der Weg, welchen die Italiäner und Franzosen erwählt haben, ist dieser, daß sie zu sehr der

Schönheit geopfert, sich davon hohe Ideale gemacht, und nun alles verworfen haben, was sich nicht sogleich dazu schicken wollte: hierüber ist bey ihnen die dichterische Natur verarmt, und die Mannigfaltigkeit verlohren gegangen. Der Deutsche hingegen hat, wie der Engländer, die Mannigfaltigkeit der höchsten Schönheit vorgezogen, und lieber ein plattes Gesicht mit unter, als lauter Habichtsnasen mahlen wollen.

Man sieht die Verschiedenheit der Wege, worauf diese Nationen zum Tempel des Geschmacks gegangen sind, nicht deutlicher, als wenn man den Tod Cäsars, so wie ihn Shakespear und Voltaire uns gegeben haben, neben einander stellet; Voltaire sagt es ausdrücklich, und man sieht es auch leicht, daß er ihn durchaus dem Engländer abgeborget, und nur dasjenige weggelassen habe, was sich mit den Regeln eines guten Trauerspiels und der französischen Bühne nicht vereinigen liesse. Hier sieht man beym

Shakespear ein aufgebrachtes Volk, bey dem alle Muskeln in Bewegung sind, dem die Lippen zittern, die Backen schwellen, die Augen funkeln und die Lungen schäumen; ein bitter böses, wildes und wütendes Volk, und einen hämischen Kerl mit unter, welcher dem armen Cinna, der ihm zuruft, er sey nicht Cinna der Mörder Cäsars, sondern Cinna der Dichter, seiner elenden Verse halber das Herz aus dem Leibe reissen will — und diese Löwen, Tyger und Affen führt Antonius mit der Macht seiner Beredtsamkeit gerade gegen die Mörder Cäsars, zu deren Unterstützung sie sich versammelt hatten. Was thut nun Voltaire? Er wischt alle diese starken Züge aus, und giebt uns ein glattes schönes glänzendes Bild, was in dieser Kunst nicht seines gleichen hat, aber nun gerade von allem dem nichts ist, was es seyn sollte.

Wollen Sie die Sache noch deutlicher haben: so vergleichen Sie, mein Freund! einen Engli-

schen und Französischen Garten. In jenem finden sie eben wie in Shakespears Stücken Tempel, Grotten, Klausen, Dickigte, Riesensteine, Grabhügel, Ruinen, Felsenhöhlen, Wälder, Wiesen, Weiden, Dorfschaften und unendliche Mannigfaltigkeiten, wie in Gottes Schöpfung durch einander vermischt; in diesem hingegen schöne gerade Gänge, geschorne Hecken, herrliche schöne Obstbäume Paarweise geordnet oder künstlich gebogen, Blumenbete wie Blumen gestaltet, Lusthäuser im feinsten Geschmack — und das alles so regelmäßig geordnet, daß man beym Auf- und Niedergehen sogleich alle Eintheilungen mit wenigen Linien abzeichnen kann, und mit jedem Schritte auf die Einheit stößt, welche diese wenigen Schönheiten zu einem Ganzen vereiniget. Der Englische Gärtner will lieber zur Wildniß übergehn, als mit dem Franzosen in Berceaux und Charmillen eingeschlossen seyn. Fast eben so verhalten sich die Italiäner und Deutschen, ausser

daß jene sich in ihrer Art den Franzosen, und diese den Engländern, ihren alten Brüdern, nähern, und mehr Ordnung in die Sachen bringen.

Welcher von diesen beyden Wegen sollte nun aber wohl der beste seyn, der Weg zur Einförmigkeit und Armuth in der Kunst, welchen uns der Conventionswohlstand, der verfeinerte Geschmack, und der sogenannte gute Ton zeigen, oder der Weg zur Mannigfaltigkeit, den uns der allmächtige Schöpfer eröffnet? Ich denke immer der letztere, ob er gleich zur Verwilderung führen kann. Denn es bleibt doch wohl eine unstreitige Wahrheit, daß tausend Mannigfaltigkeiten zur Einheit gestimmt, mehr Würkung thun, als eine Einheit, worinn nur fünfe versammlet sind; und daß ein zweychöriges Heilig ꝛc. von Bach etwas ganz anders sey, als die schönste Arie, diese mag noch so lieblich klingen.

Selbst die Macht, womit der Geschmack an den Englischen Gärten jetzt ganz Europa über-

wältiget, kann uns lehren, daß der Weg zur Mannigfaltigkeit der wahre Weg zur Größe sey, und daß, wenn wir nicht ewig in dem Ton der Galanterie, welcher zu Zeiten Ludewigs XIV. herrschte, bleiben wollen, wir nothwendig einmahl zur mannigfaltigen Natur wieder zurück kehren, aus dieser von neuem schöpfen, und eine größere Menge von Naturalien als bisher, zu vereinigen suchen müssen; oder unsre Stücke werden zuletzt so fein und niedlich werden, wie eine Erzählung von Marmontel, in der man mit einem Blicke den Faden sehen kann, wodurch sie zusammengehalten wird. Die Franzosen, welche vor einiger Zeit Shakespears Werke in ihre Sprache übertrugen, fühlten den Fehler lebhaft, und wollten lieber von ihren Mitbuhlern borgen, als ewig Schüler ihrer tyrannischen Meister bleiben, die, um den Ruhm ihrer Werke zu verewigen, alle ihre Nachkommen in der Kunst zu entmannen suchen.

Unser bisheriger geringer Fortgang auf diesem Wege darf uns aber nicht abhalten, ihn zu verfolgen. Vielweniger dürfen wir den andern nehmen, wo die verwöhnten Liebhaber alle andern schönen Bäume ausgerottet haben, um lauter Pfirschen zu essen. Was bey diesen Uebermuth und hoher Geist ist, würde bey uns Leichtsinnigkeit, oder Schwachheit, oder Sprödigkeit einer Häßlichen seyn. Ist es gleich schwerer, unter einer großen Menge zu wählen, und gewählte unzählbare Sachen zu einem großen Zwecke zu vereinigen, als einen einförmigen Kranz von Rosenknospen zu binden: so ist auch die Würkung davon so viel größer, wenn die Wahl und Zusammenstellung wohl gerathen ist; und was Montesquieu und Winkelmann, zwey Männer, die ich gern zusammensetze, weil sie mir einerley Größe und einerley Fehler gehabt zu haben scheinen, aus unzählbaren Bruchstücken von ganz verschiedener Art und Zeit, zusammengesetzt haben,

wird

wird immer ein Werk bleiben, welches der Heyer eines jeden Jahrhunderts seiner Aufmerksamkeit und Verbesserung werth achten wird.

Und wo ist die Einheit, die der König und die Natur von jedem Kunstwerke erfordern, glücklicher und unter einer größern Menge von Mannigfaltigkeiten beachtet, als eben in diesen Werken? Die Menge und die Verschiedenheit der Gegenstände, welche in einem Kunstwerke zusammengestellet werden, ist also gewiß keine Hinderniß ihrer Schönheit, ob diese gleich nicht von jedem Künstler überwunden werden kann; und es ist allezeit glaublich, daß es für die Stücke, welche in Shakespears Manier gearbeitet werden, einen sehr hohen Vereinigungspunkt gebe, wenn wir gleich jetzt noch nicht hoch genug gestiegen sind, um ihn mit unsern sterblichen Augen zu erreichen. Die ganze Schöpfung ist gewiß zur Einheit gestimmt, und doch scheinet sie uns hie und da sehr wild, und noch wilder als ein englischer Garten

zu

zu seyn. Aber freylich, was wir als Eins bewundern sollen, muß auch als Eins in unsern Gesichtskreis gestellet werden, und so dürfen wir den Vereinigungspunkt der Kunstwerke nicht so hoch legen, wie ihn der Schöpfer gelegt hat, oder wir schaffen nur Wildnisse. Indessen liegt doch die Einheit da, wo ein gothischer Thurm mit prächtichen römischen Gebäuden, oder wo, wie im Wilhelmsbade bey Hanau, die Fürstliche Wohnung unter Ruinen, mit schönen Gebäuden und Parthien glücklich zusammenstimmet, höher, als wo blos eine Reihe schöner Häuser, und wenn es auch in der Hauptstadt wäre, eine gerade lange Gasse ausmacht. Der Weissestein bey Cassel ist nach kühnern Regeln angelegt, als eine römische Villa.

Ausserdem aber hat das Nachahmen fremder Nationen leicht den innerlichen Fehler aller Kopeyen, die man um deswillen geringer als ihre Originale schätzt, weil der Kopiist natürlicher

Weise

Weise immer mehr oder weniger ausdrückt, als der rechte Meister empfunden hat; es macht uns unwahr, und nichts schadet dem Fortgange der schönen Künste mehr, als diese Unwahrheit, welche Quintilian die Unredlichkeit nennet.

Wie sehr diese Unwahrheit schade, können wir nicht deutlicher als an unsern geistlichen Rednern sehen, die, indem sie göttliche Wahrheiten vortragen, dennoch nicht den Eindruck machen, welchen man davon erwarten könnte. Von diesen fordern wir gleich, so wie sie auftreten, eine heiligere Mine, einen feyerlichern Anstand, einen ernsthaftern Ton, und eine größere Salbung, als ihnen die Natur in ihren ersten Jahren geben kann. Nun müssen sie dieser Mine, diesem Anstande und diesem Tone gemäß reden; sie müssen ihren Ausdruck höher als ihre Empfindungen spannen, sie müssen ihren Werken mehrere Tugend leihen als sie haben, um sie zu ihrem Vortrage zu stimmen — und dieses macht viele unter

ter ihnen ihr ganzes Leben hindurch zu unwahren Rednern, die nie dasjenige würken, was ein Claudius, der nichts ausdrücket, als was er empfindet, und gerade in dieser aufrichtigen Uebereinstimmung sein ganzes Verdienst setzt, unter uns würket. Andre unter ihnen haben sich daher der großen Beredtsamkeit, worinn das Herz des heiligen Paulus entbrannte, ganz enthalten, und dafür Gründlichkeit mit Simplicität verbunden. Ich glaube auch immer, daß wir Deutschen hiebey weniger wagen, als wenn wir mit den Flechiers und Massillons die Harfe Davids ergreifen, ohne den Geist Davids zu haben.

Wieland, den Deutschland jetzt als den Meister in der Kunst, die Schleichwege des menschlichen Herzens zu entblößen, und den wahren Gang unsrer Leidenschaften auf eine lehrreiche und angenehme Art vorzustellen, bewundert, war in seinen ersten Versuchen ein unwahrer Dichter; seine Rede glühete mehr und sein Colorit war

weit

weit lebhafter, als seine Empfindung; darüber fielen seine Homerischen Erzählungen. Allein mit den Jahren wie mit dem Genusse ward seine Empfindung mächtig; nun ward ihm die Sprache oft zu enge, die volle Empfindung quoll über den Ausdruck, und man sahe in seinen späten Werken immer mehr Schönheit, als ihm die Sprache zu zeigen verstattete.

Wahrscheinlich ist es auch nicht, daß wir uns so ganz in die Empfindung unsrer Nachbaren versetzen werden. So wie diese andre Bedürfnisse haben, so ist ihnen auch dieses und jenes weit angelegner, als uns. Die Spanierinn höret eine Serenade mit einer ganz andern Entzückung, als eine Deutsche; die Schönheit des Sonnets, was der Italiäner als das wahre Ebenmaaß einer Grazie mit Recht bewundert, ist in Deutschland nie gehörig empfunden, und das Meisterstück von Filicaja würde den mehresten unter uns unbekannt geblieben seyn, wenn es ihnen Richardson

son nicht gezeiget hätte. Die französische Bühne steht mit der National-Erziehung in dem richtigsten Verhältnisse; und indem der Deutsche schreiben muß, um Professor zu werden, geht der Engländer zur See, um Erfahrungen zu sammlen. Ohne nun in den nemlichen Verhältnissen zu stehen und die Bedürfnisse zu fühlen, welche die Spanierinn lauschen macht, und den Sinn des Italiäners fürs Ebenmaaß in Bewegung setzt, werden wir nie wie sie empfinden, und so können auch ihre Ausdrücke und Tropen bey uns nie den Grad der Wahrheit erhalten, den sie in ihrem wahren Vaterlande haben. Selbst ein Mensch kann sich nicht des andern Worte so zueignen, daß sie in seinem Munde die Wahrheit haben, womit der andre sie vorbringt. Wie ihr König ehedem bey einer Menge trauriger Nachrichten sagte: Que cela fait perdre courage! und mit Wärme hinzusetzte: il faut que redoublions

main-

maintenant nos efforts *): so ist niemand im Stande, ihm dieses mit dem Grade der Wahrheit und der Empfindung nachzusprechen, womit er es selbst hervorgebracht hat. Der schöne Uebergang des Abbé Coyer **), womit er die Erzählung dessen, was an dem Tage nach dem Entsatze von Wien vorgefallen ist, anfängt: Le Lendemain d'une Victoire est encore un beau jour, wird nicht leicht irgendwo wahrer, als auf dieser Stelle, wo die rettenden Fürsten in hoher Freude den Dank der Geretteten annehmen, erhaltene Freunde einander am Halse hangen, und jedermann in Erkenntlichkeits- und Freudenthränen zerfließt.

Meiner Meynung nach müssen wir also durchaus mehr aus uns selbst und aus unserm Boden

ziehen,

*) Lettre du Roy au Prince de Prusse au camp de Leipa.

**) Vie de Sobiesky T. III.

ziehen, als wir bisher gethan haben, und die Kunst unsrer Nachbaren höchstens nur in so weit nutzen, als sie zur Verbesserung unsrer eigenthümlichen Güter und ihrer Kultur dienet. Wir müssen es wie Rousseau machen, der alle Regeln und Gesetze seiner Zeit um sich herum stehen oder fallen ließ, um aus sich selbst zu schöpfen und seine Empfindungen allein auszudrücken; oder wie Klopstock, der nicht erst den Milton las, um seinen Meßias zu bilden.

Zwar können wir auf diese Weise leicht auf Irrwege gerathen. Denn indem wir tief in uns zurückgehen, und was wir also empfinden, ausdrücken, verlassen wir einen Pfad, welchen auch schon Meister vor uns geebnet haben, und gerathen leicht auf Verhältnisse, die wir hernach mit der Rechnung nicht bezwingen können; oder wir folgen, wie Göthe in Werthers Leiden, blos der erhöheten Empfindung, und opfern die logische Wahrheit der aesthetischen auf. Allein wir

brin-

bringen doch damit eigne edle Erze zu Tage, und es werden sich dann auch Philosophen unter uns finden, welche sie prüfen, läutern und zu großen Werken verarbeiten werden.

Ich will jedoch hiemit gar nicht sagen, daß wir uns nicht auch fremdes Gut zu Nutze machen sollen. Wir müßten unsern **Hagedorn**, der mit so vielem Fleisse als Erfolge nach den größten Meistern unsrer Nachbaren studiret, und ihre schönsten Früchte bey uns einheimisch gemacht und veredelt hat, nicht lieben; wir müßten undankbar gegen **Gleim**, **Ramler** und die **Karschinn** seyn, welche deutsches Gut mit römischer Kunst bearbeitet, und unserer Sprache neue Kraft verschaffet haben; wir müßten unsern geliebten **Gellert**, der in seiner schönen und kunstvollen Nachlässigkeit seine Meister übertroffen hat, vergessen haben, wenn wir dieses thun wollten. Mein Wunsch ist nur, daß wir uns von dem Könige nicht so einzig an die großen Ausländer ver-

weisen lassen, und unsern Götzen von Berlichingen sogleich mit Verachtung begegnen sollen. Auch die Klinger, die Lenze und die Wagner zeigten in einzelnen Theilen eine Stärke wie Herkules, ob sie sich gleich auch, wie dieser, zuerst mit einer schmutzigen Arbeit beschäftigten, und vielleicht zu früh für deutsche Kunst und ihren Ruhm verstarben. Und es bedürfte nur noch eines Leßings, um den deutschen Produkten diejenige Vollkommenheit zu geben, die sie erreichen, und womit sie der Nation gefallen können.

Nun noch ein Wort von unsrer Sprache, die der König der französischen so sehr nachsetzt, und ihr bald Armuth und bald Uebellaut vorrückt. Sie ist, so sehr sie sich auch seit Gottscheds Zeiten bereichert hat, ich gestehe es, noch immer arm; aber das ist der Fehler aller Buchsprachen, und am mehrsten der französischen, die wiederum so sehr gereiniget, verfeinert und verschönert ist, daß man kaum ein mächtiges, rohes oder schnurriges

riges Bild darinn ausdrücken kann, ohne wider ihren Wohlstand zu sündigen. Die englische Sprache ist die einzige, die, wie die Nation, nichts scheuet, sondern alles angreifet, und gewiß nicht aus einer gar zu strengen Keuschheit schwindsüchtig geworden ist, sie ist aber auch die einzige Volkssprache, welche in Europa geschrieben wird, und ein auf den Thron erhobener Provinzialdialect, der auf seinem eignen fetten Boden steht, nicht aber, wie unsre Buchsprachen, auf der Tenne dörret. Alle andre Buchsprachen sind bloße Conventionssprachen des Hofes oder der Gelehrten, und das Deutsche, was wir schreiben, ist so wenig der Meißner als der Franken Volkssprache, sondern eine Auswahl von Ausdrücken, so viel wir davon zum Vortrage der Wahrheiten in Büchern nöthig gehabt haben; so wie neue Wahrheiten darinn zum Vortrag gekommen sind, hat sie sich erweitert, und ihre große

Erweiterung seit Gottscheds Zeiten, ist ein sicherer Beweis, daß mehrere Wahrheiten in den gelehrten Umlauf gekommen sind.

Unstreitig hat die französische Buchsprache frühere Reichthümer gehabt, als die unsrige. So wie diese Nation früher üppig geworden ist, als die unsrige, so hat sie sich auch früher mit feinern Empfindungen und Untersuchungen abgegeben. Wie der Deutsche noch einen starken, tapfern und brauchbaren Kerl für tüchtig, oder nach unserer Buchsprache, für tugendhaft hielt, und dessen Herz nicht weiter untersuchte, als es seine eigne Sicherheit erforderte, fieng Montagne schon an, über den innern Gehalt der Tugenden seines Nächsten zu grübeln, und diese um so viel geringer zu würdigen, als Eitelkeit und Stolz zur feinen Mark genommen waren. Dieses ist der natürliche Gang der Ueppigkeit der Seele, die ihre Musse zu sanftern und feinern Empfindun-

pfindungen verwendet, und damit auch zu feinern Maassen und Ausdrücken gelangt, als der rohe Wohlstand, der alles mit Gesundheit verzehret, und die feinern Künste des Kochs glücklich entbehret.

Indessen mögte ich doch nicht sagen, daß wir jetzt noch so sehr weit zurück wären, wenn wir gleich alle Nuancen des Ridiculen nicht ausdrücken, und für jede verschiedene Mischung der menschlichen Tugenden und Laster nicht alle die eigentlichen Zeichen haben, deren sich die Franzosen, von **Montagne** bis St. **Evremont**, und von diesem bis zum **Marmontel**, aus einer unglücklichen Bedürfniß, würde **Rousseau** hinzusetzen, bedienet haben. Keine Sprache hat sich vielleicht so sehr zu ihrem Vortheile verändert, als die unsrige; nichts war armseliger, als unsre komische Sprache; ausser dem Hanswurst war keiner auf der Bühne, der einen komischen Ton hatte, und das Volk

liebte diesen, weil es von ihm wahre Volkssprache hörte: alle andre redeten in der Buchsprache, der unbequemsten zum Sprechen unter allen, oder ihre Rolle gestattete ihnen nicht, sich der Volkssprache zu bedienen. Leßing war der erste, der Provinzialwendungen und Wörter, wo es die Bedürfnisse erforderten, auf die glücklichste Art nationalisirte; ihm sind die Wiener gefolgt, und seitdem uns Göthe in der Sprache auf dasjenige, was Cicero *) Romanos veteres ac urbanos sales und veteris leporis vestigia nennet, zurückgeführet hat, damit wir nicht zuletzt lauter Buchsprachen reden mögten, hat jedermann unsern ehmaligen Mangel empfunden, und ihm jetzt mit hellem Haufen zu begegnen gesucht, so daß wir nunmehro wohl hoffen dürfen, bald eine Sprache zu haben, worinn alle Muthwilligkeiten und Aeffereyen, deren sich der Mensch zum Ausdruck seiner Empfin-

*) Ep. fam. L. IX. Ep. 15.

Empfindungen und Leidenschaften bedient, dargestellet werden können. Doch ich will darauf nicht wetten, daß nicht viele, denen es schwerfällt, in deutscher Luft zu athmen, die französische der deutschen immer vorziehen werden.

Eine Dichtersprache hatten wir fast gar nicht, und wir würden auch nie eine erhalten haben, wenn **Gottsched** den tapfern Schweizern, die sich seiner Reinigung widersetzten, obgesieget hätte. **Haller** ward unser erster Dichter, und wie **Klopstock** kam, begriffen wir erst völlig, was die Engländer damit sagen wollen, wenn sie den Franzosen vorwerfen, daß sie nur eine Sprache zum Versemachen, nicht aber für die Dichtkunst hätten. Auch wir hatten vor **Hallern** nur Versemacher, und vor **Gleimen** keinen Liebesdichter. Wie sehr und wie geschwind hat sich aber nicht unsre Dichtersprache mit diesen ihren ersten Meistern gebessert? und welche

Dichtungsart ist übrig geblieben, wozu sie sich nicht auf eine anständige Art bequemet hat?

In der Kunstsprache haben wir, seitdem **Winkelmann, Wieland, Lavater** und **Sulzer** geschrieben haben, uns nicht allein alles eigen gemacht, was die Ausländer eignes hatten, sondern auch vieles auf unserm Boden gezogen. Und die Verfasser verschiedener empfindsamen Romane haben in einzelnen Parthien gezeigt, daß unsre Sprache auch zum wahren Rührenden geschickt sey, und besonders das stille Große sowohl, als das volle Sanfte auf das mächtigste darstellen könne. Wie stark, wie rührend, wie edel ist nicht die Sprache **Woldemars**? was fehlt dem gedämpften Ausdruck der Empfindung in der Nacht beym Gewitter, welche uns die **Klostergeschichte** fühlen läßt? und wie vieles haben nicht andre, die ich hier nicht alle nennen

kann,

kann, in dieser Art geleistet, wenn man blos die Sprache betrachtet, und von der Erfindung wie von dem Zwecke wegsieht? Unsre Rednersprache hat zwar keine große Muster geliefert, weil es ihr an großen Gelegenheiten gefehlt hat; aber sie ist hinlänglich vorbereitet, und wird keinen empfindenden und denkenden Mann leicht im Stiche lassen. Die philosophische Sprache ist, seitdem sie aus Leibnitzens und Wolfens Händen kam, unendlich empfänglicher und fähiger geworden, alles zu bestimmen und deutlich zu ordnen, und unser historischer Stil hat sich in dem Verhältniß gebessert, als sich der preußische Name ausgezeichnet, und uns unsre eigne Geschichte wichtiger und werther gemacht hat. Wenn wir erst mehr Nationalinteresse erhalten, werden wir die Begebenheiten auch mächtiger empfinden und fruchtbarer ausdrücken. Bis dahin aber wird die Sprache der Geschichte natürlicher Weise

gelehr-

gelehrter Vortrag bleiben, die uns unterrichtet, aber nicht umsonst begeistert; in so fern wir nicht auch, nachdem wir, wie die Franzosen, alle Arten von Romanen erschöpfet haben werden, die ernsthafte Muse der Geschichte zur Dienerin unsrer Ueppigkeit erniedrigen wollen.

Alle diese glücklichen Veränderungen sind aber während der Regierung des Königs vorgefallen, wie er schon seinen Vorgeschmack nach den bessern Mustern andrer Nationen gebildet hatte, und in unsrer Sprache vielleicht nur Memorialien und Dekrete zu lesen bekam. Er hatte nachher **Voltairen** um sich, der durch die Großheit seiner Empfindungen und seiner Manier alles um sich herum und seine eigenen Fehler verdunkelte; er liebte **Algarotti**, den feinsten und nettesten Denker seiner Zeit, er zog die wenigen großen Leute, welche Frankreich hatte, an sich, und unter den deutschen Gelehrten fand sich noch kein **Dalberg**, kein

Fürsten-

Fürstenberg, der auf die Ehre, welche er dem ausländischen Verdienste gab, Anspruch machen konnte. Hiezu kömmt, daß seine Gedanken über die deutsche Litteratur und Sprache wahrscheinlich weit früher niedergeschrieben, als gedruckt sind; und so ist es kein Wunder, wenn sie unsrer neuen Litteratur keine Gerechtigkeit haben wiederfahren lassen.

Und doch glaube ich nicht zu viel zu wagen, wenn ich behaupte, daß der König selbst, da, wo er sich als Deutscher zeigt, wo Kopf und Herz zu großen Zwecken mächtig und dauerhaft arbeiten, größer ist, als wo er mit den Ausländern um den Preis in ihren Künsten wetteifert. In seiner Instruction pour ses Généraux ist er mir wenigstens mehr als Cäsar, durch den Geist und die Ordnung, womit er viele verwickelte Fälle auf wenige einfache Regeln zurückbringt; in seinen vertrauten Briefen, die er bey schweren Vorfällen

len geschrieben hat, finde ich deutsche Kraft und Dauer, in seiner Abhandlung über die Vaterlandsliebe den systematischen Geist der Deutschen, und in seinen Gedanken über unsre Litteratur ein edles deutsches Herz, das nicht spotten, sondern würklich nützen und bessern will. Da hingegen, wo es auf Verzierungen ankommt, sehe ich in seinen Schriften oft die Manier des fremden Meisters, und es geht mir als einem Deutschen nahe, ihn, der in allen übrigen ihr Meister ist, und auch in deutscher Art und Kunst unser aller-Meister seyn könnte, hinter **Voltairen** zu erblicken.

Schließlich muß ich Ihnen, liebster Freund, noch sagen, wie es mir an vielen von unsern Deutschen nicht gefalle, daß sie den Ausländern zu wenig Gerechtigkeit wiederfahren lassen. Ich denke in diesem Stücke wie **Pinto** *): **Alle Nationen können handeln und reich werden,**

*) Traite de la Circulation.

werden, ohne daß sie nöthig haben, sich einander zu schaden; und alle Nationen können in der Art ihrer Litteratur groß werden, ohne daß sie ihre Mitminner *) zu verachten brauchen.

*) Medeminnaers sagt der Holländer für Rivaux.

N°8.

LETTRES
SUR
LA LANGUE
ET LA
LITTERATURE
ALLEMANDE.

LETTRES

SUR

LA LANGUE

ET LA

LITTÉRATURE

ALLEMANDES.

LETTRES
SUR
LA LANGUE
ET LA
LITTERATURE ALLEMANDE,
RELATIVES
A L'OUVRAGE
DE LA
LITTERATURE ALLEMANDE,
DES DEFAUTS
QU'ON PEUT LUI REPROCHER,
QUELLES EN SONT LES CAUSES,
ET
PAR QUELS MOYENS ON PEUT LES CORRIGER.

DEDIE'
A SA MAJESTE'
LE ROI DE PRUSSE,

PAR

L. GOMPERZ.

A DANZIC,
CHEZ J. H. FLOERKE. 1781.

Dapfere Deutſchen, redlich von Gemüthe und Geblüte,
Nur Eurer Herrlichkeit, iſt dieſes hinzubereit.

FISCHART. *

* Docteur en droit à Strasbourg dans le XVI siècle.

LETTRE PREMIERE.

DE L'ANCIENNE LITTERATURE ALLEMANDE.

VOus connoiſſez la ſterilité de notre pays. Tous nous vient plus tard que chez Vous! Quand la jeune hirondelle commence ſon gazouillement, vous entendez déja le concert du ramage; quand les arbres dans nos contrées commencent à bourgeonner, vos champs ſont tapiſſés de verdure, & vos berceaux ſont ornés de l'émail des fleurs. —

Tout eſt tardif! Les produits litteraires de la ſoire de Leipſic, que Vous avez à Pâques ne nous reviennent qu'à St. Michel!

Ne Vous plaignez donc pas, mon cher, de mon ſilence ſur le bel ouvrage intitulé: *De la litterature Allemande, & des défauts qu'on peut lui reprocher* &c. Il n'y a pas long-tems que je l'ai lu. Je me propoſois d'abord de Vous en dire mes ſentimens, mais à force de diſtractions il ne m'étoit poſſible de parvenir plutôt au doux plaiſir de m'entretenir avec Vous. Je profite à préſent des premiers momens de loiſir, pour Vous dire que j'ai admiré beaucoup cet ouvrage. L'auteur y fait entrevoir une lecture vaſte, une grande connoiſſance des auteurs claſſiques & modernes: une pénétration profonde & un goût exquis. Le ſtyle y eſt brillant, vif, plein de ſaillies & de grace. Liſez ſeulement la déſcription des Medécins & des Hiſtoriens vétileux p. 26. & 28. une peinture

ture qui m'a diverti beaucoup. Encore plus belle & ſenſible eſt celle, où l'auteur parle des invaſions des guerres. p. 15, & ainſi des autres paſſages. Enfin on peut dire de l'auteur ce que dit Boileau d'Ovide:

Son livre eſt d'agrement un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or,
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace,
Partout il divertit, & jamais il ne laſſe.

Les reproches faites à la litterature allemande ne ſont pas moins fondés en quelques égards. Cependant je crois qu'en Allemagne la litterature a atteint un tel degré, qu'on eſt bien porté à prendre ſa cauſe. Permettez que je Vous propoſe quelques réfléxions ſur ce chapitre. Voyons ſi les belles-lettres ſont encore en indigence, & ſi la langue allemande eſt véritablement dépourvue des qualités qui rendent un écrit agréable & harmonieux.

Vous ſerez ſurpris de me voir prendre le parti Germanique. Si c'étoit une Allemand

qui tâchoit à faire valoir l'honneur de ſa nation, ce ſeroit peut-être le patriotiſme qui l'y engageroit. Alors il ſeroit naturel de voir entrer de la partialité dans le jugement, mais ſi c'eſt un étranger qui cherche à faire le panégyrique de la litterature allemande, il parle certainement ſans aucun autre intérêt, que celui de l'amour pour la vérité. A cet égard je Vous dirai mes ſentimens avec toute franchiſe, je m'appuie ſur la diction de l'auteur de l'ouvrage en queſtion : que dans la république de lettres les opinions ſont libres.

Auſſitôt que je ſus goûter l'énergie & les beautés des écrits allemands, je m'appliquai avec tout empreſſement à connoître les auteurs principaux. Et je Vous aſſure que mes recherches & les peines que je me ſuis données m'ont été bien récompenſées.

Il eſt vrai qu'il y a peu de tems que la nation a fait des progrès ſi rapides. On peut mettre l'époque de la réforme du goût, environ

ron depuis le Regne de FREDERIC II. Car ce n'eſt qu'une vingtaine d'anées auparavant que *Bodmer* & *Breitinger*, commencerent à faire connoître à la nation le tréſor qu'elle poſſéde. *Geſner* dit de ce deux grands hommes: "Et toi Bodmer qui avec Breitinger arborois le fanal de la critique pour l'oppòſer à ces feux trompeurs qui égarent dans les marais fangeux, & des déſerts arides.„ Peu après *Haller*, & *Gellert* monterent au ſommet du Parnaſſe. Le premier profitoit de l'énergie de la langue allemande, dans le genre ſublime; & dans les écrits de Gellert quelle eſt la douceur, & la naïveté qui regne partout! Cependant il ne manquoit des grands hommes à l'Allemagne, même dans les tems les plus réculés. Les premiers hiſtoriens étoïent, comme ceux de la Grèce, des poëtes. Mais les guerres inteſtines, comme l'auteur le remarque très-bien, influèrent beaucoup ſur la privation de la culture des ſciences. Les Muſes demandent certainement pour leur ſéjour un lieu où regne

la tranquillité. Cette obſervation eſt bien juſte, mais comme il y a ſouvent des exceptions dans les regles, il s'en trouve auſſi dans la litterature allemande. On ſait que dans la Grèce les arts fleurirent au milieu des guerres étrangères & civiles.

> Graecia capta ferum victorem cepit, & artes
> Intulit agreſti Latio.

En Italie ils eurent le même ſort, Dans les tems que les armes de Charles-Quint ſaccageoient Rome, que Barberouſſe ravageoit les côtes, & que les diſſenſions des Princes & des Républiques troubloient l'intérieur du pays, il y eut les *Guichardini*, *Machiavel* & beaucoup d'autres hommes celèbres. L'auteur rapporte p. 71. &c. encore d'autres exemples de grands hommes au milieu des calamités des guerres. Les motifs de ces exceptions ſont bien diſcernés. Toutefois il ne dépendoit pas ſimplement de la volonté de Louis XIV de faire éclor-

éclorre les ſciences, ni de Laurent de Medicis de créer des génies.

Il en fut de même de l'Allemagne. Dans les tems les plus reculés, au milieu des plus triſtes troubles, il ſe trouvoit des Poëtes allemands, qui valoient peut-être bien les *Troubadours* de la France. C'eſt dommage que nous avons trop peu de reſtes de l'antiquité pour en pouvoir juger plus amplement. J'eſſayerai pourtant de faire une petite ébauche de ce que nous ſavons de la litterature ancienne.

Si l'Allemagne ne ſuivit pas toujours de près les nations du Midi, dans la culture des ſciences; au moins elles n'ont pas fait des avances importantes. La France n'a fait de progrès conſidérables que ſous le regne de Louis XIV.

Il ſe trouve une collection de vers traduits des autres langues en 23 vol. que *St Palage* a miſe au jour à l'onzieme ſiécle, qui eſt recueillie avec beaucoup de ſoin. Dans ces

tems commencerent à paroître les *Minneſänger*, dont il y eut probablement une grande quantité, car il n'étoit pas rare de voir des perſonnes de naiſſance s'appliquer à la poéſie. *Bodmer* nous a fait connoître une collection de *Manaſſe* qui contient 140 Poëtes du douzieme ſiècle, parmi leſquels *Reimar* & *Walther de la Vogelweide* ſont remarquables.

A la fin du treizieme ſiecle il ſe forma le corps des *Meiſterſänger*, qui furent protégés par Charles IV. Mais nous ne connoiſſons que fort peu de leurs ouvrages, auſſi a-t-on lieu de croire qu'ils n'ont pas été de grande conſéquence.

Deux fameuſes inventions occaſionerent la plus grande revolution dans le quinzieme ſiècle, celle de la Bouſſole par *Jean Goja* Néapolitain, & celle de l'exploſion de la poudre, dont *Barthold Schwarz* fut l'auteur. La navigation fut perfectionnée, on découvrit des pays & les acquiſitions contribuerent à l'accroiſ-

croiſſement des connoiſſances, & à l'augmentation du commerce. La litterature eſt encore redevable de ſes lumieres aux revolutions de la croiſade. Dans un tems où il ſe fit tant de tranſmigrations il ne pouvoit manquer que les nations ne ſe communiquaſſent mutuellement leurs connoiſſances.

Tirons quelques paralleles des produits de la France dans le commencement du ſeizieme ſiécle & de ceux de l'Allemagne, & Vous trouverez que la différence n'eſt pas grande.

En 1632 on fit l'épitaphe du Duc de Montmorency.

Mars eſt mort, il n'eſt plus que poudre;
Et ce grand Phœnix de Guerrier
Sous un forêt de Lauriers,
N'a ſceu ſe garantir du foudre.
Sa trâme vient d'être coupée
Au regrèt de tout l'Univers,
Il ne vit plus que dans nos vers,
Et par ce qu'a fait ſon épée.

Toi, qui le lis & ne ſais pas
De quelle façon le trépas
Emporta cette ame guerriere,
Ces deux vers t'en feront ſavant:
La Parque l'apris par derriere
N'oſant l'attaquer par devant.

Et déja en 1622 *Opitz* (le reſtaurateur du goût, comme *Malherbe* l'étoit dans la litterature françoiſe) travailla à ſa *Dacia antiqua* * & à la traduction des pſeaumes. Cet auteur dit de ſa nation:

— Was ſoll ich von dir ſagen,
Von dir du deutſches Land, was du für Frucht getragen?
Du Mutter der Gewalt, der Stärk und Kriegesmacht,
Mars iſt dein eigner Gott! dein Volk hat Tag und Nacht
In Waffen als gewohnt —

Paroles qui dépeignent bien la ſituation de ces tems. Tous ſes ouvrages nous font voir l'homme d'un grand génie. Ses vers qui

* Qui ne fut pas imprimée.

qui ſont quelquefois un peu plats & proſaïques ne cedent pourtant pas le pas à ceux des autres nations, qui parurent dans cette époque.

Le manque des livres & de la communication des ſciences joint aux troubles des guerres, empêcherent la culure des lettres. Les nations ne ſe trouverent pas dans des liaiſons aſſez étroites pour pouvoir ſe communiquer mutuellement leurs produits

Dans ces tems vécurent auſſi *André Scultetus* & *Tſcherning*. Le dernier a fait de beaux épigrammes, entre autres je Vous donne pour échantillon,

Der Tod kann einen kaum ſo tief ins Herze ſchneiden,
Als wenn man einen Feind muſs an der Seite leiden.

Weckerling travalloit ſur le même pied. De quelques reſtes que nous avons de ſes vers,

vers, je cite pour exemple l'épitaphe d'un fainéant.

Hier ruhet Martin Faulermann,
Wenn man den ruhen ſagen kann,
Der all ſein Lebtag nichts gethan.

Qui ne connoît pas également les épigrammes du famenx *Logau*. Cet auteur en a fait, comme on aſſure, plus de trois mille, une marque certaine de la fécondité de ſon génie. S'ils ne ſont tous de la derniere fineſſe & netteté, au moins il y en a une grande quantité dont on admire les pointes. Temoin un des plus ſimples ſur la confiance:

Einem trauen iſt genug,
Keinem trauen iſt nicht klug,
Doch iſt's beſſer keinem trauen;
Als auf gar zu viele bauen.

En liſant les poëmes de *Flemming* & de *Werniche*, on eſt charmé du ſtyle badinant, naïf,

naïf, agréable, & quelquefois ſublime. Je copierai un paſſage de ce dernier: *

Es möchte möglich ſeyn zu meſſen
Die Flut der Caſper See,
Zu zählen wie viel Bienen eſſen
Von Hyblens ſüſſem Klee;
Nur meine Pein, ein Ding auf aller Erden
Das nicht gezählt, nicht kann gemeſſen werden.

Les vers qu'il a adreſſés aux Envoyés du Prince de Holſtein ſont plus nobles, plus pathétiques.

Steh auf, ſteh auf, aus Thetis feuchten Armen
O! güldner Phaeton;
Steh auf, und laſs von deiner Gluth erwärmen
Olympens ganzen Thron,
Verhalt uns nicht
Dein Lebenslicht,
Laſs Sturm und Winde vor dir fallen.
Indem wir dir
O! unſre Zier
Ein frohes Ehrenlied zum Lobe ſchallen. &c.

Les beaux édifices de ces poëtes anciens furent renverſés par *Hoffmannswaldau* & *Lohenſtein*.

henſtein. Ils dépraverent le goût par leur ſtyle ampoulé. Leurs écrits n'ont que le faux brillant du ſublime. Ils ſont obſcurs & pleins d'abſurdités. Un ſtyle un peu guindé eſt toujours à la portée d'une nation qui tranche du ſuperbe. Naturellement la façon d'écrire de ces deux Poëtes fit un effet funeſte ſur le goût.

Il fallut un *Canitz* pour redreſſer les fautes de ſes prédéceſſeurs. Ce reſtaurateur du goût mérite la place parmi les auteurs modernes. Je ne puis m'empêcher de Vous faire reſſouvenir de ſa dixieme ſatyre où il parle des Poëtes:

So glücklich trift jezund kein Dichter die Natur,
Sie iſt ihm weit zu ſchlecht; er ſucht ſich neue Spur,
Geuſst ſolche Tränen aus die lachenswürdig ſcheinen,
Und wenn er lachen will, ſo möchten andre weinen.

Et

Et plus loin, où il critique le ſtyle ampoulé

Ein flammenſchwangret Dampf beſchwärzt das Luftrevier,
Der ſtahlbeſchwänzte Blitz bricht überall hervor
Der grauſe Donner brüllt, und wirft mit Schwefelkeilen. &c.

Par cette critique on doit juger qu'il avoit le goût exquis.

Tous ces auteurs ont puiſé dans la ſource de l'antiquité, & on ne peut certainement pas leur faire le reproche d'avoir glané d'après les François, puiſque la litterature ne ſe communiquoit pas ſi facilement d'un pays à l'autre, qu'à préſent. Ils étoient preſque toujours originaux. A déduire ce qu'ils ont emprunté des auteurs grecs & latins ils avoient des idées, qui leur appartenoient proprement.

Il eſt fort probable qu'en certain égard le goût de la nation allemande étoit deja fixé dans ce tems. Il eſt néceſſaire que la matiere

tiere d'où ſortent les génies ſoit bonne. *Hume* nous donne un beau commentaire ſur le vers d'Ovide:

Eſt Deus in nobis agitante caleſcimus illo
Impetus hic ſacrae ſemina mentis habet.

„ Les Poëtes, dit-il, ſe ſont raportés „ de tout tems à l'inſpiration divine; mais „ au fond il n'y a rien de ſurnaturel. Ce „ feu n'eſt pas allumé du ſoleil, c'eſt un feu „ terreſtre, il paſſe d'un ſein à l'autre. Là, „ où les matieres ſont préparées au mieux, „ il brule avec ardeur. "

Tous ces veſtiges nous font juger que le goût de la nation en général n'étoit ni totalement corrompu, ni bizarre. Voici ce qu'en dit *Meiſter*: *

Dieſe ſchwäbiſchen Dichter redeten, eine Sprache, die lieblich war wie die Lüfte des Zephirs, und ihre Empfindungen und

* *Beiträge zur Geſchichte der deutſchen Sprache und Nationallitteratur.*

und Bilder ſcheinen des feinſten griechiſchen Dichters nicht unwürdig.

Suppoſé que les ouvrages de ces tems ne fuſſent pas auſſi parfaits que les modernes, on voit toujours que la nation poſſedoit déja un goût décidé.

Paſſons maintenant aux tems plus éclairés, nous trouverons des hommes, qui ſont la gloire de la nation allemande. *Leibnitz*, *Wolff*, *Baumgarten*, *Gottſched* même, & tant d'autres hommes célébres ſont trop connus pour avoir beſoin d'éloges.

Quant à la philoſophie & aux ſciences ſpéculatives les Allemands rencheriſſoient preſque toujours ſur les François. Ce n'eſt que dans les belles lettres que les derniers remporterent le prix au commencement de ce ſiècle. J'aurai encore occaſion de Vous propoſer mes ſentimens ſur les cauſes de ces progrès. Les devances des François eurent peut-être beaucoup d'influence ſur le rétard de la

culture des lettres en Allemagne. Quelques-uns de mes amis, Allemands de nation, ne lisent jusqu'à ce jour que des livres françois. Ils ont presque le même préjugé du pere *Bouhours*, qui prétendoit qu'un Allemand ne pouvoit avoir de l'esprit. Ils sont assez entichés de cette opinion pour croire qu'il est impossible de trouver des ouvrages originaux qui puissent être comparés à ceux de *Diderot*, de *Voltaire* &c. & rien ne leur paroît plus surprenant que de voir des chefs-d'œuvres de Wieland, de Lessing ou des autres bons auteurs.

Aussi n'est-il pas étrange de les voir imbus de ce préjugé. Ils ont formé leur goût justement dans un tems que la France abondoit déja en bons écrits, comme les œuvres de *Corneille*, de *Racine*, de la *Bruyere*, de *Fenelon*, de *Massillon*, de *Rollin*, de la *Mothe* le *Vayer*, de la *Fontaine*, de *Montesquieu* & de tant d'autres écrivains célébres,

&

& l'Angleterre leur fourniſſoit les œuvres de *Shakeſpear*, de *Milton*, de *Neuton*, de *Pope*, & l'Italie celles de l'*Arioſte*, du *Taſſe*, du *Petrarque*, tandis que les arts & la litterature reſtoient en friche en Allemagne. Mes amis n'avoient effectivement que fort peu de livres qui auroient pu leur inſpirer du goût pour la litterature nationale. Ils étoient preſque dans le même cas que *Louis* XIII, qui n'aimoit pas la lecture, dit *Gombreville*, * pour avoir lu l'hiſtoire de la France par *Fauchet*.

Mais en jettant un coup d'œil ſur la ſituation actuelle de la litterature allemande, on doit abandonner toute prévention pour celles des autres nations. Voyez dans quel état ſont les arts & les ſciences à Berlin. Vous trouverez dans cette Athènes moderne des hommes qui méritent un ſuffrage univerſel. Sans compter les membres de l'Académie des

* De la doctrine de mœurs.

Sciences, vous verrez M. M. le Miniſtre de *Seidlitz*, *Mendelsſohn*, *Engel*, *Ramler*, *Büſching*, *Silberſchlag*, *Spalding*, *Hertz*, *Meierotto*, & tant d'autres grands hommes qui ſont aſſez connûs par les livres intitulés: *Beſchreibung von Berlin und Potsdam*, * & *Gelehrtes Deutſchland*. **

Vous trouverez là les arts ſur le même degré d'éminence.

Dans toutes les autres provinces de l'Allemagne vous voyez des hommes qui font honneur à la nation. Depuis le commencement de ce ſiècle on a vu renaître les ſciences avec nouvel éclat. Journellement il paroît des chefs-d'œuvres, & Dorat a bien raiſon de dire: " O Germanie! nos beaux jours ſont éva- „ nouis, les tiens commencent. Tu renfer- „ mes dans ton ſein tout ce qui éleve un peu- „ ple au deſſus des autres, des mœurs, des „ talens, & des vertus! „

* p. Nicolai.

** p. Meuſel.

LET-

LETTRE SECONDE.

DES SUJETS QUI ONT DU RAPPORT A LA LITTERATURE.

Les progrès que l'Allemagne a fait depuis ſi peu de tems, les belles productions litteraires qui parurent en ſi grande quantité méritent quelqu'attention pour en découvrir la ſource. On eſt du ſentiment que la culture de la langue nationale en eſt le reſſort eſſentiel; mais il me ſemble qu'il y a d'autres raiſons qui ont autant contribué à faire éclorre le goût univerſel.

Les climats, dit Boileau, font ſouvent les diverſes humeurs. Et en effet perſonne ne diſconvient de ſon influence. La raiſon que la France & l'Italie ont joui des premices des ſciences eſt aſſez naturelle. Le tempérament des hommes eſt plus échauffé & ſon imagina-

tion eſt portée aux écarts, les tranſports ſont plus vifs. La verve des Poëtes François va facilement au délire, au lieu que le phlegme des Allemands ſe porte plutôt aux méditations ſerieuſes & à la ſpéculation abſtraite.

L'état n'eſt pas moins le reſſort qui donne du mouvement à la machine. La liberté d'écrire ce qu'on penſe ſert à diſpoſer les facultés de l'homme. Il eſt rare de trouver des génies extraordinaires dans un pays où la publication de tout ouvrage d'eſprit eſt défendue & où l'entrée des livres, même de ceux qui ne touchent pas les dogmes, eſt prohibée. Là, tout eſt ſuffoqué. La cenſure quinteuſe captive les capacités naturelles. *Hume* a bien raiſon de dire: rien ne peut être une plus cruelle gêne que l'*imprimatur*, principalement où la ſuperſtition décide de la proſcription des ouvrages.

L'émulation eſt également le motif de la culture des ſciences. Dans ce cas le voiſina-

ge

ge des autres provinces, dont chacune eſt regnée diverſement contribue beaucoup à faire naître le déſir de prévaloir. La différence des mœurs produit des ſentimens différens qui ſe repandent aiſément, & qui font éclorre la fécondité des lettres. La Grèce ayant été diviſée en petites républiques, qui ſe communiquerent mutuellement les arts & les ſciences, forma blentôt un enſemble, un goût général. Chaque ville avoit ſes artiſtes & ſes philoſophes qui ne voulurent le ceder en rien à leurs voiſins. De cette émulation ſortit le goût univerſel. L'Europe eſt maintenant en gros ce que la Grèce fut en détail. La Chine, état éclairé depuis ſi long-tems, ne fait pourtant point de progrès dans les ſciences. D'où vient cette interruption? Il me ſemble que c'eſt le manque de liaiſons avec d'autres pays, qui tient les Chinois dans l'inaction & qui les prive de l'émulation.

La critique eſt d'un prix ineſtimable pour le progrès des lettres, mais quelqu'avanta-

geuſe qu'elle ſoit quand elle juge avec diſcernement & ſans partialité, elle eſt préjudiciable lorſqu'il s'y mêle de l'aigreur. Alors elle fait naître par les diſputes, par les controverſes, des querelles litteraires, qui finiſſent quelquefois de la maniere la plus indécente. C'eſt ſouvent un ſpectacle affreux, que de voir des auteurs ſe déchaîner l'un contre l'autre. On ne voit plus la cenſure qui indique les fautes des ſentimens & qui propoſe les moyens de les corriger, ce ſont plutôt des outrages, & des inſultes perſonelles. Il en revient des écrits poléiniques pleins d'emportement, de fiel, d'injures & d'aviliſſement mutuels, & ſi quelquefois l'auteur & ſon critique ſe rencontroient, ils viendroient bien aux priſes. Cela retient & intimide des génies naiſſants, & prive la litterature de beaucoup de bons ouvrages, éteint le véritable enthouſiaſme, & détruit le goût. La critique n'eſt pas moins pernicieuſe quand elle pouſſe trop loin l'applaudiſſement, qu'elle exagere

les

les éloges & qu'elle revêtit l'auteur du titre de l'infaillibilité.

Il y a preſque toujours un ton particulier dans la cenſure, qui ne lui convient pas. Dernierement je lis dans une gazette litteraire l'annonce d'une traduction, & le critique finit par ces mots: „ *Auch dieſe angekün-* „ *digte Ueberſetzung genehmigt Recenſent.*“ Il l'agrée à bon crédit, & donne ſon conſentement avant que d'avoir vu l'ouvrage. Une critique telle qu'elle doit être eſt toujours avantageuſe pour le goût, mais ſur le pied qu'elle eſt à préſent en Allemagne elle eſt plutôt préjudiciable qu'utile.

L'état floriſſant d'un pays ſert également à la culture des ſciences. L'obſervation de l'auteur de l'ouvrage ſur la litterature eſt bien juſte. La nation allemande n'avoit qu'à ſe remettre des dévaſtations des guerres inteſtines pour parvenir à un certain point de connoiſſance & à l'élévation du goût.

Cependant la nation ne commmença pas à former la langue pour donner du cours aux ſciences. Chez toutes les nations du monde la langue ſuit la viciſſitude des mœurs & ſe conſerve ou s'altère comme elle. Un être du ſentiment de l'homme ne peut reſſerrer dans ſon cœur les paſſions innées, il eſt toujours diſpoſé à les faire éclater. Le beſoin des choſes rend la recherche des noms néceſſaire. *Vocabula ſont notae rerum.* L'homme privé d'objets, l'eſt certainement de noms. Plus les néceſſités ſe multiplient, plus il lui faut de termes.

Il me ſemble qu'il en réſulte que le luxe eſt une ſource du goût.

Aux grands états le luxe eſt, dit-on, néceſſaire,
Du faſte & de l'argent le déſir ſalutaire
Nous arrache au repos, qui nous tient aſſoupis,
C'eſt un reſſort actif, qui, moteur des eſprits,
Et de nos citoyens reveillant l'induſtrie,
Dans le corps de l'état fait circuler la vie. *

La

* Helvetius.

La grande quantité de matières qu'il produit exige une abondance d'expreſſions; la langue eſt enrichie & l'écrivain a un champ fertile d'où il peut prendre ſes termes, ſes figures, ſes métaphores & ſes allégories.

Tant que le luxe d'un état eſt proportionné aux produits du ſol ou aux autres revenus du pays, il eſt auſſi avantageux à l'état même qu'à l'accroiſſement de la litterature; ſitôt que le luxe excède les revenus, l'état ſouffre, le goût extravague & ſe perd. Le goût atteint un certain degré, en ſuivant de près les inventions du luxe convénable au pays, il s'éteint lorſqu'il eſt porté à l'excès. Dorat en parlant de la litterature allemande lui a fait cette apoſtrophe: " Ta ſimplicité ſe „ défend encore contre l'invaſion du luxe, „ & notre frivolité dédaigneuſe eſt forcé „ de rendre hommage aux grands hom„ mes que tu produis. „

La

La multplicité des objets d'un luxe outré cauſe encore une profuſion de produits litteraires qui fait dégénérer le bon goût. Si l'amour de la nouveauté, qui eſt toujours le guide du luxe, devient paſſion, alors il fait un effet rélatif à la litterature, & on voit paroître à chaque inſtant *carmina non prius audita.*

Le penchant pour la nouveauté produit des écrits allemands dont les auteurs affectent le ton antique. Et il eſt fort à craindre, que, ſi ce goût trouve beaucoup d'imitateurs, la litterature ne reprenne bientôt ſes premiers briſées.

Il me ſemble qu'il eſt ſi évident que l'excès du luxe eſt pernicieux au goût, qu'il eſt preſque ſuperflu de le prouver par des expériences.

Je n'ai qu'à Vous faire reſſouvenir, que, ſitôt que les Romains ſortirent de la continence proportionnée à leurs revenus, ils ceſſerent d'être guerriers & ſavans.

N'eſt-

N'eſt-il pas vrai que l'ardeur des François pour la culture de leur literature s'eſt rallentie depuis quelque tems? Au moins il n'y a pas de comparaiſon de ſon état préſent à celui où elle étoit ſous le regne de Louis XIV, & au commencement de ce ſiècle. — La France qui avoit ſes *Corneilles*, ſes *Racines*, &c. & qui pouvoit ſe vanter d'exceller dans le genre dramatique, fait actuellement traduire les commédies de *Leſsing*, de *Weiſse*, &c. Et M. *Mercier* qui connoît le pris des écrits allemands eſt à préſent au point d'expliquer à Paris *la Dramaturgie* de Leſsing, qu'il regarde comme le code du théâtre. Les écrits allemands qui traitent d'autres matieres n'y ſont pas moins eſtimés.

D'où vient donc cet affoibliſſement de la litterature en France? Le climat eſt-il moins doux qu'il ne fut ſous Louis XIV? Les arts & les ſciences y ſont-ils moins protégés que dans ces tems-là? Je ne puis donc entrevoir d'autre raiſon,

raiſon, que celle du luxe effréné. Dorat eſt du même ſentiment. Et il me ſemble qu'on peut l'appeller effréné à juſte titre, d'abord qu'il excede les revenus du pays. L'état de finance nous en fournit des preuves évidentes. Malgré la fertilité du ſol l'état eſt chargé de dettes. Il faut que *Necker* emploie toute la politique & l'écouomie pour fournir la dépenſe de la guerre préſente; au lieu que dans la Pruſſe, ſterile en comparaiſon de la France, le Monarque eſt en état d'entretenir une guerre d'une durée de quinze ans conſécutifs, ſuivant toutes les rélations: & cela uniquement de ſon tréſor, ſans avoir recours à de nouvelles charges & ſans lever des tailles, tandis que les dépenſes de la France excédent les revenus de l'état. La litterature françoiſe ſe reſſent maintenant des effets du luxe, de même que les Romains s'en reſſentirent autrefois, après lui avoir donné trop d'empire.

Voilà,

Voilà, mon cher, des motifs, qui contribuent à l'altération du goût. Et Vous conviendrez que la ſituation brillante de la litterature n'eſt pas uniquement fondée ſur la culture de la langue nationale. La beauté de la langue a certainement beaucoup de rapport à l'éminence des lettres; mais elle ne donne pas l'eſſor aux ſciences en général.

L'Egypte ſi renommée par la culture des ſciences ne ſe ſervit que des Hieroglyphes. La Mexique fit uſage de plumes peintes pour exprimer les imaginations.

La Nature nous fournit aſſez d'objets pour étendre nos idées. Herder * en parlant du langage dit très-bien : " *Die Natur* — „ *welch ein Lehrſaal der Ideen und der* „ *Sprache! führet keinen Mercur und Apol-* „ *lo als Opernmachinen von den Wolken* „ *herunter. Die ganze vieltönige göttliche* „ *Natur iſt Sprachlehrerinn und Muſe!* „

La

* *Abhandlung über den Urſprung der Sprache, Preiſſchrift.*

La langue ne ſe forme pas par analiſie comme un axiome géométrique, dont, en ayant la notion primitive on peut tirer des conſéquences, par exemple, en ſachant que dans un triangle rectangulaire deux côtés ſont égaux, on conclut d'abord que c'eſt un triangle équilateral. C'eſt plutôt par ſyntéſie que la langue parvient à ſon exiſtence. De l'aſſemblage des articulations naiſſent les monoſyllabes, de ceux-ci les paroles, des paroles les idées, & ainſi de ſuite.

L'homme qui ne ſait ſe faire l'idée d'une choſe ſans l'avoir connu par ſenſation ne peut naturellement avoir des idées ſans objets. La nature lui fournit les ſujets, & la dénomination en eſt le prédicat. Les notions abſtraites mêmes demandent des objets avant qu'on parvienne à s'en faire une idée. Pour avoir une notion de la vertu, il faut conſidérer les actions des hommes, & les comparer à leurs devoirs, c'eſt ainſi qu'on eſt convenu de nommer *vertu* les actions qui ſe conforment aux loix.

loix. Il en eſt ainſi de l'héroiſme, de la grandeur, de l'amour, &c. Ces idées abſtraites ne peuvent même être exprimées que foiblement. Par exemple la langue la plus douce n'eſt pas à même d'exprimer parfaitement un mouvement intérieur, il faut que le geſte y ſuplée & qu'il donne l'énergie. Une aſſurance d'amour de Glycere, quelque douce, quelque énergique qu'elle ſoit, vaut-elle un ſeul de ſes regards, un ſeul ſourire? —— L'applaudiſſement de bonnes actions, que je vois dans l'œil d'un ami dit plus qu'une éloge emphatique. Quand Ciceron au milieu du Barreau tenoit entre ſes bras le fils de Flaccus, en le préſentant aux juges & en implorant pour lui l'humanité & les loix, il fit plus d'impreſſion, qu'il n'en avoit fait par ſes diſcours. Les paroles ne ſont ordinairement que de foibles empreintes des ſentimens.

Cette fécondité d'objets, d'événemens, d'actions, &c. éxiſte avant la dénomination, qui n'eſt qu'accidentale & arbitraire.

Il n'eſt pas eſſentiel aux ſciences principales & aux hautes connoiſſances, d'être traitées dans une langue cultivée. Il ſuffit, par exemple, au Géomêtre d'avoir ſes figures, & le calcul pour tirer ſes conſéquences. Ne ſeroit-il pas facile au Géomêtre muet à démontrer les combinaiſons par les figures? Archimede ne connoiſſoit pas les figures de Déſcartes & de Leibnitz. Son imagination lui fourniſſoit des idées, dont il traçoit les figures dans le ſable. Euclide n'avoit pas beſoin d'une langue cultivée pour parvenir à ſes découvertes. Qu'on préſente au Géomêtre les plus beaux morceaux de l'éloquence, il ſera dans le cas de ce Mathématicien, qui, après avoir lu la ſcène admirable du délire de Phedre, dit froidement: qu'eſt-ce que cela prouve?

L'Aſtronome n'a beſoin de ſe ſervir d'aucune langue. Il marque ſes obſervations par des figures & par des chiffres. Quiconque

eſt

eſt en état de voir & de calculer, peut fort bien, au défaut de toute autre connoiſſance, être bon Aſtronome, ſans avoir beſoin d'être bel eſprit.

Il en eſt de même du Géographe. Pourvu qu'il ſache les noms, les ſituations & les produits des pays, il peut ſe paſſer de toute grammaire.

La ſpéculation philoſophique ne s'attache à aucune langue. *Rheinbeck* dans ſes *diſſertations philoſophiques* démontre, que l'homme peut avoir des notions parfaites ſans ſecours des dénominations. La langue ne peut jamais atteindre au but éloigné de la ſpéculation qui s'élève, pour ainſi dire de ſphère en ſphère, & combine des choſes, qui ſont au de-là de l'empire d'une langue. "Le penſer mâle des „ ames fortes," dit un certain auteur, „leur „ donne un idiome particulier, dont les ames „ ordinaires n'ont pas même la grammaire." Tout ce qui eſt ſuſceptible d'être découvert

par la ſpéculation abſtraite, n'a beſoin d'aucune beauté, d'aucune perfection de langage; & au contraire tout ce qui ne peut être conçu de la philoſophie aucune langue n'eſt en état de l'exprimer & de nous en donner une idée diſtincte. La démonſtration de l'exiſtence de Dieu peut fort bien être expliquée dans les termes les plus ſimples, mais la langue la plus harmonieuſe ne ſauroit donner une idée juſte, & encore moins faire la deſcription de ce que Dieu *eſt* ou de ce que c'eſt qu'une ame.

Il ſuffit au Medécin de connoître l'organiſme de l'homme, la Phyſiologie, la Botanique, la Pathologie, l'Hygienne, la Thérapeutique, la Semiotique, &c. qui lui fourniſſent des termes techniques. A quoi ſert-il au Medécin d'être bon Rhétoricien? peut-être pour entretenir le malade? J'ai vu ſouvent que ceux qui parloient le plus, & qui étaloient leur érudition, étoient les plus grands charletans.

La

La culture d'une langue n'eſt donc pas abſolument néceſſaire aux hautes connoiſſances & ce n'eſt que ſur la beauté du ſtyle néceſſaire aux poëtes, & aux hiſtoriens, que peuvent rouler les reproches, qu'on fait à la langue allemande.

Mais encore pour les Poëtes, la langue n'eſt que l'acceſſoire de leurs penſées. Le génie a ſes propres idées, ſa vivacité lui donne l'eſſor, plus une imagination eſt vive, moins elle connoît des freins. Elle s'élance & s'élève au deſſus de toute difficulté; elle ne s'attache qu'aux objets. Il n'arrive que trop ſouvent que la juſteſſe de l'expreſſion, & la gêne des regles bornent les idées vagues & libres.

Tautefois la langue allemande n'eſt pas dépourvue de beautés d'un ſtyle agréable, & j'aurai encore occaſion de Vous en dire mes ſentimens, & je Vous parlerai des ouvrages poëtiques & hiſtoriques des auteurs modernes.

LETTRE TROISIEME.

DES BEAUTES D'UNE LANGUE EN GENERAL.

JUGEZ, mon cher, combien le ſujet de la litterature m'intéreſſe! Je Vous ai déja donné de l'ennui par mes lettres précédentes, & voici déja une troiſieme. Et qui ſait, ſi Vous en ſerez quitte encore. — Cependant je ne puis m'empêcher de Vous parler des écrits modernes de l'Allemagne. Mais avant que d'entrer dans ce détail, permettez-moi de Vous expoſer quelques idées qui touchent les belles lettres en général.

Les préceptes d'Ariſtote, de Quintilien, d'Horace, & de Boileau, préſcrits dans leurs arts poëtiques s'accordent dans le ſeul principe de ſuivre la nature. C'eſt la baſe fonda-

men-

mentale des arts & des ſciences. Peindre les objets, exprimer les paſſions, tracer les ſituations & préſenter au naturel les actions c'eſt la tâche de l'écrivain & de l'artiſte. C'eſt de l'imitation de la nature que ſortent les beautés de la peinture, de la ſymêtrie, de la mélodie & de l'harmonie.

L'harmonie du ſtyle en genêral ſe regle ſur le même principe. C'eſt à dire que tout ce qu'on veut exprimer ſoit conforme à l'objet, que tout réponde au ſujet qu'on traite. Le Pathos, l'élégie, l'éclogue ont leurs propres termes. Les ſentimens doux s'expliquent différemment de la paſſion agitée, dont chacune parle ſon propre langage.

— Triſta moeſtum
Vultum verba decent, iratum plena minarum,
Ludentem laſciva, ſeverum ſeria dicta.

L'affliction ne doit point ſe répandre en diſcours étudiés, en périodes longues, en tirades de paroles, en métaphores, en tropes,

&c. enfin, que cette paſſion ne tienne point d'une éloquence ſuivie. Celui qui dépeint la beauté d'une campagne ne doit pas toujours employer des termes courts, des exclamations continuelles.

Ces principes ſont ſi évidens que je n'ai qu'à les toucher légèrement pour Vous faire reſſouvenir des autres beautés que renferme l'harmonie du ſtyle.

Les beautés particulieres & communes à toutes les langues ſont l'énergie, la douceur, l'Euphonie du ſtyle. C'eſt de l'alternative des ſons fermes & des ſons doux, qu'il reſulte une harmonie majeſtueuſe & ſonore. De-là je conclus, qu'une langue tout-à-fait forte ou dure ne marque pas d'agrement, pendant qu'une langue molle & ſouple devient toujours traînante & preſque impropre à l'Ode. Ce n'eſt pas aſſez qu'une langue ſoit douce, elle doit encore marquer le caractère de l'idée, & cela dépend de l'articulation molle

& ferme, rude & liante, ſelon le beſoin de l'objet.

Ramler, qui a l'oreille le plus ſenſible à l'harmonie du ſtyle fait la rémarque que la langue italienne lui paroît trop molle, il allégue pour raiſon la quantité de ſes voyelles. Voltaire eſt du même ſentiment. Il dit: " l'Italien par des voyelles ſouvent répetées „ ſert ſeulement pour la muſique efféminée. " La multitude de voyelles produit par l'aſpiration fréquemment réitérée une eſpèce de grailement. Si les poëtes n'élidoient quelquefois les voyelles de leurs vers, leurs ouvrages ſeroient pleins d'*Hiatus*.

Toute fois la propoſition faite de l'auteur de la pièce en queſtion, d'ajouter une voyelle à quelques verbes qui finiſſent par une ſyllabe ſourde, comme dans les mots, qui ont la derniere ſyllabe en *n* p. e. *nehmen*, *geben*, & d'écrire *nehmena* & *gebena*, & de rendre par cette paragoge, la langue plus flé-

xible & plus douce, me paroît très-bien imaginée. Malgré la ſingularité de ce projet, il faut avouer que ce n'eſt qu'une oreille accoutumée à l'Euphonie qui puiſſe être à la portée d'avoir une telle idée.

De tous mes Néographes, il n'y a pas un, qui ait l'idée d'adoucir la langue par le ſupplément des voyelles. Cette invention vaut certainement plus que la propoſition de *Klopſtock*, qui paroît être Maſorethe reſuſcité, de faire des éliſions, & de marquer le ton des ſyllabes longues & breves par des crochets, des cédilles, des apoſtrophes, &c. qui rendroient à mon avis l'écriture plus gothique & naturellement plus difficile ponr l'étranger, qu'elle ne l'eſt à préſent. Ce ſeroit une Typographie à la Chinoiſe.

Perſonne ne diſconviendra que quelques voyelles bien placées rendroient la langue plus ſouple & plus douce. Si le ton & les uniſſons ſont agréables il faut bien que l'aſſemblage

blage le ſoit auſſi. Mais il me ſemble qu'il faudroit pourtant employer une grande précaution pour ne pas ſurcharger de voyelles la langue. Cette profuſion de ſons liquides en diminuant l'inflexion des conſonnes affoibliroit le ſonore. Je dis qu'il eſt néceſſaire que les voyelles ſoient ménagées pour ne pas tomber dans la faute des anciens qui les employoient en abondance. On lit ces vers dans une traduction manuſcrite qui ſe trouve dans un couvent à Freiſingen, & qu'on dit être écrite dans le cinquieme ſiècle:

Nu will ich ſcribe unſer Heil,
Evangeli ano Deil,
Su wir nu keine biguñon,
In Frankiska Zungon,
Hior hores jobi guate!
Waz Gott imo gebiete,
Thaz wir imo hier ſunge
In Frankiska Zungon.

qui veut dire:

Ainſi je veux décrire notre ſalut,
Une partie de l'Evangile,

Que

Que nous commençons
Dans la langue franconienne,
Ecoutez avec attention,
Ce que Dieu vous commande,
Et ce que nous vous chantons,
En langue franconienne.

L'oreille ſent aiſement la redondance des voyelles qui énervent le ſon de ce vers. Dans le même manuſcrit il y a encore un autre paſſage où il eſt dit des Allemands:

Sie ſind ſo ſame kuani
Selpſo thio Romani,
Nu darf man daz auch *redina*
Thaz kriachi nith es widaron,

Ils ſont auſſi téméraires
Que les Romains,
Maintenant on le peut dire encore
Que le Grec n'a rien à contredire.

Vous voyez, mon cher, le mot *redina* au lieu de *reden*.

On trouve encore dans quelques écrits pour ainſi dire modernes, & principalement dans le ſtyle du Barreau des voyelles fréquem-

quemment ajoutées aux verbes, aux ſubſtantifs, & aux autres mots, comme *ihme*, au lieu de *ihm*, *gehende*, *kommende*, à la place de *gehend*, *kommend*, mais tous les bons écrivains rejettent cet *e final*. Il faut bien qu'ils aient leurs raiſons ſuffiſantes pour faire cette éliſion : probablement ils ſe reglent ſur le précepte de Boileau :

Gardez, qu'une voyelle à courir trop hâtée
Ne ſoit d'une voyelle en chemin heurtée.

Ils jugent peut-être que le mouillé foible des lettres *n*, *d*, à la fin des mot adoucit plus que l'aſpiration d'une voyelle.

Pour faire voir que la quantité de voyelles de la langue italienne produit ſouvent un ſurchargement dans les vers & fait naître des hiatus, on n'a qu'à lire ce paſſage de Petrarque, qui, grand poëte d'ailleurs, n'a pu les éviter toujours.

Da poi che ſotto' l ciel coſa non vidi
Stabile, & ferma, tutto sbigottito

Mi

Mi volſi, e diſſi: guarda in che ti fidi?
Riſpoſe nel Signor; che mai fallito.
Non ha promeſſa a chi ſi fida in lui &c.

Si la céſure & les virgules ne donnoient des momens de repos dans les premiers vers, l'aſpiration ſeroit dure, mais dans la derniere ſtrophe les voyelles choquent véritablement l'oreille, & pour vous faire voir combien le vers gagne par l'éliſion des voyelles je cite du même auteur:

La notte ſegui l'orribil caſo,
Che ſpende'l ſol' anzi'l ripoſe in cielo.

Voici trois voyelles élidées dans un même vers & il reſte encore: *ripoſe in.* Il me ſemble que ces derniers vers ſont plus agréable que les premiers.

Il ne manque non plus à la langue italienne de mots rudes & difficiles à prononcer, comme: *ſtrucelare*, *ſcorettaccio*, *zizzica*, *ſgraziataggine* & une quantité d'autres.

Si

Si la multiplicité des voyelles faiſoit une beauté eſſentielle de la langue, l'italienne ſeroit la plus belle, & en ce cas elle ne feroit uſage des Syncopes, & de Synereſes. Mais préciſement l'Italien, qui abonde en voyelles demande plus d'éliſions que tout autre langue. On peut donc conclure, que la molleſſe, loin de faire la beauté unique d'une langue, ne ſert qu'à en affoiblir l'harmonie, de même que la muſique, ſans diſſonances ſembleroit défectueuſe.

Il n'y a pas de langue aſſurement, qui ſoit deſtinée à faire des chanſonnettes pour gagner les faveurs du ſexe, ni pour donner des ſérenades:

Omne tulit punctum
Qui miſcuit utile dulci.

Son but doit être, d'enſeigner les ſciences utiles, d'employer l'éloquence pour inculquer la morale, d'introduire les bonnes mœurs, de plaider la cauſe de l'innocence,

de

de ſoutenir les droits, & enfin elle doit porter ſes vues à des objets ſublimes.

A l'égard de ce grand but, l'orateur doit parler pathétiquement, & avec énergie. L'homme occupé de grands intérêts parle un ſtyle grave & noble. Vous conviendrez, mon cher, qu'une langue, qui n'eſt pas ſonore, ne fera jamais grande impreſſion.

Toutes les langues conſervent toujours le caractère du premier état de la nation. Il me ſemble que *Herder* avoit la même idée en parlant des écarts des poëtes:

— *die ſpätern franzöſiſchen Dichter können ſich nicht überſteigen, weil die erſten Erfinder ihrer Sprache ſich nicht überſtiegen haben; ihre ganze Sprache iſt Proſe der geſunden Vernunft, und hat urſprünglich faſt kein poëtiſches Wort, das dem Dichter eigen wäre, aber die Morgenländer? die*

Grie-

Griechen? die Engländer, und wir Deutſchen?

Et toi, Germanie! tu peux certainement te faire gloire de quelques traits de rudeſſe de ta langue. Elle tient de l'eſprit guerrier, qui te fut propre en tout tems, chaque ſon de rudeſſe doit faire reſſouvenir, que tu fus la ſeule nation qui dompta la gloire des Romains, & qui au but du Rhin éléva la colomne du *Non plus ultra.*

Paſſons un moment à conſidérer la beauté de la langue eſpagnole. N'y trouvez-vous pas une belle proportion de la douceur à la fermeté? pour moi, je penſe, que, ſi les mots arabes ne lui donnoient quelquefois un peu de rudeſſe, elle ſeroit la langue la plus flexible, la plus ſonore, & la plus harmonieuſe. Je vous donne un leger échantillon de *Las novellas de Cerv. Saavedra:*

Mira clemente et eſtrellado velo,
Con que eita noche ſria,

Compita con el Dia
De Luzes bellas adornato el cielo
Y en eſta ſemejança,
Si tanto tu divino ingenio alcança
A quel roſtro figura
Donde aſſiſte el eſtremo de hermoſura &c.

La beauté de la langue eſpagnole me ramène à l'obſervation que je vous propoſai dans ma derniere lettre, que la culture d'une langue n'eſt pas la cauſe principale, qui donne la ſplendeur à la litterature. Vous voyez actuellement les ſciences en friche en Eſpagne. Si l'on ne connoiſſoit *Lopez de Vega*, *Saavedra*, & quelques auteurs du tems paſſé, on croiroit que les ſciences ne fuſſent jamais entrées dans ce pays. Pouvez-vous me donner une autre raiſon de cette ſtérilité, que celle de la contrainte & de la gêne de n'oſer écrire ce qu'on penſe? de riſquer à voir ſes écrits brûlés, comme *auto da fè*, & de ſe voir tiré en inquiſition? Surement, il n'y a que cette Hyene, qui devore les facultés des ames; qui tient le peuple dans l'obſcurité,

&

& qui ternit la gloire de la nation. Et au lieu de faire des progrès dans les ſciences on les voit détruites & anéanties!

Fuyons ce ſpectacle affreux & revenons à notre ſujet. Si l'auteur a l'avantage d'écrire dans une langue harmonieuſe, il dépend de ſon génie d'en tirer parti. Ayant la facilité de pouvoir choiſir les mots & les termes convénables à ſon ſujet, il parvient à l'Euphonie, & à l'*Onomatopée*. C'eſt ainſi que *Boileau*, parlant de la molleſſe finit par ces mots:

— ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Un exemple plus frappant nous fournit *la Fontaine* en parlant de la tempête.

Siffle, ſouffle Tempête &c.

Egalement *Zacharia* dans ſon *Cortes* pour dépeindre la peine de parvenir au but propoſé:

Sie athmeten ſchwerſeufzend Todesangſt
Mit blaſsen halb verbrannten Lippen aus.

& dans une autre occaſion il eſt plus palpable:

Wildwallend wälzt ſich Well auf Welle fort,
Und Flut auf Flut &c,

Mais j'eſpère encore vous faire voir que dans les écrits allemands le choix des mots eſt plus recherché. L'Euphonie eſt fixée plus exactement, quelquefois on trouve cette ponctualité dans les minuties.

Je viens d'apprendre que *Jeruſalem*, ce vieillard vénérable, a écrit quelque choſe ſur la litterature allemande. Vous me ferez plaiſir de m'envoyer cette piece par la premiere ordinaire. Il eſt ſurprenant de voir un homme de ſon âge écrire ſur le goût! Veuille la providence nous conſerver les vies de ces hommes, qui dans toutes leurs actions donnent des preuves de leur probité, & qui emploient leur ſavoir au bien public!

LET-

LETTRE QUATRIEME.

DE LA LANGUE ALLEMANDE EN PARTICULIER.

Si tout le monde jugeoit auſſi favorablement de mes réfléxions ſur la litterature, que Vous le faites dans votre derniere lettre, je ne reſiſterois pas un moment à la ſollicitation de — — — Mais le Public n'eſt pas ſi indulgent que l'ami, qui connoît la ſituation & les affaires, qui occupent ſon correſpondant; affaires qui lui coutent trop de tems, pour pouvoir limer & polir ſes ouvrages litteraires, pour les rendres digne de paroître aux yeux du Public. Toutefois je continue & il dépendra de Vous, de me faire battre à platte couture. —

Il s'agit de Vous préſenter un précis des qualités de la langue allemande. De tout tems on lui a fait le reproche de ſa rudeſſe. Boileau appelle la langue allemande un monſtre. Sans doute qu'il ne ſavoit pas la prononcer. J'ai entendu ſouvent des perſonnes, qui apprennent la langue angloiſe, ſe plaindre de la difficulté de ſa prononciation. Mais après en avoir acquis la connoiſſance ils en devinrent les plus zelés partiſans. Pour bien parler une langue il faut ſavoir adoucir la prononciation. L'Allemand prononce difficilement le *th* des Anglois: les Ephraïmites ne pouvoient dire le *Chin*, ni le Sineſe le *K*: beaucoup des nations américaines ne peuvent prononcer les lettres labiales.

La rudeſſe principale de la langue allemande conſiſte:

1) Dans les lettres *ch* qui ſe prononcent comme le ח (chet) des Hebreux, le-

lequel ne ſe trouve dans aucune langue moderne. Voilà pourquoi tout étranger, le François, l'Italien, l'Eſpagnol, l'Anglois même diſent toujours *ick*, *mick*, au lieu de: *ich*, *mich*, &c.

2) Dans la conjonction des conſonnes au commencement des mots: comme *Schranken*, *ſchnell*, *ſchrauben* &c. au lieu que le François met toujours une voyelle après le *ch*.

La langue grecque, auſſi harmonieuſe qu'elle eſt a pourtant au commencement des mots des doubles conſonnes comme πτα (*pta*) φθα (*phta*) χθα (*chta*). Peut-être que les Grecs prononçoient d'une autre maniere, que nous, & alors il y eut moins de rudeſſe, que nous y trouvons.

Cependant il m'a été toujours un problême, pourquoi les Allemands augmentent inutilement la prononciation de *ſch* dans les mots *Schtände*, *Schprechen*, *ſchprin-*

gen, qui s'écrivent *Stände*, *Sprechen*, *Springen*, & qu'on devroit prononcer, comme toute autre nation le feroit. Auſſi en Weſtphalie, & en quelques autres provinces de l'Allemagne on prononce le *St*, *Sp*, comme les François; je ne ſais pas pourquoi cette maniere n'eſt pas univerſelle.

Anciennement on écrivoit même les mots qui ont à préſent les doubles conſonnes de *ſch*, ſimplement avec un *ſ*, comme *Schmach*, *Schlagen*, *Schhwören*, on diſoit *Smach*, *Swören*, *ſlagen*, &c. qui eſt en vérité plus doux. Je ne connois pas la raiſon, qui engage les auteurs modernes à rejetter cette maniere d'écrire.

Il me ſemble pourtant que les provinces de l'Allemagne ne différent pas tant dans leur prononciation, que celles de la France, de l'Italie, & de l'Angletterre. Un Anglois ne comprend preſque pas l'Ecoſſois ni l'Irlandois. Quelle différence n'y a-t-il point de la langue Fran-

Françoiſe à Paris, à celle qu'on parle en Languedoc & en Gaſcogne, & combien diffère la langue Toſcane de celles de Naples, & de Gènes. Malgré les différences de la prononciation dans quelques provinces de l'Allemagne, il y a une ortographe commune à tous les bons écrivains. Pour s'accorder ſur quelques déviations de l'ortographe allemande, le moyen le plus ſimple ſeroit d'aſſembler une commiſſion pour convenir ſur les différens, ainſi que les Romains le firent dans leurs écoles grammairiennes, comme l'Academie royale des Sciences fixa la prononciation françoiſe, & l'Académie della Cruſca regla l'Italienne. L'exécution de ce projet ſeroit fort aiſé au Roi de Pruſſe. Ce grand Monarque, auſſi verſé dans les lettres, que dans la tactique n'auroit qu'à en remettre le ſoin à l'Academie des Sciences à Berlin. Il ne ſeroit peut-être pas mal-à-propos d'y donner l'accès à quelques ſavans des autres provinces de l'Allemagne. Cette diſpoſition du Roi, éter-

niſeroit ſa gloire dans la litterature autant qu'elle l'eſt déja par ſes exploits héroiques, & par les ſages réformes du code de la juſtice.

Permettez que je m'éloigne un moment du ſujet, pour Vous dire qu'il y a encore d'autres moyens qui pourroient favoriſer la culture des Sciences, p. e. les fondations des aſſemblées litteraires. Au lieu de ces autres cotteries, de ces Reſſources & de ces Clubbes, où l'on parle force Folard, & Vauban, à la Linguet, & où le fils de Semélé préſide aux Oſchophores, ne vaudroit-il pas mieux de voir établir des cercles ſpirituels comme il s'en trouve à Paris & à Londres? Les écoles ſont pour les enfans; les académies pour les jeunes gens, mais qu'elle autre reſſource que les livres reſtent dans ce pays à l'homme d'un certain état pour cultiver les ſciences & les belles-lettres?

L'aſſiduité ſe laſſe enfin; être toujours en ſolitude, occupé à lire & à écrire, cela fatigue

gue trop, & donne à la fin de l'ennui, au lieu que dans une ſociété où les idées ſe communiquent, la lumiere ſe répand au milieu des recréations. Combien d'avantage ne tiroient les Grecs des entretiens de Socrate, d'Alcibiade, de Piſiſtrate! De telles aſſemblées n'aboutiroient pas à produire des génies, mais elles feroient bien naître la philognoſtie, le goût, & l'amour général pour les lettres.

Revenons à notre tribunal grammairien, ſi j'oſe le revetir de ce titre. Il me ſemble qu'il rejettera bientôt l'aſſemblage des doubles conſonnes *ſchr*, *ſchl*, &c. du commencement des mots, & qu'il fixera l'éliſion de l'*h* après les voyelles, qui ne ſont là que pour ſoutenir le ton, de même que les auteurs modernes banniſſent la lettre *ſ* de pluſieurs mots françois: on écrivoit autrefois meſme, creſme, à préſent on écrit: même, crême. Peut-être, que par le remplacement d'une conſonne plus douce on donneroit également

ment

ment une modification à la prononciation du *ch*.

Ce qui regarde la conjonction de ces conſonnes n'a point de rapport aux conſonnes en général. Il y en a, qui donnent de la molleſſe & de la douceur, p. e. les lettres *l*, *m*, *n*, que les Grecs appelloient ſemi-voyelles.

M, *N*, *B*, ſont les premiers lettres que l'enfant ſait articuler, par conſéquent elles doivent être les plus faciles. Les conſonnes de cette eſpèce ſoutiennent les voyelles, donnent de la douceur à l'aſpiration & produiſent une liaiſon agréable, qui fait éviter la cacophonie & empêche que les voyelles & les diphtongues ne ſe heurtent trop rudement. Les conſonnes mêmes, qui ont un peu de rudeſſe donnent un ton ferme à la langue. Les Italiens élident tant de voyelles, ſans doute pour procurer cette fermeté à la langue.

Preſ-

Preſque toutes les nations aiguiſent la prononciation du ſuperlatif. Les Grecs & les Latins aggrandiſſent le mot, & le finiſſent par un ſon aigu, p. e. *errimus*, *iſſimus*.

Le contraſte qui donne du charme à tous les ouvrages d'art & de ſcience doit également faire ſon effet ſur la langue. Rien n'aſſoupit tant nos ſens, que l'uniformité continuelle. Quelle ſeroit l'harmonie de la muſique, s'il n'y avoit point de diſſonances? Quel ſeroit l'effet d'un tableau, où toutes les attitudes des figures ſeroient égales? que deviendroit l'intérêt du genre dramatique ſans le contraſte des caracteres? Pourquoi donc le contraſte des tons moux & doux ne feroit-il pas les mêmes effets dans la langue? — Et à l'égard de la langue allemande il me ſemble qu'elle a la juſte proportion des voyelles, des ſemi-voyelles, & des conſonnes.

Un autre avantage réſulte à la langue allemande de l'uſage particulier qu'elle peut faire

faire des ſynecphoneſes ; non ſeulement par la conjonction des ſyllabes, mais encore par l'appoſition d'un ſubſtantif à l'autre, comme: *Menſchenfreund*, *Wunderkraft*, *Lorbeerkranz*, *Götterthaten*, *Kriegesgewitter*, *Muſenſitz*, *Wortzug*, *Engelsſcene*, &c. Quelquefois on trouve trois mots réunis dans un ſeul, où les autres nations ſont obligées d'employer des articles, des particules, &c. ce qui donne une diffuſion à la proſe, & une langueur à la poéſie, au lieu que l'énergie de la langue allemande gagne beaucoup par cette appoſition.

Eprouvons ſi la langue allemande n'eſt auſſi énergique que l'angloiſe, je citerai quelques paſſages de Pope, un des plus célebres auteurs :

Anna ſaid : let diſcorde ceaſe	Anne dit que la diſcorde ceſſe
She ſaid, the world obey'd and all, was Peace!	Elle le dit, le monde obéit, & la paix ſe fait!

Anna

Anna ſprach: es flieh die Zwietracht,
Sie ſprach's, die Welt gehorcht' und Friede ward!

dans un autre endroit, il dit:

— Not chaos like together eruſh'd and bruis'd	Pas ſemblable au Chaos mêlé en débris
But as the world harmoniously confus'd	Plutôt égal au monde, confus harmonieuſement
Where ordre in variety we ſee	Où on voit l'ordre dans la variété,
And where tho' all thinghs differ all agree.	Et où toutes choſes différent, & tout s'accord.

Nicht in Trümmern vermengt, dem Chaos gleich,
Vielmehr wie die Welt harmoniſch verworren,
Wo Ordnung in Verſchiedenheit herrſcht,
Wo alles abweicht, und alles einſtimmt!

Peut-être ces vers peuvent-ils être traduits avec plus d'énergie; toute fois il me ſemble qu'il ne cedent à l'original, tels que je Vous les préſente.

L'in-

L'inverſion de la langue allemande, qui eſt auſſi libre, & auſſi variante, que celle de la langue latine contribue beaucoup à ſon énergie. Au lieu que celle de la langue françoiſe, étant plus ſubordonnée aux règles, ſoupire ſous le joug de la gêne.

Du Broſſes fait une longue diſcuſſion de la conſtruction des phraſes! où il prouve que la ſintaxe de la langue françoiſe ne tient rien du naturel; je ne veux pas entrer dans ces réflexions, elles m'écarteroient trop de mon ſujet, je ne parle que de la variation que l'Allemand peut donner aux phraſes. On peut changer une phraſe, preſque autant de fois, qu'il s'y trouve des mots. Le Poëte jouit de la facilité de tranſmettre le mot qui doit frapper le plus à la place qu'il juge à propos, & il dépend de lui de diſpoſer de la conſtruction des mots, de la maniere que l'harmonie l'exige.

Je

Je pourrois citer mille & mille exemples de l'énergie de la langue allemande. *Haller* commence ſes *penſées matinales*:

Der Mond verbirgt ſich, der Nebel grauer Schleier
Dekt Luft und Erde nicht mehr zu —

Le tableau de l'aurore & du brouillard peuvent-ils être dépeint plus vivement dans ſi peu de paroles? Il continue ſa déſcription en adreſſant ſes paroles à Dieu:

Du haſt der Berge Stoff aus Thon und Staub gedreht,
Der Schachten Erzt aus Sand geſchmelzt,
Du haſt das Firmament an ſeinem Ort erhöht,
Der Wolken Kleid darum gewelzt.

Et tous ſes autres ouvrages ſont d'une énergie pareille.

Il ſe trouve quelquefois dans la langue allemande des termes, qu'on ne ſauroit traduire ſans périphraſe, & ſans affoiblir l'expreſſion. Je rapporte ſeulement quelques paſſa-

ges du *Nathan der Weise* *, où Nathan pour ôter à *Daja* l'idée que c'étoit un Ange qui sauvoit *Recha* des flammes, lui dit:

— macht dann
Der süsse Wahn der süssern Wahrheit Platz,
Denn, Daja, glaube mir, dem Menschen
Ist ein Mensch noch lieber als ein Engel —
So wirst du doch auf mich, auf mich nicht zürnen,
Die Engelschwärmerinn geheilt zu sehn?

Sur le même sujet, Nathan dit encore:

Der Wunder höchstes ist,
Dass uns die wahren echten Wunder so
Alltäglich werden können, werden sollen.
Ohn dieses allgemeine Wunder, hätte
Ein denkender schwerlich Wunder je
Genannt, was Kindern blos so heissen müste,
Die gaffend nur das Ungewöhnlichste
Das neuste nur verfolgen, &c.

Dans une autre occasion:

Dervis. Zwar wenn man muss.
Nathan. Muss! Derwisch! Derwisch muss!
Kein

* Par Lessing.

Kein Menſch muſs müſsen und ein
Derwiſch müſste?

Cette piece abonde en expreſſions fortes & en termes raviſſans, ſans parler de ſes autres beautés.

Vous ſavez la langue mieux que moi; & je n'ai pas beſoin d'étaler mille autres exemples, pour ſoutenir cette obſervation.

LETTRE CINQUIEME.

DE LA LITTERATURE ALLEMANDE.

LE matelot fatigué d'un long voyage ne ſe rejouit peut-être pas tant, au moment qu'on lui annonce d'être ſur le point de prendre terre ferme, que Vous le ferez, quand je Vous dis que c'eſt la derniere lettre que je Vous écris ſur une matiere qui ne fournit pas de grands agrémens.

Vous ayant parlé de l'énergie de la langue allemande je devrois bien faire mention de ſes autres qualités & vous entretenir un moment des auteurs modernes. Mais ce ſeroit l'ouvrage d'un homme, qui en eût une con-

connoiſſance plus étendue, qui fût en état d'être juge competent, & qui pût employer plus de tems d'en faire les compilations. Je me bornerai à faire quelques réfléxions générales ſur ce ſujet.

Autant que la langue allemande eſt nerveuſe & énergique dans le genre ſublime, autant elle eſt agréable dans l'Eclogue, dans le Drâme & dans l'art de peindre la nature. Il ſemble qu'elle a pour ſymbole le vers de Boileau:

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable!

Et Dorat fait déja l'éloge du naturel de ſes tableaux. „ On a nommé, dit-il, les „ poëtes allemands les peintres de la nature „ & l'on a eu raiſon à bien des égards! Il „ eſt vrai qu'ils ne la perdent jamais de vue, „ ils la ſurprennent dans ſes moindres effets, „ & ſont pour ainſi dire à l'affut de ſes plus „ ſimples opérations. "

Dans une autre occaſion il répete:

„ Ce qui diſtinguera toujours les poëtes al-
„ lemands parmi les autres écrivains, c'eſt une
„ ſorte de naïveté, qui tient à leurs mœurs,
„ & cette ſenſibilité profonde qu'ils puiſent
„ dans la contemplation, cette école du gé-
„ nie. La plupart de leurs ouvrages, ſans
„ la reſſource de grands mouvemens, Vous
„ touchent, Vous attendriſſent par dégrés,
„ & amenent enfin ces larmes délicieuſes, qui
„ partent du cœur, & que l'eſprit n'arrache
„ jamais. C'eſt qu'ils ſont ſimples & vrais,
„ c'eſt qu'ils peignent une ame pure, hon-
„ nête, amie de l'humanité. "

Pour voir, combien Dorat rend juſtice à la nation allemande, il ſuffit de lire les ouvrages de *Geſner*, de *Kleiſt*, de *Gleim*, de *Jacobi*, de *Weiſse*, & de tant d'autres écrivains excellens.

Le

Le genre dramatique n'eſt certainement pas en indigence. Il eſt des pieces originales, qui ne le cédent en rien à celles de *Terence*, de *Moliere* & de *Corneille*. Vous connoiſſez, mon cher, les pieces de *Chronegk*, de *Schlegel*, de *Brawe*, celles de *Leſſing*, principalement l'*Emilie Galotti*, *Miſs Sara Sampſon*, *Minna v. Barnhelm*, auxquelles Ariſtote même n'auroit pas refuſé le ſuffrage. Examinez les pieces de *Weiſse*, celles du *Prof. Engel*, & de *Leiſewitz*, & de tant d'autres auteurs.

S'il y avoit des théâtres établis en Allemagne, & que les troupes ne fuſſent pas toujours ambulantes, on y verroit un plus grand nombre d'*Eckhofs*, de *Schröders*, & d'autres comédiens auſſi célebres que *Lecain* & *Garrik*. En même tems il y auroit des auteurs, qui s'appliqueroient avec plus d'ardeur au genre dramatique.

Pour ſeconde raiſon de ce qu'on ne trouve que peu de pieces de théâtre, qui dépeignent les mœurs de la nation, je me rapporte à l'obſervation du Marquis d'Argens. " Le " Théâtre allemand, dit-il, pourroit encore être porté plus loin, qu'il ne l'a été juſ" qu'à préſent, malgré qu'il ſoit aujourd'hui " ſi ſupérieur à ce qu'il étoit il y a trente ans. " Je dirai ici naturellement & ſans préjugé ce " qui ſelon moi en arrête le progrès. La " plupart des auteurs qui font des comédies " & des tragédies ſont des Profeſſeurs dans " les univerſités ou des gens employés dans " les charges très-médiocres, qui ont peu " d'occaſion de fréquenter le grand monde, " encore moins les Seigneurs & les Princes. " La différence énorme qu'on met en Alle" magne entre la nobleſſe & la roture éloigne " preſque toujours les ſavans du commerce " des grands, & tous les talens de l'eſprit ne " donnent point autant d'avantages pour être

" ad-

„ admis à leur table qu'un vieux parchemin.
„ Cela fait que les auteurs dramatiques ne
„ peuvent guères connoître parfaitement, que
„ les mœurs & les ridicules de la classe des
„ citoyens qui sont leurs égaux. " &c.

La supériorité de la poësie allemande est assez connue de tous ceux, qui ont quelque teinture de la litterature moderne. Ce n'est plus le *Telin* * qu'on entend, c'est plutôt le luth d'Orphée qui chante. —

La prosodie allemande est préférable à la françoise puisque c'est l'accent naturel qui donne la scansion. L'accent que *Sergius* appelle: *quasi ad cantus* fait les vers plus ou moins musical, c'est l'ame de la Poésie, au lieu que la prosodie françoise a fort peu de paroles pour relever l'accent. Je me refere à ce qu'en dit l'abbé d'*Olivet*: ** „ J'ai consulté, au dé-

 „ faut

* La Lyre des Bardes.

** Traité de la Prosodie françoise.

„ faut des livres, quantité de perſonnes qui „ parlent bien, & qui tiennent, ſoit de la „ réfléxion ſoit de l'uſage tout ce qu'il faut „ pour bien parler. Or ils ſont tous conve- „ nus que notre langue ne connoiſſoit point „ l'accent proſodique. „ Les ſyllabes longues ſont quelquefois breves, & dans une autre occaſion les breves ſont priſes pour des longues. L'*e* muet, qui ne ſe prononce pas dans la proſe, fait ſouvent une ſyllabe longue dans la ſcanſion. Il me ſemble qu'il manque principalement des ſyllabes longues à la langue françoiſe, probablement que la multitude des articles & des particules, que la ſintaxe exige abſolument dans les phraſes en eſt la cauſe. Ce qui prive la poéſie du pathétique & empêche la marche impétueuſe qui eſt néceſſaire dans le genre ſublime.

Effectivement dans l'ode les Allemands ont une grande prééminence. Les vers de Rouſ-

Rouſſeau, qui ſont bien harmonieux n'atteignent pourtant pas le ſublime de ceux de Klopſtok dans ſon *Meſsias*. C'eſt encore en cela que Dorat convient. „ Les poëtes allemands, dit-il, „ ſont ceux, qui ont le mieux connu „ le génie de l'ode. Cela doit être, leur ca„ ractère a conſervé cette franchiſe mâle, cet„ te indépendance qui convient au ton élevé „ de la muſe Lyrique. "

Trouvant que ce grand homme ne parle point de *Ramler*, qui eſt certainement l'Horace des Allemands, je ne puis m'empêcher de rapporter quelques paſſages de ſes odes — Quel effort d'imagination! quelle harmonie dans ſes vers! Temoin la cantate où *Ino*, au point de ſe précipiter du haut d'un rocher, s'écrie:

— Götter!
Ach rettet! rettet mich! ich ſehe
Den Athamas! an ſeinen Händen klebt

Noch

Noch ſeines Sohnes Blut,
Er eilt auch dieſen zu zerſchmettern
O Meer! o Erde! — Er iſt da!
Ich hör ihn keuchen! Izt ergreift er mich
— —
Du blauer Abgrund, nimm von dieſer Felſenſpitze
Den armen Melicertes auf!
Nimm der gequälten Ino Seele! — —

Voyez maintenant le changement admirable du méchaniſme du vers:

Wo bin ich? o Himmel!
Ich athme noch Leben?
O Wunder; ich walle
Im Meere? mich heben
Die Wellen empor! — — —

L'harmonie du vers opère ſi fort ſur l'oreille, qu'elle nous met dans une illuſion qui nous fait voir les vogues *s'élever* & *s'abaiſſer*. Trouve-t-on quelqne choſe de plus harmonieux dans la langue latine & dans la grecque? Car pour nos

langues

langues modernes je ne puis me reſſouvenir d'aucun paſſage qui ſoit égal à celui-ci. Croyez-moi, mon cher, que je me félicite de pouvoir ſentir ces beautés.

Voltaire a fait une ode ſur le paix de 1736, qui commence:

L'Etna renferme le tonnere
Dans ſes épouvantables flancs,
Il vomit le feu ſur la terre,
Il dévore ſes habitans, &c.

Et Ramler * au ſujet d'une bombe que les aſſiegeants de Berlin jetterent dans la ville en 1760, dépeint à-peu-près les mêmes penſées:

O du, dem glühend Eiſen donnernd Feuer
Aus offnem Etna Schlünde flammt,

Die

* *Ode an das Geſchütz.*

Die frommen Dichter zu zerſchmettern,
Ungeheuer!
Das aus der Hölle flammt!

Quelle différence du tranſport! Feuilletez partout les Odes de ce grand homme & Vous trouverez des fougues, des marches hardies qui enchantent.

Si tous les poëtes allemands ne ſont pas des Ramlers, au moins Vous trouverez *Hagedorn*, *Uz*, *Wieland*, & une grande quantité de poëtes plein d'enthouſiaſme.

Y a-t-il moins de grace dans les œuvres proſaïqus? Trouve-t-on une proſe plus élégante que celle de *Wieland* dans ſon *Diogène*, que celle de *Leſsing* dans tous ſes écrits, que celle de *Meiſner* dans ſes ébauches? Vous trouvez encore

core dans les ouvrages de beaucoup d'autres écrivains un ſtile ſerré, ſententieux, naturel, coulant, ſublime, & agréable.

Ordinairement les idées abſtraites rendent le ſtile des diſſertations philoſophiques obſcur & confus; cependant Vous trouvez le ſtile dans le *Phœdon* de *Mendelsſohn*, dans les œuvres du *Prof. Eugel*, dans celles d'*Abbt*, tout-à-fait gai, naturel, & ſimple. Il ſeroit inutile d'alleguer une quantité d'ouvrages proſaïques, célèbres par le ſtile. Vous les connoiſſez auſſi bien que moi.

Les ouvrages hiſtoriques ſont travaillés actuellement en Allemagne ſur le même pied qu'en Angleterre. Il s'y trouve de la philoſophie auſſi bien que dans l'Hiſtoire d'Angleterre par *Hume*. On ne ſe tient

plus aux faits vetilleux, on parle des reſſorts principaux, & l'eſprit de la méditation regne partout. Je ne citerai que *l'hiſtoire de l'Allemagne* par *Schmidt*, *la correſpondance* de *Schlötzer*, les œuvres de *Meuſel*, les *Biographies* de *Schroeck* &c. qui traitent leurs ſujets avec diſcernement, & qui écrivent dans un ſtile exquis.

Permettez que j'ajoute encore un mot des orateurs allemands. Il faut convenir qu'en certain égard le nombre n'eſt pas ſi grand qu'en France. Toutefois Vous trouvez en ce qui regarde l'Eloquence de la chaire *Jeruſalem*, *Zollikofer*, *Spalding* &c. qui ne méritent pas moins l'eſtime général que Bourdaloue, Fléchier, Boſſuet, Maſſillon, &c. Quant à l'éloquence du Barreau il eſt naturel qu'elle eſt inférieure à cel-

celle de France. Les plaidoyers produiſent certainement de grands orateurs. Peut-être que l'Allemagne, ſi elle avoit les mêmes occaſions d'exercer l'Eloquence, auroit auſſi bien ſes *Patrus*, ſes *Maîtres*, ſes *Gaillards*, &c. Mais c'eſt encore un problême, ſi ces plaidoyers ſeroient avantageux au bien public? Souvent l'éloquence des avocats ravit & entraîne les juges, & la cauſe douteuſe peut gagner beaucoup par la maniere de la défenſe. L'orateur par une bonne déclamation par la beauté de ſes diſcours ſurprend, perſuade, entraîne & ſe procure une ſentence favorable pour ainſi dire par l'obreption, au lieu qu'en Allemagne les actes d'un procès ſont remis au juge, qui peut réfléchir de ſang froid ſur les circonſtances; de cette recherche impartiale doit toujours reſulter un jugement équitable.

A ce qui regarde les moyens de rendre le goût de la nation plus général, proposés dans l'ouvrage sur la litterature &c. il me semble qu'ils sont imaginés avec pénétration. Mais l'exécution en sera-t-elle facile? —

D'ailleurs il resteroit encore à décider si la culture des sciences rendue plus universelle seroit avantageux à l'état? Qu'en pensez-vous? si les tiers-état étoit initié aux sciences? Si le campagnard s'appliquoit plus à la litterature qu'aux soins de l'économie? ou que l'ouvrier lisoit les vers d'Horace, au lieu de vaquer à ses affaires? ou que le cordonnier faisoit des vers en imitant *Hans Sachs*? — Seriez-vous de l'avis de *Fontenelle* qui a répété souvent que s'il tenoit toutes les vérités dans sa main, il se garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer

aux

aux hommes; ou, ne préféreriez-vous pas le ſentiment d'*Helvetius* qui dit:

— c'eſt à ſa connoiſſance
Que le Ciel juſqu'ici conſtant en ſes deſſeins
A toujours attaché le bonheur des humains.

J'en remets la déciſion à Votre eſprit politique, & j'eſpère d'apprendre ſi Vous croyez avantageux à l'état que de dix mille perſonnes il y en ait la moitié de ſavans.

Pour la culture des ſciences elle-même, perſonne ne diſconviendra qu'elle eſt ſalutaire à l'état, parce qu'elles adouciſſent les mœurs, mais il s'agit de ſavoir ſi ces connoiſſances généralement étendues produiroient le même effet.

Vous

Vous voyez donc, mon cher, que la nation allemande peut ſe glorifier des progrès des ſciences. Elle peut ſe féliciter d'avoir ſes Auguſtes qui protégent les lettres! Et quel ſeroit l'état de la litterature, ſi elle étoit toujours auſſi bien cultivée, que ſous les auſpices du Roi de Pruſſe, du Prince de Brunſwick & du Duc de Weimar! Bientôt la litterature allemande jouïroit d'une ſupériorité encore plus éclatante!

N: 9.

Schreiben

von der

deutschen Sprache

und

Litteratur,

bey Gelegenheit der zu Berlin im Jahr 1780
in französischer Sprache herausgekommenen
vortreflichen Schrift:

über die

deutsche Litteratur;

über

die Mängel und Ursachen derselben

und über

die Mittel, sie zu verbessern.

Breslau 1781.

Eure — wissen bereits, was für eine beschwerliche und langwierige Krankheit ich seit einigen Wochen ausgestanden habe. Meinen ersten Zeitvertreib auf meinem Krankenbette hat mir die Abhandlung de la Litterature allemande, die, wie ich vermuthe, an Eure — gerichtet ist, verschaffet. Da viel tausend Leser, die der Beurtheilung fähig sind, die Stärke des Geistes, den weiten Umfang der Einsichten, die gedrungene Menge der Sachen, den höchst angenehmen Vortrag, und andre Vortreflichkeiten, welche diese Schrift lesens- und verehrungswürdig machen, an dem erhabnen Verfasser derselben bewundern; so ist wohl der arme niedrige Beyfall, den ich dazu setzen wollte, sehr entbehrlich.

Inzwischen unterstehe ich mich Euer —, so als wenn ich die Erlaubniß hätte, mit Hochdenenselben mündlich zu sprechen, nach meiner Aufrichtigkeit mein herzliches Betrübniß zu eröfnen, welches ich bey dem aufmerksamen Durchlesen unter vielfältigen Stellen, die mich ergötzet und erbauet, über die gar zu nachtheiligen Begriffe, die ich in Ansehung der heutigen Beschaffenheit der deutschen Sprache darinnen angetroffen, in meinem Inneren empfunden habe. Der erhabene Verfasser hat es durch die von Jugend an bezeigte Neigung zu der französischen Sprache, darinnen so weit gebracht, daß man in Paris, bey dem Eloge de Voltaire, darüber erstaunet ist, und öffentlich behauptet hat, man hätte es bisher für unmöglich gehalten, daß ein gebohrner Deutsche fähig werden könnte, sie in solcher Stärke und Schönheit, in so körnichten Ausdrücken zu schreiben. Ich bin indessen überzeugt, daß unsere deutsche Muttersprache, zu unsrer Zeit in allen diesen Stücken, es eben so hoch gebracht, und im allergeringsten nicht Ursache habe, deswegen auf die Franzosen eifersüchtig zu seyn. Hätte der Königl. Schriftsteller, dessen erhabene Seele alles erreicht, was sie erreichen will, sich mit eben dem Eifer, mit eben der Neigung auf die Kentniß der deutschen Sprache beflissen, so

würde

würde Er alle diejenigen, die ihre Stärke und Schönheit, so wie Eure — in ihrer Gewalt haben, noch übertreffen; so würde Er der erste Lehrer und das erste Muster in derselben geworden seyn.

Dieser sonst so sehr große Kenner der Wissenschaften glaubt, die deutsche Sprache sey verwirrt, und schwer zu bearbeiten, sie habe wenig Wohllaut, sie sey auch nicht reich an Metaphern, die doch nothwendig sind, um neue Wendungen und Anmuth in ausgebildete Sprachen zu bringen. Er glaubt, sie sey noch halb barbarisch und roh, und es fehle ihr alle Harmonie. Die Proben, die Er anführet, und von denen man zugestehen muß, daß sie sehr elende und abgeschmackte Ausdrücke enthalten, beweisen, wo ich mich nicht sehr irre, weiter nichts, als daß es ehedem sehr schlechte Deutsche gegeben, die es in ihrer Sprache nicht weit gebracht, und sie so gar beschimpfet haben, aber noch nicht, daß alle heutigen, eben von dieser Art sind. Heineccius welcher für die lateinische Sprache Elementa stili cultioris geschrieben, hätte sie auch für die deutsche schreiben können. Man hat mich versichern wollen, daß die angeführte erschröcklich dumme Phrase: Ihre Majestät glänzen wie ein Karfunkel am Finger der itzigen Zeit, nicht aus seiner, sondern

aus der Feder eines irren Professors in Frankfurt, Eberti, geflossen sey. Sie komme aber woher sie wolle, so ist und bleibt sie höchst einfältig und lächerlich, und wenn alle heutigen deutschen Schriftsteller etwas Aehnliches vorbrächten, so müßte man sich schämen, und unsere Landesleute für halb blödsinnig erklären. Aber Gottlob, es giebt klügere, und richtiger denkende Köpfe, unter ihnen, in einer nicht kleinen Anzahl.

Erlauben Sie mir: daß ich Ihnen einige Proben zuschicke, die allein unsern großen Monarchen für den mein ganzes Herz voll schuldiger Ehrfurcht und Treue ist, betreffen. Eure — haben meine lateinische Schrift: de animæ existentis immaterialitate geneigt angenommen; in der deutschen Uebersetzung, die ich selbst gemacht, steht S. 156 folgende Stelle: „die größesten Weltweisen, unter den „Heiden, und unter ihnen Socrates und Plato, „behaupten, daß die Art und Weise, wodurch es „Gott machte, daß wir dächten, eine Erleuchtung „sey, die aus einer unerschöpflichen Quelle entsprin„ge, und die menschliche Vernunft wäre ein Licht, „was daher seinen Ursprung hätte. Es sey mir „erlaubt, da ich keinen vortreflichern und erhabenern „Beweis, bey der größten Anstrengung der Kräfte

„meines

„meines Nachdenkens ausfinden kann, der es unwi-
„dersprechlich machet, daß die angeführten Weisen
„diesen Satz mit dem größten Rechte behauptet ha-
„ben, mit der treuesten und tiefsten Verehrung, den
„glorreichen Namen meines theuersten Landesvaters,
„unsers großmächtigsten Friedrichs zu nennen.
„Die ganze gelehrte Welt weiß es, sie stimmet da-
„rin überein, und bewundert es, daß dieser weiseste
„Monarch die Kräfte von mehr als tausend sehr hel-
„len und lichten Seelen in seiner einzigen vereiniget,
„und gleichsam zusammen gedrungen besitze. Wenn
„man auch alle diese Seelen, ob es schon niemals
„erwiesen werden kann, als materiell ansehen wollte,
„so müßte doch die Seele dieses großen Königes, da
„ihre Kraft und Schärfe im Denken, über die allge-
„meinen versammleten Denkungskräfte der Sterbli-
„chen so hoch erhaben ist, nothwendig für immateriell
„gehalten werden. Er siehet die Dinge nicht in ei-
„ner sich nachfolgenden Erzeugung der Begriffe, die
„bey einigen Gelehrten sehr schnell ist, aber doch nur
„hinter einander entstehet; sondern er siehet sie, wie
„es scheinet, gleichsam als mit vielen Augen auf ein-
„mal; er siehet sie mit einem Blicke durch und durch;
„er prüft und erlanget sie mit der stärksten Beurthei-
„lung, und dringet bis in ihre innersten Tiefen. Er

„betrachtet die Thaten der Menschen, auf dem gan-
„zen Erdboden, die von seiner ersten Schöpfung an
„geschehen sind, als wenn sie noch geschähen. Er
„machet sich die vornehmsten und wichtigsten Bege-
„benheiten in der Geschichte, mit ihren merkwürdig-
„sten Ursachen und Folgen eigen; und stellet sie sich
„in einer zusammenhangenden Ordnung vor. Er
„wendet die Regierungskünste, die durch alle Jahr-
„hunderte gegolten, zu seinem und seiner Völker Nuz-
„zen an. Er verstehet die Tugenden und Fehler der
„gekrönten Häupter, die jemals gewesen, und weiß
„jene sehr geschickt nachzuahmen, diese sehr vorsich-
„tig zu vermeiden. Seine unüberwindliche Krieges-
„heere kennet er nicht allein, nach allen denen Legio-
„nen und ihren Anführern, sondern bis auf den ge-
„meinen Soldaten. Er stellet sie sich als eine einzi-
„ge kriegerische Schnellkraft und Triebfeder vor, die
„mit der äußersten Geschwindigkeit und unglaublicher
„Stärke auf den ersten Wink wirksam und thätig
„ist. Alle seine Krieger hat er durch sein großes
„Beyspiel unerschrocken und feste gemacht, und
„durch sein Anführen überwinden gelehret. Mitten
„in der Heftigkeit der Schlachten, wenn ein zwey-
„deutiger Ausgang nahe war, hat er mit der größ-
„ten Gegenwart des Geistes in unbegreiflicher Ge-

„schwin-

„schwindigkeit und Wendung, das Widrige in das
„Glückliche zu verwandeln gewußt. Nunmehr da
„Er nach so vielen erfochtenen Lorbern, den Oelzweig
„des Friedens sich um die Schläfe gewunden, reiset
„Er mit flüchtigem Nachsinnen durch Erden und
„Flüsse. Er erforschet und prüfet die Verrichtun-
„gen, Handlungen und Gewerbe der Völker und
„gebrauchet die gesammleten Nachrichten, Erfah-
„rungen und Einsichten, zu seinem Nutzen. Er
„erräth und ergründet die Geheimnisse der Höfe
„und der Kabinetter. Nachdem Er größer als Ju-
„stinian, die ausgesuchtesten Gesetze vorgeschrieben,
„die andern Großen der Welt, welche die Gewalt ha-
„ben Gesetze zu geben, bis zum Bewundern und
„Nachahmen wohlgefallen, erhält Er durch Gerech-
„tigkeit, Weisheit und Güte, die öffentliche Ruhe
„und Zufriedenheit. Von seinen wichtigen Beschäf-
„tigen müde, wenn anders eine in Beschäftigungen
„lebende Seele kann müde werden, steigt Er als ein
„anderer Apollo auf den olympischen Gipfel. Er
„unterscheidet die philosophischen Grundsätze und Leh-
„ren, von philosophischen Träumen; Er durchstrei-
„fet den ganzen weiten Umfang der schönen Wissen-
„schaften; und von allen Musen verehret, zeigt Er
„sich als ein Meister in ihrer aller Künsten. Er über-

„trift in seinen Liedern die Schönheiten der alten und „neuern Dichter, und spielet die von ihm selbst nach „den neuesten Regeln gesetzten angenehmsten Stücke, „mit der größten Stärke, Reinigkeit und Lieblichkeit, „auf seiner Querflöte. Er ist so gar in dem Felde „der Arzneywissenschaft zu Hause, welches ich selbst „vor dem Krankenbette seines geliebten Bruders, des „Prinzen Ferdinand, mit Erstaunen erfahren habe. „Ich verschweige alle übrigen Ihm vom Himmel her„ab eingeflößten Gaben, damit ich sie, wenn ich viel „zu schwach und viel zu niedrig davon handle, durch „eine mangelhafte und unwürdige Beschreibung nicht „entweyhe. Dies glänzende Licht der Vernunft also, „welches sich durch beyde Welten ausbreitet, was „aus dem Innersten der Gottheit, wenn ich so reden „darf, entsprungen ist; was der göttlichen Natur „nahe kommt, und ihr nacheifert; dieser helle Strahl, „der aus dem Ocean des Lichts und der Klarheit her„ausgeflossen, kann nicht verdunkelt und ausgelöschet „werden, sondern bleibet, wenn die körperliche Ma„schine zerfällt, ganz gewiß übrig; und kehrt zu sei„nem hohen Ursprunge zurückgebrochen wieder. Dies „ist die größte durch alle Ewigkeiten fortdaurende Eh„re, des höchsten und des niedrigsten Menschen."

Nach

Nach dieser Prose wage ich noch ein Paar Sinngedichte von meiner Arbeit herzuschreiben.

Auf Se. Maj. tiefe Einsichten in die Medicin nach meinem überstandenen Examen.

Herr! in der Denkungskraft umschränkt durch keine Bande,
Du kennest und durchsiehst mit göttlichem Verstande
Der Wissenschaften Licht, und den gelehrten Dunst,
Dein heller Geist durchdringt so gar die Heilungskunst.
O schaffe drum der Wuth des Kriegesfiebers Ruh,
Und binde, weil Du kannst, Europens Wunden zu;
Vereinter Mächte Rath hilft ohne dich zu wenig,
Sey Du sein größter Arzt, so wie sein größter König.

Als ich einige schlechte Gedichte, auf Se. Maj. zu Gesichte bekommen hatte.

Held! den die grau und jüngre Zeit mit keinem Helden kann vergleichen,
Welch vor Dich stets zu niedrig Lied kann Dein erhabnes Lob erreichen?
Ist von so seltnen Eigenschaften an Dir die kleineste nicht klein,
Wie groß muß bey so vielen Grössen, davon die allergrößte seyn!
Homer war gültig vor Achillen, und vor Aeneam ein Virgil,
Wer ists? der stärker als sie beyde, von Deinen Thaten dichten will?

Du,

Du, der Du Cron und Lorber trägst, kanst Dich im Feuer
auf eignen Schwingen,
Zum Wunder der gelehrten Welt, selbst in die Ewigkeiten
singen.

Wenn ich mir nicht selbst gar zu sehr schmeichle, so haben zwar freylich alle meine Ausdrücke, durch das grosse Object, welches ich vor Augen gehabt, ihre Kraft und ihr Ansehen erhalten, aber sie haben doch auch an sich nichts rohes, unverständliches, übelklingendes, mattes, sondern eher doch etwas erhabenes. Man hat mir auch versichern wollen, daß in meinem sich nicht durch und durch gleichen Gedichte über das Schlesische Riesen-Gebürge einige Stellen befindlich wären, welche nicht zu schlechten Einfällen gehörten.

Aber was bin ich gleichwohl gegen andere grosse Redner und Dichter, die alle dem erhabenen Verfasser unbekannt zu seyn scheinen und vielmehr würklich sind, vor ein armer niedriger Mann! Es rühmt derselbe unter den ersten den einzigen Quandt. Ich entsinne mich sehr wohl, daß ich ihn wegen seiner männlichen Beredsamkeit loben hören, von seinen Reden die er gehalten, habe ich wenigstens keine gedruckt gesehen und auftreiben können. Inzwischen wo ich mich nicht irre, hat Piet in

Königs-

Königsberg, der in meiner Jugend zu den besten Dichtern gerechnet ward, und den ich noch heute hoch halte, einige Gedichte ihm zu Ehren verfertiget, die seinen Ruhm nicht untergehen lassen werden. Schon Luther hat um die deutsche Sprache große Verdienste gehabt. Seine Uebersetzung der Bibel, vor welcher keine von dieser Art da war, ist rein, verständlich und voll Nachdruck. In den Psalmen und Sprüchen Salomonis findet man recht prächtige Ausdrücke. Freylich ist nachher und in unsern Zeiten die Stärke und Schönheit der Sprache viel höher gestiegen, als sie damals in ihrer unausgebildeten Jugend war. Unser ehemaliger Inspector Casper Neumann hat vortrefliche Reden gehalten. Und wer wollte es denjenigen, die von Mosheim, von Jerusalem, Reinbeck, Cramer, Sack, Spalding, Tiede, Zollikofer, Stölzel und andern gehalten, und gedruckt worden, absprechen, daß diese Chrysostomi in der deutschen Sprache alles das geleistet, was ehemals Chrysostomus in der griechischen. Auch meine Vaterstadt Breslau hat angenehme Kanzelredner, die wenn sie unpartheyische Kenner hören, sich selber loben, ohne daß ich sie nennen und loben darf. Die Beredsamkeit wird wenigstens in Schulen und auf den Kanzeln ausgeübet,

bet, und an beyden Orten, besonders in den letztern, erscheinet sie vornehmlich in ihrer Schönheit und Stärke. Wer an dem Inhalt solcher Reden keinen Geschmack findet, der wird sie freylich nicht hören und nicht lesen, und dem werden alle ihre ausbündige Annehmlichkeiten unbekannt bleiben. Die Kunst des Mahlers bleibt immer die nehmliche, ob er das wohlgetroffene Bild eines wirklichen Helden, oder das Unding des Kriegesgottes Mars, ob er die Anmuth einer wirklichen schönen Prinzeßin, oder einer nicht existirenden Venus darstellet? In den alten Scribenten, in dem Livio und andern findet man vortrefliche Reden, welche die Heerführer an ihre Kriegesleute vor den zu liefernden Schlachten gehalten, die ihnen Feuer und Muth eingeflösset. In unsern Tagen würden dergleichen teutsche Reden wenigstens so häufig nicht aufzubringen seyn; aber man würde doch eine Sammlung von solchen liefern können, welche große Staatsmänner gehalten, wodurch die Gemüther der Zuhörer ungemein gerühret worden. Die gedruckte Lobrede Lohensteins, die auf den letzten Herzog zu Brieg gehalten, ist schön. Man hat sie des Plinii Panegyrico auf den Trajan an die Seite gesetzt. Auch Lohensteins Arminius, den er noch dazu unter seinen Gicht-

schmer-

schmerzen dictiret, ist in schönem Deutsch geschrieben. Gottscheds historische Lobrede auf den Freyherrn von Wolff ist ein Beweis, daß unsere Muttersprache reich an bedeutenden Worten sey, welche die Kunst auf eine angenehme Art zusammen fügen kann. Man tadle und verachte Gottscheden, wie man will, er wird dennoch bey allen Unpartheyischen immer ein um die deutsche Sprache höchstverdienter Mann bleiben. In Wien, wo ehemals ein wunderbarer Dialect herrschte, stehet diese Sprache itzt auf einem ziemlichen Gipfel der Schönheit, und Reinigkeit. Herr v. Sonnenfels hat in seinen Vorlesungen seine Stärke in der deutschen Sprache bereits gezeiget. Gellerts moralische Vorlesungen, Hallers Briefe über die Offenbarung, Mendelsons Phädon, Wielands Agathon können denjenigen zum Muster dienen, die rein, schön und nachdrücklich, deutsch reden und schreiben lernen wollen. Jerusalems Betrachtungen über die Religions-Wahrheiten sind in einem laconisch majestätischen Styl verfasset. Sultzers moralische Betrachtungen über die Schönheiten der Natur sind von großem Werth, eben so Duschens Briefe zur Bildung des Herzens. Der Christ in der Einsamkeit pranget in einem bündigen, reinen Deutsch. Maskov, Schlö-

zern

zern und Schröckhs Biographien kann man wegen der Sachen und wegen der Sprache nicht ohne Vergnügen lesen. Stark und Sturm verdienen allen Beyfall, und was hätte ich nöthig mehrere deutsche Schriftsteller zu erwehnen, da die angeführten hinreichen, den hohen Werth unserer Sprache unwidersprechlich zu machen.

Ich komme zu den deutschen Uebersetzungen. Youngs, von Ebert übersetzte Nachtgedanken stehen in einer nicht höher zu treibenden Schönheit der Worte, und Gedanken zum ewigen Ruhme öffentlich da. Die Uebersetzung der vortreflichen Reden des Massillons, ist so ausbündig schön, als wenn es keine deutsche Uebersetzung sondern eine Urschrift wäre. Der französische Text hat nichts voraus. Wenn man die Abhandlung von der deutschen Litteratur französisch und deutsch lieset, und weiß es nicht vorher, so wird man schwerlich errathen, in welcher Sprache sie zuerst zum Vorschein gekommen?

Nun wende ich mich zu den Dichtern. Der erhabene Verfasser führet den einzigen Canitz an, der als ein Dichter seiner Zeit, und auch noch heute zu schätzen ist. Aber war es vor ihm Opitz nicht auch? und muß man ihn nicht noch heute als den Vater der deutschen Dichtkunst verehren? Verdie-

nen

nen denn Dach, Gryphius, Hoffmannswaldau, Besser, Neukirch, gar nicht in Betrachtung zu kommen? auch Günther hat unter vielen schlechten ein Paar Oden, die sehr gut sind. Lohenstein, den Haller zu seinem ersten Muster erwählet hatte, nahm den welschen Schwulst und die übertriebenen Metaphoren an; hat nicht Brockes in seinem irdischen Vergnügen in Gott, die Werke der Natur mit unnachahmlichen Farben und Strichen, so als wenn sie da stünden, geschildert und die vortreflichsten Anwendungen davon gemachet? Ich übertreibe die Wahrheit gewiß nicht, wenn ich schreibe, daß in unsern Zeiten Dichter zum Vorschein gekommen, die den besten Englischen, Welschen und Französischen nichts nachgeben, sondern ihnen viel mehr an die Seite gesetzet zu werden verdienen. Ich nenne Hallern, zuerst. Man zeige mir einen Ausländer, der ihn an erhabenen, prächtigen, gedrungenen Gedanken, an den ausgesuchtesten Worten und Ausdrücken übertroffen; der in bündiger Kürze so viel, der mehr gesagt? Alles ist in seinen schweizerischen Gedichten, die er aus Bescheidenheit einen Versuch nennet, schön, voll Kraft und Feuer; keine einzige matte Stelle ist in denselben ausfündig zu machen. Ich setze ihm den

edlen Drollinger an die Seite. Alle seine Poesien sind groß, seine Oden, das Lob Gottes, die Unsterblichkeit der Seele, die Vorsehung, sind Meisterstücke, die an Anmuth und Stärke fast nicht höher können getrieben werden. Wer wollte über diese, einem Werlhof, einem Hagedorn, Geßner, Utz, Ramler, Cramer, Gleim, Kleist und vielen andern den Ruhm, daß sie wahre Dichter sind, absprechen. In dem Almanach der Musen, in den poetischen Blumenlesen, findet man oft höchst wohlgerathene Gedichte.

Ich komme zuletzt noch zu den Schauspielen: die Erinnerungen, welche der erhabene Verfasser von den Shakespearischen machet, habe ich mit dem größten Vergnügen gelesen. Man hat in Berlin, in Hamburg und auch hier, das grosse Trauerspiel Hamlet angestaunet; wenn ich es aufführen gesehen, so haben mir die Todtengräber, und ihre Harlequins und Hanswurstpossen, die sich mit den ernhaftesten Dingen, die sich mit Königen, Königinnen und Prinzen, nicht reimen, beständig einen nicht zu überwindenden Eckel erreget. Wenn Aristoteles, der die drey Einheiten der Zeit, des Orts und der Handlung so nachdrücklich eingeschärffet, den Götz von Berlichingen vor sich sehen könnte,

so

so müßte er die abgeschmackte Thorheit der itzigen Zeiten, entweder auslachen, oder sich im Ernste darüber ärgern. Die originelle Comödie, der Postzug, hat das Glück, dem hohen Verfasser zu gefallen, weil sie das Lächerliche unserer Sitten sehr lebhaft darstellet, so daß Moliere es nicht besser geleistet haben würde; aber gleichwohl kommt dieses Stück mit denen, die Weiße und Leßing geliefert, in keinen Vergleich; es ist gegen die Arbeiten aller beyder, mittelmäßig, und man muß es beklagen, daß Leßing, der die reine deutsche Sprache in seiner Gewalt hat, wie er es vorher so oft gezeiget, sie in seinem Nathan dem Weisen, von Göthen angesteckt, geflissentlich zu verderben bemühet gewesen. Was für schöne und wohl ausgearbeitete Lust- und Trauerspiele haben wir von Gotter, Stephanie dem jüngern, Großmann, Schink, Bergern und andern. In Fabeln ist und bleibet Gellert wegen des natürlich schönen, was in ihnen herrschet, ein Original; alle die ihm sehr glücklich nachgeahmt, kommen ihm gleichwohl nicht völlig bey.

Mich dünkt, ich habe es deutlich dargethan, daß es den Deutschen an vortreflichen, prosaischen und poetischen Schriftstellern Gott Lob nicht fehle, die ih-

rer Nation wahre Ehre machen. Es ist wahr, der von dem hohen Verfasser angeführte Ausdruck eines Dichters an einen Mäcenaten, ist so thöricht, so erbärmlich, als man sich es kaum hätte träumen lassen. Aber deswegen haben wir gar nicht nöthig die Dürftigkeit in der deutschen Litteratur, bey unsern großen Reichthümern, die wir in der That und Wahrheit besitzen, zuzugestehen. Können denn Hanns Sachse, Johann Ballhorn, Jacob Böhme der Schuster und Poet, mit einer Menge von Pritschmeistern, und Bänkelsängern, der Ehre eines Hallers, eines Hagedorns ꝛc. etwas benehmen? Können jene es machen, daß es von diesen nicht wahr bleibt, was einmal Ovidius von sich sagt: EST DEUS in nobis, agitante calescimus illo. Kann denn ein Lucas Schmierer und ein elender Kleckmahler es machen, daß kein Raphael, kein Rubens, kein Dürer, kein Kranach, kein Correggio, existiren? Kann man denn, wenn man einen elenden Geiger in der Schenke mit einem Dudelsacke, oder eine schlecht harmonirende Hochzeit-Musik höret, die himmlische Composition eines Hendels, Bachs, Benda, Lolli, Dittersdorfs und anderer, kann man die bezaubernden Töne Friedrich des Großen, auf seiner Querflöte dabey vergessen?

gessen? Es ist aber unleugbar, denn die Zeugnisse liegen da, daß es Redner und Dichter unter den Deutschen gebe, die die Natur und die Regungen des menschlichen Herzens mit Worten und Ausdrücken so mahlen, als es Raphael und Rubens mit Farben und Pinselstrichen gethan, die durch die sanftesten und rührendsten Vorstellungen, der Seele eben so schmeicheln, als durch ihre reizende Töne Benda und Graun, sie durch das Ohr in Entzückung setzen.

Es ist für die deutsche Nation die größte Ehre und der größte Trost, daß der erhabene Verfasser ihr so viel gutes zutrauet, und ihr die Kräfte, aus der Niedrigkeit, Rauhigkeit und Uebelklange ihrer Muttersprache, sich nach und nach zu erheben und vollkommner zu machen, nicht abspricht. Aber dabey kann es doch nicht genug beklaget werden, daß Er sich überredet, die schönen Tage der deutschen Litteratur wären noch nicht gekommen; und noch mehr, daß Er sich bey seinem Alter wenig Hofnung machet, sie zu sehen; daß er sich mit Mose vergleicht, der auf dem Berge das gelobte Land nur von Ferne erblicket, und nicht hinein gekommen. Möchte Er doch von seinen Höhen, von welchen Er eine unzählbare Menge von Aussichten täglich vor

sich hat, auf denen Ihm, wie auf allen hohen Gebürgen gewisse Gegenstände mit einem Nebel bedeckt sind, die sich deswegen vor seinem sonst alles durchdringenden scharfen Blicken verstecken; möchte Er doch herab zu steigen, und in dies gelobte Land, was so nahe bey Ihm ist, einzugehen geruhen wollen, und noch eine lange Reihe von Jahren sich darinen aufhalten! Bey dem ersten Eintritte würde Er nicht nur die deutsche Litteratur in der Dämmerung und Morgenröthe, sondern bereits als aufgegangen, in ihrem prächtigen Glanze wahrnehmen. Sanfte, milde, reine, helle, kristallene, von Milch- und Honigbächen durchkreuzte, in majestätischer Stille, ohne Lärmen und Geräusche, dahin wallende Ströme, in welchen sich alle Schönheiten der Natur, der Künste und Wissenschaften spiegeln, würden Ihm entgegen fließen. Nicht schnatternde wilde Gänse und Enten, sondern weiße, glatte, silberreine Schwäne, die auf denselben herumschwimmen, werden seinem Ruhm mit den süssesten harmonischen Tönen, die würdigsten Loblieder singen. Statt einer rauhen, wüsten, sandichten, steinigten, unbepflügten Gegend, die Er anzutreffen vermuthete, würde Er mit Perlenthau getränkte grünende Wiesen, fruchtbare Felder, die angenehmsten

Lust- und Ziergärten, mit buntfarbichten wohlriechenden Blumen, die auf Ihn warten, die Seinen erhabenen Geist zu vergnügen und zu ergötzen da stehen, unverhofft finden. Aus Cederwäldern und Lorberhainen würden Ihm alle Musen jauchzend und hervor hüpfend bewillkommen; sich zu Seinen Füssen werfen, und als einen wohlthätigen Vater und mächtigen Schutzgott verehren. Aber mitten unter ihrer ausgelassenen Freude, würden sie Ihn auch demüthig anflehen, daß er sich ihrer annehmen, und erbarmen; daß Er die deutsche Sprache und Dichtkunst, die an Reinigkeit, Anmuth und Stärke so hoch gestiegen, von ihren geschwornen Verderbern und Feinden befreye und errette. Ihre sanfte reine Flüßigkeit gefällt leider nicht mehr; man befleißiget sich ihre Klarheit trübe zu machen; man nöthiget ihr allerhand fremde Farben auf, die sie unkenntlich machen, und verstellen; man verdirbt ihren reinen Geschmack, mit einer Menge von aufgenöthigten Brühen und Gewürzen, so daß man bey dem übertriebenen hohen Geschmack nicht mehr weiß, was man eigentlich schmeckt; man hemmt ihren sanften, freyen und geraden Lauf durch hineingeworfenen Leimsand, und lästige Steine, um welche er sich krümmen muß; man spannet,

drängt und treibt ihr Gewässer, ohne Noth über Schleusen, damit es mit Schaum und Blasen, und einem lärmenden Getöse fortbrause; man zwingt es durch gewaltsame Maschinen in eine Höhe, auf der es sich nicht halten kann, von der es mit solchen Poltern herabstürzen muß, daß allen Anwesenden nicht allein die Ohren gellen; sondern das Gehirn erschüttert wird. Tollitur in altum, ut lapsu graviore ruat. Die arme Thalia und Melpomene wird zu einem Wechselbalge. A la hérisson frisirt, tragen sie alle beyde, einen gethürmten halb geborgten Haarputz, der einem Kehrbesen und einer Bärmütze eines Grenadiers so ähnlich ist, als ein Ey dem andern. Unter einer Menge von Federn, Bändern, Haarnadeln und falschem Geschmeide siehet ein kleines zartes niedliches Angesichtgen heraus, wie aus einem dikken Gebüsche. Der ganze Anstand, der Gang, die ganze Bildung des vorher schlanken, gestreckten, gleichen Körpers, ist verändert. Die dichtende Muse hat ein steifes verdrehtes Genicke, wie nach Suetonii Beschreibung, Tiberius; einen langen Hals und lange dünne Schenkel, wie Caligula; ungleiche herausgetriebene Schultern, wie nach Ammiani Beschreibung Julianus; sie ist bucklicht wie Galba, sie hat einen dicken Bauch wie Nero, ei-

nen langen in die höhe getriebenen Kopf, wie der sonst lobenswerthe Pericles.

Aber was wollen nun endlich alle diese vielleicht zu weitläuftigen Beschreibungen sagen? dies! die reine einfache, verständliche, körnichte, deutsche Sprache, wird durch neuerdachte, erkünstelte, dunkle Worte, durch die neue Deutschheit, durch die Klopstockischen Anbeter, Nachfolger und Affen (dem Urbilde lasse ich alle Ehre, die es verdienet) dermassen verdorben und verhunzet, daß man in den neumodischen prosaischen und poetischen Abhandlungen, die von seraphischen, olympischen, elysischen, eigentlich überhyperbolischen, katachrestischen Ausdrücken gedrungen voll sind, allen gesunden Menschenverstand vermisset; daß man bey den bis zum Platzen gedehnten und verzerrten hohen Gedanken, bey der grösten Aufmerksamkeit nicht verstehen kann, was der verrückte Herr Verfasser eigentlich sagen will; dem man Drollingers Sonnet über einen verstiegenen Poeten zu beherzigen geben sollte. Ganz gewiß würde derselbe, da er die Schönheiten seines Werkes daraus beurtheilet, weil er es nicht verstehet, den Sinn einem andern lehrbegierigen noch weniger beybringen können, wenn man mit dieser zugemutheten Mühe seinen Unsinn bestrafen sollte.

Hierzu kommt nun noch, um die Verwirrung, und Unverständlichkeit, und das eigentliche Kalecutische in seiner wahren Größe zu zeigen, die thörichte Orthographie, oder Pseudographie, nach eines jeden Verböserers Dünkel und Wohlgefallen. Auch bey dieser gilt das bekannte: Quot capita, tot sensus, oder deliria. Niemand hat bitterer und spöttischer darüber gespottet, als ein sogenannter Menonist in einer kleinen Schrift, welche den Titel hat: die allerneueste deutsche Orthographie, des 18. Jahrhunderts, erfunden von Klopstock, nachgeahmt von dem dessauischen Erziehungsinstitute, ausgezischt von der gelehrten Welt, und übergangen in die Vergessenheit. Nach derselben erscheinen viele Wörter in einer so wunderbaren Gestalt, die allen lange Deutsch zu lesen gewohnten Lesern nothwendig auffallen, und sie im Lesen aufhalten muß. Das h ist nun relegirt, oder soll relegirt werden, anstatt Sohn, Gefahr schreibt man Son, Gefar. Das h diente sonst immer dazu, und muß ferner dazu dienen, daß die Sylbe, die es hat, mit einer gewissen Ausdehnung und stärkerem Tone ausgesprochen wird. Aber eben der Ton, der sich vom Thone unterscheidet, wird doch freundlich bitten, daß man es beybehalte. Wenn

man

man das Wort Hertz, ausspricht und recht ausspricht, so müßte man halb taub seyn, wenn man das t nicht ganz deutlich hören sollte, aber doch muß es fort; man spricht Herz. Wenn man Drücken ausspricht, so höret man das c ganz klar, aber gleichwohl wirft man es weg, und schreibt Drüken, oder, weil das c auch ein Greuel geworden ist, Drükken. Es ist überhaupt eine sehr seltsame Sache. Alle Kinder lernen noch ihr a, b, c, und nicht a, b, k: gleichwohl soll der Buchstabe c aus der deutschen Sprache heraus. Die Lateiner haben kein y, und dennoch wird es beybehalten, wenn man aus der griechischen in die lateinische Sprache, ein Wort, was ein y hat, herausnimmt. Man würde es einem Arzte sehr übel auslegen, wenn er statt hydrops und hemoptysis, hidrops und hemoptisis schriebe. Warum soll denn also, wenn aus der lateinischen Sprache ein Wort mit einem c in das Deutsche genommen wird, da sie selbst ein c hat, ein k daraus gemacht werden? Die vorgemeldete Ursache, daß es wie k ausgesprochen wird, gilt nichts; in der lateinischen Sprache wird ca und cu auch wie ka und ku ausgesprochen, dies kann ja in der deutschen bey einem Worte, was ca und cu aus dem Lateinischen mitbringet, eben so geschehen. Man

hat

hat überdies alles, noch eine neue Lieblingsmode angenommen, deutsche Prosa und Poesie mit lateinischen Lettern drucken zu lassen. Wäre es nicht thöricht, wenn man das lateinische mit deutschen oder griechischen, das Griechische mit lateinischen, und das Französische mit deutschen Lettern drucken lassen wollte? So ungereimt dieses ist, so ist es jenes gewiß auch. Noch wunderbarer ist es, wenn in, mit lateinischen Buchstaben, gedruckten deutschen Oden, bey den Namen Cato, Mercurius, Cajus das c unverantwortlich weggeschmissen, und Kato, Merkurius, Kajus gedruckt wird, da doch die Lateiner kein k haben, und man also dem lateinischen a, b, c, um seines Eigendünkels willen den Buchstaben k aufnöthigen will, den es doch niemals gehabt, und niemals haben wird. Ein solcher Kato und Kajus ist in meinen Augen eine wahre Misgeburt. Es ist nicht erlaubt, großen Leuten ihre Familiennamen auf eine solche Art zu verhunzen. Vornehme Herren und Frauen würden es sehr übel nehmen, wenn sich jemand die Freyheit nähme, heute zu Tage in ihren Geschlechtsnamen auch nur einen Buchstaben nach Belieben zu verändern. Ich muß es nicht vergessen, zu erinnern, daß der erhabene Verfasser de la Litterature allemande, die Gedan-

ken hege, da die welsche Sprache durch die Vielheit der Vocalen einen angenehmen Wohlklang erhält, daß die deutsche auch angenehmer klingen würde, wenn sie mehrere Vocales hätte. Er thut also den Vorschlag, den Worten sagen, geben, nehmen in der letzten Sylbe ein a zuzusetzen und sagena, gebena, nehmena dafür zu sprechen, mit der Versicherung, daß sie sodann dem Ohr besser gefallen würden. Ich bin zu geringe darüber zu urtheilen, es kommt auf delikatere Ohren an, als die meinigen sind. Die Einwohner des schlesischen Gebürges lieben das a sehr, und setzen es an viele Substantiva. Sie sagen: Tischla, Häusla, Roßla, Liesla, Töppla ꝛc. Es ist daher die Beschreibung vom Gebürge entstanden: Wo die grussa Rusa wachsa, mit da grussa hohla langa Stiela. Hr. Göthe thut gerade das Gegentheil, er wirft mit seinen Anhängern, die höchstnöthigen Vocales auf eine unerlaubte Art weg, elidirt dieselben ohne Ursache, dränget die Consonantes an einander, wodurch die Sprache nothwendig rauh und höchstwiderwärtig werden muß. Noch eins: diese Herren lassen bey den Verbis, das ich, du, er, wir, ihr, sie, völlig weg. Man schreibt: kaufe nichts, an statt ich kaufe nichts. Werden gehen, an statt wir werden gehen.

gehen. Was würde aus der französischen Sprache werden, wenn es einem seltsamen Kopfe einfiele Je, tu, il, nous, vous; ils wegzulassen. Wenn ein alter ehrlicher deutscher Patriot, der es mit seiner Muttersprache gut gemeinet, nach dieser neuen Orthographie gedruckte ungereimte Gedichte, in denen die Zeilen mit dem Artikel des Substantivi, oder mit einem adverbio, præpositione, conjunctione, sie mögen nun in hexametern, oder nach einem andern Sylbenmaße abgefasset seyn, wenn sie noch dazu oft ziemlich viel Ungereimtes enthalten, zu Gesichte bekommt, so muß er es entweder bald wegwerfen, und in dem gehemmten und gehinderten Lesen aufhören, oder nothwendig Schwindel und Eckel dafür empfinden. Wenn allem diesen Unwesen und Unfuge, diesem Strom, dieser Sündfluth von Thorheiten, nicht gesteuert wird, und dies kann allein ein großer Herr thun, wenn er durch eine angeordnete Censur den Druck von Büchern, die damit angefüllet sind, verbiethet; so muß durchaus eine allgemeine Verwirrung der deutschen Sprache entstehen, und sie muß in eine weit größere Barbarey verfallen, als in der sie bey ihrem ersten Ursprung gewesen.

Ich komme nun zu der Betrachtung der Arzneywissenschaft, die mich näher angehet, als die Stärke und Schönheit der deutschen Sprache, deren Kenntniß und Besitz zur Ausübung jener eigentlich nicht erfordert wird. Es fehlen noch einige Monate dazu, daß ich durch ein halbes Seculum, die Arzeneywissenschaft, und zwar Gott lob! ziemlich glücklich ausgeübet. Ich habe mich von meiner Jugend an, einzig und allein nach allen meinen Kräften darauf beflissen, und die größten Gelehrten in andern Fächern, gegen welche ich ein sehr kleines Licht bin, werden, weil sie sich mit andern Wissenschaften beschäftiget, und sich in die meinige nicht eingelassen, meiner Einsicht hoffentlich ein gewisses Vorrecht vor ihnen zugestehen. Meine Schriften haben mir ausser meinem Vaterlande einen guten Namen gemachet, ich habe den Beyfall eines von Swieten, Störcks, Hallers, Rosensteins, Tissots, Zimmermanns, Werlhoffs, von Haen, Trillers, Murray, gedruckt und geschrieben erhalten. Ich weiß es sehr wohl, daß wenn ich mich selber ehre, meine Ehre nichts sey, ich besitze Gott lob! keine Eigenliebe und Ehrsucht. Ich schreibe dies alles ganz allein deßwegen, um zu zeigen, daß ich mich einiger Befugniß, den Zustand der heutigen

Medi-

Medicin zu beurtheilen, anmaßen könnte. Aber alles dies, wie wichtig es auch einem andern scheinen könnte, ist mir unzulänglich, um das Unternehmen zu rechtfertigen, gegen das, was die Abhandlung de la Littérature allemande, von der Arzeneykunst, oder Arzeneywissenschaft enthält, Vorstellungen zu machen. Ich würde dies ohnfehlbar ganz unterlassen, wenn ich nicht durch einen viel höheren Machtspruch, die Erlaubniß und gleichsam den Ruf dazu erhalten hätte. Se. Majestät der König, mein allergnädigster Herr, haben mich vor dem Krankenbette Se. Königl. Hoheit des Prinzen Ferdinands, huldreich versichert: daß Sie mit meiner Kur, die Gott sey ewig Dank dafür, glücklich geendiget war, völlig zufrieden wären. Unter dem examine rigoroso, haben Sie sich in den besondern Fällen, da Sie anderer Meinung, als ich, waren, nach meiner Erklärung höchstgütig heraus gelassen: Ja! wenn es so ist, so hat er Recht. Alles dies giebt mir den Muth, wenn ich mich zuvor meinem allergnädigsten Könige und Herrn, zu den Füßen geleget, und die Königl. Würde, von den Schriftsteller völlig abgesondert, nach dem eigenen Ausspruche, daß in der gelehrten Republik eine vollkommene Freiheit der Meinungen herrsche, aber noch immer mit der

größten Ehrfurcht und Demuth meines Herzens, gegen ein Paar Stellen, welche die Arzeneykunst betreffen, einiges vorzustelln. Ich weiß es sehr wohl, daß der grundgelehrte Professor der Medicin in Leipzig Joh. Bohn, den Boerhaave sehr hoch gehalten, einen Tractat von den Zweifeln gegen die Medicin, und der Ungewißheit derselben hinterlassen wollen, der nach seinem Tode hat gedruckt werden sollen, den man aber unter seinen Handschriften, von denen er verschiedene verbrannt hatte, nicht gefunden. Ich weiß es, daß Aerzte, und gelehrte Aerzte behaupten, daß die ganze Medicin in lauter Muthmaßungen bestünde. Ich selbst gestehe es öffentlich, daß ich schon lange, und von Jahren zu Jahren immer mehr, dieselbe vor eine mit einer Menge von Ungewißheiten und Unmöglichkeiten durchwebte Kunst gehalten; und ich bin deßwegen dem Großthun, den Aufschneidereyen, Windbeuteleyen, und den sich zugeschriebenen ehrenvollen Thaten vieler Aerzte, wenn Gott und die Natur das meiste gethan hatten, nach meiner natürlichen Aufrichtigkeit immer gram gewesen. Aber bey dem allem bleibt es ewig wahr, daß eben diese unvollkommene Knnst, dennoch höchst edel, vortreflich, und vor das menschliche Geschlecht höchst nützlich, und

demselben unentbehrlich sey, denn es giebt nicht wenige Fälle, die es unwidersprechlich machen, daß sie sehr viel vermag. Rousseau hat in seinem Emile, der unter einigen guten, eine Menge von paradoxen Meinungen und Widersprüchen enthält, aller gesunden Vernunft widersprochen, wenn er unter andern behauptet: die Welt würde glücklicher seyn, wenn gar keine Medicin und gar keine Aerzte existirten, und wenn man ja diese zu Kranken rufte, so sollte es eher nicht geschehen, als bis diese schon dem Tode nahe wären, weil die Aerzte sie sodenn nicht mehr tödten könnten, welches, wenn sie eher den Zutritt zu ihnen gehabt, geschehen seyn würde. Rousseau ist einzig vor die Natur eingenommen, aber alles was er allein von ihr erwartet, ist übertrieben. Die Erfahrungen der ganzen Welt sind dagegen. Diese zeigen es offenbar und auf das deutlichste, daß obschon bey der Kur aller Krankheiten, die Natur mit ihren Kräften immer voraus gesetzet werden muß, ohne welche die Kunst nichts ausrichten, auch jene zur Kur derselben sehr oft unzulänglich seyn würde, wenn diese nicht dazu käme. Bey äuserlichen Krankheiten, die zur äuserlichen Medicin und Chirurgie gehören, lässet sich dieses unwidersprechlich einsehen. Würden denn Verrenkungen, Beinbrüche,

brüche, Wunden, Entzündungen, Geschwüre, durch die Natur allein geheilet werden? Müste nicht eine ziemliche Anzahl von Menschen, die damit behaftet wären, wenn ihnen die Kunst keine Hülfe leistete, sterben oder doch ein elendes Leben führen? Wie würde es ihnen ergehen, wenn keine Chirurgie wäre? Aber ich will bey der Medicin, im engeren Verstande, allein bleiben. Ist es denn zu erweisen, daß Blutstürzungen, daß innerliche Entzündungen im Hirne, im Rippenfell, im Magen, in den Gedärmen, in der Blase, daß Gelbsuchten, heilbare Wassersuchten, daß rothe Ruhren, die geile Seuche, und viele andere Krankheiten von sich selbst aufhören, und die Gesundheit ohne Medicin hergestellet werden würden. Wenn nun keine Medicin wäre, was würde denn aus ihnen werden? Wie höchst unüberlegt schreibt also Rousseau, daß die Welt glücklicher seyn würde, wenn gar keine Arzeneykunst wäre! Aber eben so thöricht ist sein Rath, daß der Arzt nicht eher gerufen werden solle, als bis die Krankheit den Tod drohet. Heißet denn dies nicht eben so viel, als wenn er spräche, man solle zu einer Feuersbrunst ehe keinen Menschen zum löschen rufen, und kein Wasser anwenden, als bis das Haus schon so gut als niedergebrandt wäre. Die Griechen nen-

nen Feuer und Fieber mit einem Worte πῦρ. Soll man also ein hitziges Fieber, was in gewisser Betrachtung den Körper verbrennet, so lange wüthen lassen, bis es so weit gekommen, daß es nicht mehr zu löschen ist? oder soll man vielmehr so bald es zu brennen anfängt, zu löschen anfangen, wodurch es vielfältigemale gedämpfet wird? Soll man dem Blutspeyen und anderen Blutergiessungen so lange müssig zusehen, bis kaum von dem Schatze des Lebens, so viel in den Adern übrig ist, daß es fortdauren kann? Soll man in Durchfällen die Feuchtigkeiten so lange weglaufen lassen, bis alle Kräfte mit ihnen weggelaufen sind? Soll man den heftigsten Leibesschmerzen so lange zusehen, bis der Brand schon auf dem Wege ist? Soll man bey Kindern deren hunderte an der sich selbst überlassenen Darmgicht sterben, den Arzt nicht rufen, wenn es noch nicht bis zu Zuckungen gekommen? oder soll man ihn nicht lieber zeitlicher, die ätzende Säure dämpfen und ausführen lassen? Wenn man billig seyn will, so muß man zwar zugestehen, daß die Kunst nicht immer helfen könne, aber es auch zugeben, daß sie vielfältigemale Krankheiten heile, die die Natur allein nicht geheilet haben würde. Gesetzt, daß durch ungelehrte oder unerfahrne Aerzte (denn es ist ein großer

Unrer-

Unterschied, den Hoffmann in einer besondern Dissertation deutlich gezeiget hat, zwischen einem Medico und Medicinæ Practico) viele Menschen vernachläßiget und getödtet werden, so kann man dies nicht auf die Rechnung aller, und am wenigsten gelehrter und geschickter Aerzte, und der ganzen Arzeneywissenschaft schreiben. In der Verfassung, in welcher sie sich heute befindet, verdienet sie wahrhaftig eine wahre Hochachtung, eben so, wie alle andere von Zeit zu Zeit höher gestiegene Wissenschaften. Man kann nicht läugnen, daß sie durch eine Reihe von Jahrhunderten, ob schon ihr Vater Hippocrates durch die vortreflichsten und richtigsten Erfahrungen zu ihrer Gründlichkeit einen festen Grund geleget hatte, eine Menge von widrigen Schicksalen erlitten, und durch Leute, die nicht daraus und nach den Gesetzen der Natur, sondern nach ihrem Dünkel und Einfällen, sich wunderseltsame Systeme schon von Galeno her gemachet, an ihrem Aufnehmen, Wachsthum und Gewißheit gehindert worden. Dasjenige Principium, worauf diese allein gebauet werden konnte, und wodurch sie eigentlich erst dogmatisch geworden, hat ihr bis Anno 1639 gefehlet. Es ist nunmehr eine unumstößliche und ausgemachte Wahrheit, daß sich der

natürliche und widernatürliche Zustand des Menschen, allein aus der Circulation des Blutes und der übrigen Säfte erklären lasse. Von ihr hanget allein, wenn sie ordentlich ist, Leben und Gesundheit, wenn sie unordentlich ist, Krankheit und Tod ab. Diese Wahrheit ward ziemlich spät erfunden und öffentlich bekannt gemacht, denn 1639. gab der Erfinder Gvil. Harvey erst seine exercitationes anatomicas de motu cordis & sanguinis circulatione heraus, die hernach vielmal aufgelegt geworden. Diese vortrefliche Erfindung machte man sich nicht einmal zu Nutze, viele schienen sogar dagegen, die Aerzte blieben bey wunderseltsamen chymischen und cartesianischen Hypothesen, ohne im mindesten die Circulation in Erwegung zu ziehen. Man bildete sich nur Fehler in den flüssigen Theilen ein, ohne auf die festen und die daraus gebildeten Gefäße zu sehen, bis endlich Hoffmann und Boerhaave ihr wahres System erbaueten, welches (nachdem sie einige Vorläufer und Mitarbeiter, Bellini, Bagliv, Pitcarn, Thomson gehabt), durch die Ruischischen und Lüberkinischen Injectionen, die es zeigeten, daß der ganze Mensch aus lauter größern und bis zum erstaunen kleinen Gefäßen bestehet, und eine hydraulische Maschine ist, auf einen sehr

hohen

hohen Gipfel der Vollkommenheit gestiegen, die durch immer neue anatomische, physische und chymische Versuche und Erfahrungen noch täglich wächset und zunimmt. Ich kann es hier nicht vergessen zu erinnern, daß die Transpiration, als die grösseste unter allen Excretionen, auf deren Fortgange das Leben und die Gesundheit beruhet, woran heute, nach viel tausend Erfahrungen, nicht gezweifelt werden kann, erst durch Sanctorium in ein helles Licht gesetzet worden, der Anno 1614 seine artem de medicina statica herausgegeben. Bis dahin also hat man davon auch nichts Gründliches gewust, wodurch hernach die ganze Arzeneywissenschaft gründlicher und demonstrativer geworden.

Inzwischen, wenn sie durch Fleiß und Mühe der größten Köpfe, noch immer weiter getrieben wird, so wird sie doch die Grenzen, die ihr Gott und die Natur gesetzet, nicht überschreiten, und dies kann ihr zu keinem Vorwurf gereichen. Sie wird es auch nicht ändern, daß ihr Hindernisse in den Weg geleget werden, die sie wegzuschaffen nicht im Stande ist.

Zuerst ist das unveränderliche Gesetz einmal gesprochen: Es ist dem Menschen ein Ziel gesetzet, einmal zu sterben. Der Tod ist

zu allen Menschen hindurchgedrungen, dieweil sie alle gesündiget haben. Wenn das Leben auch 70 und wenn es hoch kommt 80 Jahre dauret, so muß es endlich aus natürlichen Ursachen, die selbst durch das Leben, oder durch den Umlauf der Säfte entstehen, durch die Zähigkeit und Unbeweglichkeit der Säfte, durch die Strengigkeit und Vertrocknung der kleinsten allerletzten Gefässe, die zu Fasern werden, nothwendig aufhören. Gegen diesen natürlichen Tod kann die Kunst nichts, wenn sie ihn auch eine Zeitlang, durch erleichternde und verdünnende Mittel, zu verzögern im Stande ist.

2. Giebt es Krankheiten, wozu der menschliche Körper die Neigung schon auf die Welt mitbringet, die ihm angebohren ist, und in dem Bau der Theile ihren Grund hat; in diese erbliche Krankheit hat der Arzt gar keine, oder wenigstens eine sehr eingeschränkte Gewalt, um ihnen vorzubeugen, oder sie zu lindern.

3. Wird der Arzt zu acuten Krankheiten oft zu spät gerufen, wenn sie schon überhand genommen, und die ersten Tage, in denen ihnen mit Nachdruck begegnet werden konnte, schon

verlohren sind; so daß ihre Tödtlichkeit nicht mehr abzuwenden ist. Eben dies ist auch von chronischen Uebeln zu sagen, wenn die Verstopfung, die Verhärtung, die Vereiterung der Eingeweide auf das höchste gekommen, und ihre ganze Organisation aufgehöret; wenn die Schwäche, Empfindlichkeit, Reizbarkeit der Nerven und der Muskelfasern Ueberhand genommen, und die daher fließenden widernatürlichen Bewegungem zur Gewohnheit geworden sind. Alle diese Umstände zu ändern, stehet in der Gewalt des Arztes nicht, der, wenn es geschehen sollte, einen neuen Körper herzustellen, das Vermögen haben müßte.

4. Mitten unter der möglichen Kur verschiedener Krankheiten, beobachtet der Kranke in seiner Lebensordnung dasjenige nicht; oder kann es wegen der Lebensart, in der er sich befindet, nicht beobachten, was durchaus dazu gehöret, wenn der Arzt die nächste Ursache der Krankheit wegnehmen soll, sondern sein ganzes Verhalten ist gerade seinen Absichten und der Würkung der Medikamente entgegen. Hieher gehöret nicht nur Essen und Trinken; sondern Bewegung und Ruhe, Schlaf und Wachen;

alle Excretionen, die Luft, und ganz vornehmlich die Affecten, welche so oft dem besten Arzte Striche durch seinen Plan machen. Es ist gewiß kein einziger Künstler, der das Subject, in dem er arbeitet, nur allein in dieser Betrachtung so wenig und oft gar nicht in seiner Gewalt hat, als der Arzt.

5. Braucht der Kranke sehr oft diejenigen Arzneyen entweder gar nicht, oder nicht in der Ordnung, wie sie ihm vorgeschrieben ist, sondern machet hundert Einwendungen gegen den Geruch, Geschmack und Form derselben. Hundertmal erlanget auch der Vernünftigste nicht, qui vult finem, velit etiam media ad finem ducentia. Noch mehr, er verschweigt thörichterweise nicht selten die Gelegenheiten, die zu der Krankheit Anlaß gegeben, oder er glaubt, daß sie daran keinen Antheil haben, sie bleiben also dem Arzte verborgen.

6. Giebt es so viel verborgene Ursachen von Krankheiten, in dem menschlichen Körper, die alle menschliche Klugheit und Einsicht nicht errathen kann, und die, wenn sie errathen werden können, gleichwohl keine Kunst wegzunehmen, im Stande seyn würde. Man kann

dies

dies aus zwey Folianten erweisen, welche der große Anatomicus Morgagni, de sedibus et causis morborum per Anatomen indagatis geschrieben. Aber auch zu errathende, und sich durch Zeichen zeigende Ursachen, sind oft durch keine Arzneyen wegzunehmen, wie z. E. Nieren- Blasen- und Gallensteine, Polypi, Geschwüre in den Eingeweiden ꝛc.

7. Kommen bisweilen Krankheiten von verschiedener Beschaffenheit zugleich in einem Körper zusammen, und zwar also: daß diejenigen Mittel, welche die Ursache der einen heben würden, der Ursache der andern Vorschub leisten; auch sind in einer die urgirenden Symptomen oft so beschaffen, daß wenn man das eine lindert, das andere dadurch verstärket wird.

8. Giebt es gewisse feine, ansteckende, giftähnliche Materien, die in der Luft herum irren, und die, wenn sie eingeathmet, oder mit dem Speichel vermengt hinunter geschlungen, oder sich in der äußerlichen Fläche des Körpers durch Millionen Oeffnungen eingedrungen, das Herz, die Adern und Nerven reitzen, und sodann ihre besondern Würkungen erweisen.

sen; wie es in der Pest, faulen Fiebern, Petetschen, Blattern, Masern, Scharlachfiebern und dem Keichhusten geschiehet. Vor alle solche ansteckende Atomen, sind noch keine wahre Gegengifte bekannt, die der Arzt ihnen entgegensetzen könnte, er kann einigermaßen nur ihren Würkungen begegnen.

Alles dieses Erwähnte nun und noch mehreres, was ich anführen könnte, verdienet gewiß in Betrachtung gezogen zu werden, damit man von dem Arzte nicht Dinge fordere, die man eigentlich nicht von ihm fordern kann, und Erfolge zur Last lege, die ihm nicht zur Last geleget werden können.

Itzt nachdem ich dies vorausgesetzet, ist noch übrig, daß ich die Vorschläge erwäge, welche der erhabene Verfasser vorträgt, durch deren Befolgung die Ausübung der Arzeneykunst glücklicher gemachet, und dem menschlichen Geschlechte zum Vortheil mehrere Kranken geheilet, und erhalten werden könnten. In dieser Absicht giebt er seinen Freunden den Rath wenn sie krank sind, lieber zu einem Arzte die Zuflucht zu nehmen, der mehr als einen Kirchhof bereits angefüllet, als zu einem jungen Schüler Boerhaavens oder Hoffmanns, der noch niemanden um das Leben gebracht. Dieser Gedanke

scheinet

scheinet mir ein einmal angenommener Lieblings-Gedanke zu seyn. In der Unterredung bey dem Krankenbette Se. Königl. Hoheit des Prinzen Ferdinand, sagten Se. Majestät höchstgnädig zu mir: Ich bin mit ihm zufrieden, er hat seine Sache recht gut gemachet: aber er wird doch auch wohl zugestehen, daß ein Doctor erst vorher einen Kirchhof füllen muß, ehe er ein rechtschaffener Doktor werden kann. Sage er mir doch aufrichtig, war sein Kirchhof groß, und wie lange ist es, daß er damit fertig worden? Ich unterstand mich nicht anders zu antworten, als: mein Kirchhof wär sehr klein gewesen, und es wäre auch schon sehr lange, daß ich damit fertig geworden. Eben dies kommt in der Abhandlung de la Litteratur allemande auch vor. Der Satz ist also dieser: Wer sich in den Stand setzen will, Krankheiten heilen zu können, und Menschen das Leben zu erhalten, der muß vorher eine ziemliche Anzahl getödtet; durch die begangenen Fehler gelernet haben, in Zukunft Fehler zu vermeiden, und seine Kuren klüger anzustellen. Si parva magnis componere licet, würde ich sagen, wenn dies seine ungezweifelte Richtigkeit hat, so muß es auch richtig seyn, daß man vorher Bataillen verlieren müsse, ehe man in den

Stand

Stand komme Bataillen zu gewinnen. Aber gerade das Gegentheil haben Se. Majest. erwiesen, denn Ihre ersten Bataillen wurden alle gewonnen, weil Sie die vortreflichste Theorie in der Kriegeskunst besaßen. Dies Gleichniß ist eben so unschicklich nicht. Bey der Kur der Krankheiten nehmlich, streitet der Arzt und der Tod um das Leben des Kranken, bis der eine oder andere den Sieg davon trägt. Doch ohne ferner etwas Großes und etwas Kleines neben einander zu setzen, komme ich wiederum zu unserem Satze. Es ist unwidersprechlich wahr, daß die ganze Arzneykunst auf der Erfahrung, als auf einer Grundsäule ruhe; aber sie hat noch eine andere neben sich, die Vernunft, oder das Urtheil über die Erfahrungen. Gleichwohl ist die erste die wichtigste und stärkste, ohne dieselbe hilft alles Raisonniren zu nichts, alle Systeme, die sich auf sie nicht gründen, sind leere Grillen und Hirngespinste, die gar keinen Nutzen haben, sondern vielmehr dem Leben und der Gesundheit des Menschen zum Nachtheil gereichen. Celsus, der Cicero der Aerzte, hat schon vortreflich gesagt: Non post rationem experientia, sed post experientiam ratio inventa est. Auf der Erfahrung beruhet alles. Inzwischen hat lange Zeit vor ihm Hippocrates, dem

man

man eine Menge der vornehmsten und gewissesten Erfahrungen, die noch richtig befunden werden, zu danken hat, in seinem ersten aphorismo sehr weislich geschrieben: Ars longa, Vita brevis, occasio celeris, experimentum periculosum, judicium difficile. Eben deswegen warnete Hoffmann oftmals alle seine Schüler, sehr dringend, daß sie ja per mortes et funera keine Experimente machen sollten. Eine Ermahnung, die der Meinung des hocherhabenen Verfassers gerade entgegen stehet; die aber, weil Hoffmann ohnstreitig einer der größesten Aerzte in der Welt gewesen, und es immer bey der Nachwelt bleiben wird, ein sehr großes Gewicht hat. Höchst unglückselig würde das menschliche Geschlecht seyn, wenn ein Arzt durch Anfüllung der Kirchhöfe erst Erfahrungen sammlen, durch seine Fehler erst klüger werden, und seine Unwissenheit verlassen, durch Tappen im Finstern, das Licht suchen und finden, und durch vorhergegangenes wiederholtes Tödten, erst ein brauchbarer Arzt werden sollte. Eine Menge von Aerzten die nicht Greise, würden, nebst denjenigen, die nach ihren eingeschränkten Fähigkeiten sehr spät aus Schaden klug werden, die lange Kunst nicht lernen, und unter dem Füllen der Kirchhöfe dahin sterben, ehe sie

würck-

würklich zu heilen anfingen, und wie klein würde also die Zahl heilender und nicht mehr tödtender Aerzte seyn? Nein! ein rechtschaffener Arzt muß, da er vor sich nimmermehr genug Erfahrungen, eben wegen der Kürze seines Lebens einsammlen kann, die gesammleten, einstimmigen Erfahrungen aller Zeiten zu nutzen suchen, so daß er nicht nöthig hat sie selbst zu machen, welche von je her von solchen Männern zusammengetragen worden, die vor den Augen der ganzen Welt, glückliche und geschickte Meister in ihrer Kunst gewesen, und sich das allgemeine Zeugniß erworben, daß unter ihren Händen wenige gestorben, und viele gesund worden. Um von diesen vielen zusammengetragenen fremden Erfahrungen einen solchen Nutzen zu erlangen, als wenn er sie selbst gemachet hätte, muß ein junger werdender Arzt solche Lehrer und Führer haben, die aus denselben und aus ihren eigenen, die sie alle besitzen, und aus daraus gefolgerten practischen Sätzen, ihm Regeln an die Hand geben, ihm die geraden Wege zeigen, die sie gegangen, (ohne daß er auf krumme Nebenwege und Abwege gerathen darf) durch welche er zu seinem Endzwecke, der das Leben und die Gesundheit der Menschen ist, glücklich gelangen kann. Richten sich junge Aerzte

nach

nach der deutlichen Anweisung des alten Hippocratis und des neueren Sydenhams, und welche in deren Fußstapfen einhergegangen, eines Hoffmanns und Börhaavens und anderer grossen Aerzte, die in der Welt durch ihre Kuren berühmt worden, so brauchen sie, wenn sie selbst practiciren, zuvor keinen Kirchhof zu füllen, so brauchen sie keinen Menschen zu tödten, sondern sie werden, wenn sie auch einige sterben lassen müssen, sehr vielen nützlich werden, und ohne sich Vorwürfe machen zu dürfen, ob sie vielleicht da oder dort Schaden gethan, ein reines und gutes Gewissen behalten. Sind sie noch dazu, ehe sie selbst ihre Hand an Kranke legen, nach der Art, wie sie die höchstselige Kayserin veranstaltet, durch einen höchsterfahrnen und grundgelehrten Arzt, wie mein verewigter Freund de Haen war, zu den Krankenbetten geführet, und auf dessen Unkosten unterrichtet worden, so werden sie, wenn sie zu practiciren anfangen, so angesehen werden können, als wenn sie schon einige Jahre practiciret hätten. Ein Mensch stirbt nur einmal, das Leben ist sein vornehmstes Gut, was er besitzet, und in den Augen eines Arztes muß es immer eine sehr ernsthafte Sache seyn; mit einer Menschenhaut muß man nicht spielen. Wer wollte aber nach al-

lem dem was ich erörtert, nicht einräumen, daß ein nach den Hoffmannischen und Börhaavischen Sätzen handelnder Arzt, wenn er auch jung ist, einem älteren der auf gerathewohl, und in der Hoffnung mit der Zeit in das rechte Geleiße zu kommen, Kirchhöfe füllet, unendlich weit vorzuziehen sey.

Nunmehr sey es mir noch erlaubt, einige Anmerkungen über die p. 55. befindlichen sehr guten und gegründeten Vorschläge des erhabenen Verfassers zu machen, wie die Schüler der Arzneywissenschaft eigentlich angeführet werden sollen. Eine vortrefliche und sehr weitläuftige Anweisung dazu, der nicht leicht etwas zugesetzet werden kann, hat bereits Boerhaave de methodo studii medici gegeben, die Haller mit Noten in einem großen Quartanten zum allgemeinen Nutzen bekannt gemachet. Nach dieser Anweisung aber die Medicin zu studiren, wird freylich vielmehr erfordert, als daß man höchstens 3 Jahr, wenn die Stipendien nicht mehr zureichen, ohne die litteras humaniores vorher auf niedrigen Schulen erlernet zu haben, auf einer Universität zubringe; einige Collegia höre, die Hypotheses eines Lehrers, die er vorträgt gutwillig und blindlings annehme; die gründlicheren vielleicht nicht höre; eine generelle Kurmethode sich eigen

mache;

mache; für jede Krankheit einige Recepte schreiben lerne, wenn man sodenn das große D. erhalten und mit ihm die Erlaubniß mit Krankheiten umzugehen, um Frau und Kinder zu ernähren, eine Brodtpractic treibe; alle Kranken über einen Leisten dehne; im Schweiße seines Angesichts herumgehe und ermüdet nichts mehr lesen, nichts mehr überdenken könne. Leider ist dies der gewöhnliche Weg; denn zum Unglücke studiren meistens nur arme junge Leute die Medicin, um eher davon ihren Unterhalt zu erlangen, als wenn sie die Jurisprudenz und Theologie erwählet hätten, bey der sie länger auf eine Beförderung warten müssen. Der Verfasser hat vollkommen Recht, wenn Er sagt: bey der Kur der Krankheiten müssen die Symptomata sorgfältig untersuchet werden, um ihre Art oder Gattung recht zu erkennen: ich setze dazu, um eine Krankheit von der andern genau zu unterscheiden. Diese Kenntniß aber setzet viel andere Kenntniß voraus. Die Gesundheit bestehet eigentlich darin, wenn alle Theile des ganzen Körpers, in einer zur Erhaltung derselben nöthigen Uebereinstimmung, ihre Verrichtungen ausüben. Man muß also aus der Anatomie zuerst den Bau eines jeden Theiles genau kennen, man muß daraus, und aus den Umlauf der

Säfte, in welchen das Leben bestehet und welches die Gesundheit voraussetzet, die natürliche Verrichtung aller dieser Theile einsehen, damit man sodenn den widernatürlichen Zustand derselben oder der von dem Natürlichen abweichet und die Symptomen eigentlich begreifet, verstehe. Bey der Kenntniß der Symptomen aber muß man die näheste Ursache der Krankheit, aus der sie eigentlich entstehet, von der Krankheit selbst und ihrer nähesten Ursache, wohl von ihnen zu unterscheiden wissen. Diese Symptomen aller Krankheiten, die nach denselben immer verschieden sind, machen ein sehr langes Verzeichniß aus, welches der Arzt beständig vor dem Augen haben muß. Der erhabene Verfasser erzehlet einige und erwehnet zuerst des Pulses. Galenus hat eine große Menge von unterschiedenen Pulsschlägen an die Hand gegeben, wovon viele unnütze, von andern schwer zu unterscheiden, und würklich nicht wohl zu fühlen sind. Der Puls ist eine Art der Bewegung flüßiger Theile, durch Kanäle. Bey allen Bewegungen kommen nur drey Stücke in Betrachtung. Die Kraft, welche bewegt; die Last, welche bewegt wird, und die Zeit, in welcher die Kraft die Last bewegt. In Betrachtung der Kraft ist der Puls entweder stark

oder schwach; in Betrachtung der Last ist er entweder groß und voll, oder klein; in Betrachtung der Zeit, ist er entweder geschwinde oder langsam; und weil die Pulsschläge hinter einander folgen, so sind sie entweder ununterbrochen, oder aussetzend. Diese Betrachtung ist dem Begriffe von der Bewegung überhaupt gemäß. Ein rapider oder schneller Puls stehet dem schwachen nicht entgegen, denn er kann sehr schnell und schwach zugleich seyn, dem starken und violenten Puls stehet nur der schwache entgegen. Die Respiration, die zum Leben eben so nothwendig ist, als der Puls und die daher entstehenden Symptomen, wenn sie widernatürlich ist, sind ganz vergessen. Ich übergehe die andern erzehlten wenigen Symptomen, die mit den Excretionen und den kritischen Excretionen zuweilen vermenget werden. Nur eines kann ich nicht mit Stillschweigen übergehen, die Art des *Marasmus*, welcher die Krankheiten verursachet, μαρασμος ist ein griechisches Kunstwort, dergleichen die Medicin, die eigentlich von den Griechen abstammet, sehr viel hat, und heißet eine Vertrocknung, ein Verwelken. Dieser Marasmus ist selbst eine Krankheit, die alten Leuten gewöhnlich ist, deswegen man das Wort senilis fast immer dazu setzet, und nicht eine

Ursa-

Ursache von Krankheiten. Der Marasmus ist immer von einerley Art, denn er bestehet in einer Vertrocknung der kleinesten Fasern und Gefäßen des ganzen Körpers, denen wegen des Mangels dünner nährender Säfte, die natürliche Anfeuchtung gebricht; er verursachet also durch seine verschiedene Art keine Krankheiten, denn er gehöret nicht unter die Klasse ihrer Ursachen; sondern er ist, wie schon gedacht worden, die Krankheit selbst. Er wird sehr oft die Ursache des natürlichen nothwendigen Todes, aber von keiner Krankheit. Was der erhabene Verfasser sonst von der nöthigen Unterscheidung der Temperamente, und der besonder individuellen Beschaffenheit des kranken Körpers, in deren Beurtheilung der Arzt niemals auslernet, weislich erinnert, ist unvergleichlich. Es ist gewiß, wenn Er schreibt, daß die jungen Æsculapii nach den erhaltenen besten Unterrichtungen, keine Wunder thun, aber doch auch, daß durch die Unwissenheit und Faulheit der Aerzte, weniger Bürger würden getödtet werden. Wunder heißen eigentlich Begebenheiten, die die Kräfte der Natur und die natürlichen Gesetze der Bewegungen, die einmal in der Körperwelt festgestellet sind, übersteigen. Wunder also wird man nicht wohl von Aerzten, die eigentlich Diener der

Natur

Natur sind, verlangen können. Aber sie würden beynahe halbe Wunder thun, wenn ihnen und ihrer Kunst überlassen wäre nach ihrer Willkühr alles Reitzende in dem Körper unthätig, alles Schlaffe fester, alles Strenge und Gespannte schlaff, alles Verstopfte offen, alles Zertrennte ganz, alles Dicke und Unbewegliche dinne und flüßig; alles Faule frisch, alle zusammen gewachsene Gefäßchen offen, den zu starken Umlauf der Säfte schwächer, den zu schwachen stärker zu machen, und die verlohrne Substanz der Theile wiederum herzustellen. Aber in allem diesem sind dem allergrößten Arzte die Hände gebunden, und eben deswegen wird die auf das Höchste getriebene Arzneykunst, bis an das Ende der Welt eingeschränkt und unvollkommen bleiben: aber deswegen werden doch alle diejenigen, den Arzt den Gott geschaffen hat, ehren und seinen Bemühungen, wenn sie das ausrichten, was sie ausrichten können, Gerechtigkeit wiederfahren lassen, wenn sie zu betrachten belieben wollen, wie weit seine Künste eigentlich reichen können, und wo sie aufhören. Ich befinde mich nahe am Ende meiner medicinischen Laufbahn, weil mir die Kräfte meiner Glieder, die dem Arzte zur Ausübung seiner Kunst nöthig sind, und sich nach vollendeten beynahe 73 Jahren schwerlich

lich mehr herstellen lassen, völlig gebrechen. Ich darf also, wenn ich auch noch einen denkenden Kopf und eine rechte Hand zum Schreiben behalte, auf viele zu erjagende Ehre und Vortheile weiter keine Rechnung machen. Doch wünschte ich für die Wissenschaft, die ich zeithero ausgeübet, die Achtung, so lange ich noch lebe befördern zu können, die sie verdienet.

Eur

unterthänigst gehorsamster Diener
Trallés.